





LUIZ DE SOUZA.

Corbeil, imprimerie de Crété.

LUIZ DE SOUZA,

par

M. FERDINAND DENIS.

II.

PARIS,
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 9.

M DCCC XXXV.

I.

Lorsque M. de Kleist rentra dans la galerie, le désordre de ses idées était à son comble. Il se parlait à voix basse, il marchait avec précipitation, puis il s'arrêtait subitement et ses yeux se portaient tour à tour sur le Téraphim et sur l'Éphod qui rayonnait à la flamme vacillante des flambeaux. Il alla enfin vers un pupitre où était un gros livre poudreux : il en lut à la hâte plusieurs feuillets, et il commença à murmurer entre ses dents quelques mots de colère : — Oui, comme je le pensais, la faute en est à cet homme ; il a vacillé dans son désir, il a eu peur, et une

seule émotion d'effroi suffit pour éloigner les Séphiroths... En parlant ainsi, il regardait Leïla Mariam, qui, par respect pour l'état d'agitation dans lequel elle le voyait, n'osait l'interrompre et le contemplait seulement dans un religieux silence. Il lut encore quelques mots dans le vieux livre, puis il leva de nouveau les yeux sur elle.... On eût dit d'un vautour qui regarde de loin sa proie et qui cherche à l'étourdir du feu que lancent ses yeux, avant de l'ensanglanter de sa serre. Il murmura encore : — L'homme est certainement plus fort que les esprits élémentaires... mais pour cela il faut qu'il rencontre une intelligence énergique comme la sienne... Voilà bien un passage qui le prouve : L'Ibbour ou l'imprégnation, c'est la réunion de plusieurs âmes dans un seul corps; c'est là où la doctrine touche complètement à celle de Paracelse. Il a surpris l'esprit architecte, lui... il l'a vu travaillant curieusement aux mystères infinis de l'existence; il ne s'agit que de le saisir et de le dompter... et puisqu'il faut renoncer aux révélations du Téraphim... pourquoi donc ne point essayer ? Clément d'Alexandrie l'affirme, les disciples de Va-

lentin, eux, osaient pénétrer dans les secrets les plus cachés de la vie... Pourquoi te taire ainsi, Jerathael, continua-t-il avec désespoir... Ne t'ai-je point appelé de tous tes noms... Et comme il soulevait un flambeau afin de donner un dernier coup d'œil au traité d'Abraham Irira, les lueurs vacillantes jetèrent sa propre image dans un grand miroir constellé. En présence de cette face terrible, à laquelle les reflets bleuâtres du métal donnaient un aspect encore plus sinistre, il crut un moment que le génie lui apparaissait, et la sueur ruissela de son front; mais sa propre image lui renvoya un ricanement terrible : un second coup d'œil l'avait désabusé !.. —Oh! non, je ne suis point assez heureux pour cela... et puis sa pensée grandissait, sa volonté devenait horrible, c'était comme la tache de sang de Shakspeare qui revient toujours, qui ne veut jamais s'effacer. Pourquoi ne pas aller plus loin qu'eux? On dit qu'ils ont tous reculé devant la consommation de l'œuvre ; et puis il se disait à lui-même qu'aux temps sublimes de l'antiquité, les Rhyzotomes n'hésitaient pas à sacrifier un esclave! qu'un roi de Grèce, épris de la science,

avait livré un homme à Aristote pour le bien des merveilleux mystères... le sacrifice horrible accompli par le tribun Pollentianus lui revenait à l'esprit et il se trouvait encore exempt de remords au souvenir d'une telle audace ; — arrière ces timidités... d'ailleurs n'est-ce pas pour lui donner une existence plus splendide et plus brillante : celle d'une âme qui se joue dans les sphères et qui peut se plonger quand il lui plaît au sein de la lumière. Seulement, cette âme, il faut qu'elle m'obéisse... Il cessa de parler et il lut encore, puis il vint avec un calme apparent près de la jeune fille qui n'avait point rompu le silence. — Leïla vient de le voir clairement, les Dews n'ont pas voulu répondre; l'écho de ma voix s'est éteint dans le ciel; Ialdabaoth a ri de son rire de démon; je n'ai pu rien faire de ce que je voulais accomplir. Et cependant Leïla Mariam, maintenant encore, il vous reste un moyen de protéger votre maîtresse contre les Dews de l'air, c'est de vous envoler parmi eux comme ces beaux anges qui déploient leurs ailes d'or.

— Que veut dire Cid Aral ? je ne saurais le comprendre.

M. de Kleist n'osa pas d'abord lui répondre, effrayé de la proposition qu'il allait lui faire : ses yeux se portaient avec une mobilité effrayante de cette jeune fille pleine d'enthousiasme et de vie à la tête morte du Téraphim... Oh! je le sens bien, dit-il dans un vrai délire, la mort seule peut enseigner !.. l'Archée élémentaire, ce muet génie qui travaille sans repos dans les cavernes de notre corps, l'archée est seul dépositaire de cette imprégnation des âmes dont parlent tous les kabbalistes, et qui serait la révélation du plus puissant amour... la triple connaissance de cet esprit encore inconnu, c'est la science universelle, c'est l'héritage que nous laissait Adam. Si je sais m'y prendre avec promptitude, il sera saisi comme Protée au moment où il croira échapper aux regards; puisqu'il le faut, esprit subtil, je t'arrêterai dans tes caprices... Les hermétiques sont bien heureux, ajouta-t-il avec un soupir étouffé, comme si enfin il prenait la résolution terrible devant laquelle il avait toujours reculé : le souci de leur rêve est dans le reflet changeant du métal... L'eau d'immortalité peut jaillir pour eux d'un corps sans vie!

Moi, il me faut frapper aux portes du temple de la Mort et deviner le mystère dans un cri d'agonie... Je le vois bien, ils se sont tous égarés, les vieux rites des Hébreux les ont fait faillir; les lèvres pâles de ce Téraphim n'ont pu révéler ce mot sacré, parce que sa jeune âme, ignorant les célestes mystères du langage, n'a su répondre à la pensée.

Alors il s'avança vers la jeune fille comme si tous ses doutes avaient cessé : ses lèvres blêmes étaient tremblantes, mais un feu plus terrible brillait dans ses yeux. En voyant son front pâle se découvrir avec orgueil, on comprenait que la volonté était remontée sur son trône, et qu'elle éclairait encore des tempêtes intérieures, comme un soleil d'orage qui laboure la nuée. C'était vraiment le sacrificateur des temps antiques qui regarde sans pitié sa victime, et qui n'entend plus que l'impitoyable voix de sa divinité.

— Comprends-moi bien, Leïla, dit-il, tu m'as vu dans le désert, tu sais que j'ai écouté aux portes des sept cieux et des sept feux ; quand je descendais parmi vous, c'est que mon esprit

était las de ces splendeurs dont tu pouvais deviner les magnificences aux franges d'or, de l'horizon. Je sais tous les secrets de Soleyman; mille fois j'ai entendu la voix tonnante du géant Semandoun; Schennak, le chef des démons, a été contraint de m'obéir, et cependant ce que tu m'as demandé je n'ai pu le faire. Ce juif...., car c'est un juif, il a excité la pitié de Kheder, celui qui garde les portes du jardin florissant de l'éternelle jeunesse où demeurent les Anges; tout a manqué parce qu'il a été sans courage. Je l'ai bien vu, cette pâle tête d'enfant a souri elle-même de dédain.... cependant, Leïla, celle qui consentirait aujourd'hui à quitter la vie de la terre, pourrait monter comme la colombe de Noah, vers les cieux qu'elle n'a jamais vus, pur esprit tout semblable aux Péris de l'air, elle se jouerait au dessus des orages, elle vivrait du parfum des fleurs. Les anges qui dansent sous l'arc-en-ciel l'appelleraient pour partager leurs jeux. Ilia lui ouvrirait les portes de son paradis, et la terre, inondée de soleil, ne lui semblerait plus qu'un grain d'or jeté sur une verte émeraude... Je le répète, Leïla, celle

qui consentirait à quitter en ce moment les liens périssables qui l'attachent à ce monde, celle-là pourrait calmer de son sourire invisible tous les maux qu'on souffre ici-bas ; sa voix qui se mêlerait aux vents serait un chant éternel de plaisir ; celle qu'elle aime reposerait sous ses ailes invisibles, et elle se parerait d'espérance, comme la perle qui sort de l'Océan devient plus belle aux rayons divins du soleil... Eh bien ! à cette âme toujours glorieuse dans les cieux, je ne lui demanderais que d'obéir à une voix sur la terre, à celle de l'homme qui aurait été son second créateur en lui donnant la mort.

L'expression de la jeune fille n'avait point changé ; on eût dit que son esprit ardent avait déjà deviné dans les yeux du Kabbaliste ce qu'il venait de lui proposer. Elle lui répondit dans sa belle langue arabe, si ardente et si poétique :

— Cid Aral me le promet-il ?... Qu'il étende la main sur le livre des chrétiens et qu'il répète aussi le serment que le prophète faisait aux hommes ; qu'il jure par l'olive et par le mont Sinaï. S'il ne faut que ma vie pour que les anges fidèles descendent avec moi et qu'ils consentent

à charmer de leurs sourires divins celle que je ne vois plus sourire sur la terre, je suis prête à quitter le monde... j'oserai voler vers les cieux.

Le marquis prononça d'abord d'une voix ferme le serment qu'exigeait la jeune Arabe dans la foi de ses deux croyances; mais, quand il vint à poser sa main sur le livre vénéré des chrétiens, une sueur froide baigna son front, et, puissance invisible des premières impressions, on eût dit que le superbe était déjà abaissé, rien que par un frêle souvenir d'enfance.

— Je suis prête, dit la jeune Arabe. Cid Aral peut frapper; et, en parlant ainsi, elle dénouait les flots de sa noire chevelure, et elle s'en faisait un voile qui allait cacher les derniers mystères du sacrifice; son front rayonnait d'enthousiasme, et l'on eût dit réellement d'une péri égarée qui allait regagner les cieux.

Le Kabbaliste la contempla ainsi quelque temps. Ce regard d'innocence lui ôtait la force de rien accomplir. Trois fois il leva le fer, et trois fois il s'arrêta. Leïla était souriante comme

ces jeunes victimes qu'on immole sur les bords fleuris du Gange, et qui aspirent déjà sur la terre le souffle de l'empyrée. Mais cette fois le fanatisme de la science fut moins fort que la sanglante volonté des prêtres.

— Non, dit le marquis de Kleist, et il jeta loin de lui le poignard; ce serait peut-être ce qu'ils appellent un crime!.. Celtès Protucius n'est pas assez sûr de la tradition. Il faut remettre cette terrible expérience au retour, ajouta-t-il en reculant devant Leïla. Je ne le sais que trop, rien ne manquait au rite... D'ailleurs le texte est positif : le Téraphim doit être le premier né d'entre les hommes, comme n'ayant pas souillé, dans les vapeurs terrestres, les purs souvenirs de la vie angélique... Ce que j'allais faire n'était peut-être qu'une vaine pratique de necyomance.... et puis toujours ces misérables scrupules des hommes qui ne comprennent point les besoins rongeurs de la science... car ils l'ont vue entrer cette jeune fille... la doctrine, qui m'a si souvent compromis, allait me perdre. En achevant ces mots qu'il murmura à demi-voix et que Leïla ne put comprendre, il lui expliqua comment la

voix de Suriel l'avait averti de ne point consommer le sacrifice, parce que Éblis le désespéré, toujours jaloux des hommes, étendait déjà ses ailes noires pour la saisir comme un vautour, avant qu'elle entrât dans la gloire des sphères lumineuses. Mais telle était l'exaltation de la jeune Arabe qu'elle regrettait réellement cette irrésolution comme si les mystères invisibles qui s'étaient présentés en foule à son imagination avaient eu quelque réalité. Le sacrifice était vraiment accompli dans son âme; elle avait déjà livré à un autre univers les élans de son enthousiasme, et le Kabbaliste fut contraint de répéter à plusieurs reprises ce qu'il lui avait dit sur la nécessité de ne point enfreindre avec légèreté les rites du monde des Génies. Pour la convaincre plus complètement, il lui expliqua donc comment les Sadat Almalaïkah, les seigneurs des autres anges, se seraient irrités d'un sacrifice qui ne pouvait pas être fait si près d'une autre évocation. Il lui promit même de se préparer par l'étude à la connaissance de certaines combinaisons qu'il craignait d'ignorer et il fut convenu qu'au retour de l'expédition, dont le départ était

presque fixé, il l'initierait aux imposans mystères dont une partie venait de lui être dévoilée. Du reste, comme en ce moment son esprit envisageait plus froidement les choses, ses raisonnemens subtils n'eurent point de peine à donner le change à l'esprit exalté de la jeune Arabe. Quant à lui c'était déjà une conquête immense que celle qui lui avait livré une âme et qui lui avait montré jusqu'où pouvait aller le dévouement aux fantômes de sa pensée. Telle était même la curiosité que lui inspiraient les croyances de la jeune fille qu'il eût prolongé long-temps encore son entretien avec elle; mais l'heure était avancée, et la prudence, qui ne l'abandonnait jamais complètement au milieu de ses plus grandes aberrations, lui fit comprendre plus vite qu'à Leïla que cette absence prolongée pourrait inquiéter Magdalena ou même donner des soupçons. Après donc s'être décidé à voiler le sanctuaire et s'être assuré que les issues de la galerie ne permettaient pas qu'une vue étrangère vînt sonder les mystères, il tira d'une précieuse cassette de bois d'angelim ce qui était nécessaire pour panser les deux stigmates qui avaient été im-

posés à Leïla durant l'évocation, puis il sortit avec elle et passa dans le premier cabinet. Déjà il se préparait à en sortir et il venait de s'assurer que la serrure à secret qui devait en cacher la vue aux profanes avait été hermétiquement fermée, lorsque ses yeux tombèrent sur une lettre dont le cachet lui était bien connu. Dans le premier moment il eut la crainte que quelque domestique n'eût pénétré avec Manassé jusqu'aux portes de la galerie, mais un rapide examen lui prouva que c'était un message d'Éléazar que le juif, dans son trouble, avait négligé de lui remettre, et qu'il avait déposé là en s'éloignant, persuadé que celui à qui il s'était chargé de l'apporter ne pouvait manquer de l'apercevoir dès qu'il sortirait de la galerie. Malgré les violentes émotions qu'il venait d'éprouver M. de Kleist déchira l'enveloppe avec une précipitation qui montrait assez l'importance qu'il attachait à ce message; et, bien que l'agitation intérieure qu'il éprouvait semblât ne pas lui laisser le libre exercice de sa pensée, il lut cette longue épître avec une telle promptitude qu'on eût pu croire qu'il allait y trouver une révélation presque aussi importante

que celle qu'il était allé chercher jusque dans les plus sombres mystères.

Il n'eut pas plus tôt terminé sa lecture qu'il commença à se promener à grands pas dans le cabinet. Au lieu d'être fière comme dans le moment de sa plus terrible colère, sa contenance était abattue et il marchait les regards baissés vers la terre. Il était évident qu'une nouvelle émotion venait de se joindre encore à tout ce qui l'avait agité dans la journée, et que cet esprit superbe se sentait de nouveau humilié.

— Il paraît, disait-il en se parlant à lui-même, qu'elle ne craint pas de recevoir chaque soir cet homme que le hasard met toujours sur mon passage... Je vois maintenant pourquoi il est si disposé à accepter cette place qui le retiendrait à Lisbonne... Je la croyais plus prudente... Qui soupçonnerait qu'il en peut être ainsi et que mon amour naufrage où d'autres ne trouvent que joies paisibles? Eh bien! ajoutait-il avec une fureur contenue dont il eût été difficile de deviner toute la violence sous un sourire d'orgueil, il verra ce que peut une volonté qui n'a pas

même fléchi devant ceux qui commandent aux hommes et qui compte pour rien le temps.... Mais auparavant il partagera le calice. Je sais assez ce que vaut le cœur d'une femme pour comprendre ce qu'il peut oublier! En achevant ces derniers mots, le marquis cessa de se promener comme il l'avait fait jusqu'alors, et, prenant au contraire cette attitude immobile de recueillement qu'il avait toutes les fois qu'une forte résolution se concentrait en lui, il semblait qu'après avoir abandonné son âme à tous les orages, il reployait la voile pour méditer dans le repos. Pour lui, un moment d'extase puissante jetait un éclair sur l'avenir, de même que la réflexion laborieuse lui enseignait longuement le passé. Cette fois la méditation fut ardente, mais elle fut rapide, et comme il prit presque subitement une résolution dont on verra par la suite toutes les conséquences, Leïla Mariam put difficilement s'apercevoir des vives émotions qu'il venait d'éprouver. Comme la jeune Arabe devenait de plus en plus nécessaire à ses desseins et qu'il lui était important de conserver sur elle l'influence qu'il avait tant de fois exercée, il reprit au

contraire l'apparence d'un grand calme, parla encore de la certitude qui lui restait, que l'évocation n'était pas inutile, qu'une pleine réussite devait la couronner plus tard, et il finit par lui remettre un philactère en or dont la vertu, selon lui, était infaillible: c'était, ajouta-t-il, à un talisman semblable qu'il devait le calme subit qu'il retrouvait toujours après les plus terribles commotions, et il offrait à Léïla d'en faire l'expérience sur celle à qui elle était si entièrement dévouée. Mais tout cela était pour arriver à un but que la jeune fille ne soupçonnait pas encore.

Voici ce que lui écrivait rabi Éléazar : il paraissait assuré que dona Magdalena avait, depuis trois jours, de secrètes entrevues avec une personne qu'on ne lui désignait pas clairement, mais qui avait été vue, par le juif, pénétrant dans les jardins du côté du Tage, à une heure où, selon l'usage de Lisbonne, un étranger ne pouvait guère être admis dans l'intérieur du palais. La belle dona était descendue pour le recevoir jusqu'aux longues allées d'orangers qui suivaient dans leurs détours les rives d'une vaste pièce d'eau alimentée par le fleuve, et que

sa solitude rendait propre à de semblables entrevues. M. de Kleist avait à cœur, on le pense bien, de joindre aux détails qu'on lui donnait ceux que pourrait lui fournir la jeune Arabe. Il lui fit subir adroitement un minutieux interrogatoire d'après lequel il espérait diriger ses combinaisons. Son jugement était bien arrêté sur le personnage mystérieux qu'on lui dépeignait d'ailleurs assez confusément; mais il eût voulu savoir ce qui se passait dans ces promenades nocturnes, et tous les renseignemens qu'il put obtenir, loin de satisfaire sa curiosité, ne firent qu'exciter sa jalousie. Après donc une foule de questions détournées, il apprit de Leïla Mariam qu'elle avait accompagné Siti Magdalena dans les promenades qu'elle faisait depuis quelque temps et qui se prolongeaient jusqu'à une heure assez avancée; mais elle lui avoua en même temps qu'elle la laissait seule à l'endroit où se terminaient les parterres du jardin, qu'elle lui ordonnait de l'attendre et qu'elle se dirigeait alors vers les bords du fleuve, sans qu'elle sût pourquoi elle cherchait ainsi la solitude. Plus d'une fois, elle l'avait remarqué, ajouta-t-elle, une grande tris-

tesse paraissait dans tous les traits de Magdalena après ces longues absences; il lui avait même semblé que sa maîtresse était prête à lui avouer ce qui causait en elle ces douloureuses inquiétudes; mais, soit découragement profond, soit incertitude, elle avait toujours gardé le silence et il n'avait pas été possible à la jeune Arabe de soupçonner d'où venaient ces douleurs secrètes et subites qui la jetaient dans un si cruel abattement. Ces détails, donnés avec une naïveté sincère qui ne permettait pas qu'on soupçonnât leur vérité, confirmèrent bien le marquis dans ce qui lui avait été annoncé; mais ils ne purent éclaircir tous ses doutes et ne changèrent rien à sa résolution. Ce qui, aux yeux d'un homme moins prompt dans ses entreprises eût été un obstacle invincible, fut franchi par sa pensée, dès qu'il eut envisagé ce qui lui restait à faire pour ne pas être complètement vaincu dans la lutte qui s'était engagée.

En conséquence, après s'être fait donner par la jeune fille de nouveaux détails, dont elle était bien loin de comprendre l'importance, sur le moment précis où Magdalena rentrait dans ses

appartemens et sur les différentes issues qui conduisaient au parc quand on s'y rendait par le Tage, il lui recommanda, par ce qu'il y avait de sacré pour elle, le silence le plus absolu, et il la congédia au moment où le soleil allait se coucher.

II.

Quand Leïla Mariam fut partie, le marquis de Kleist rentra dans la galerie, mais bientôt il se sentit comme à l'étroit dans cette enceinte où tout lui rappelait sa double défaite ; il éprouva le besoin de respirer le grand air de l'Océan et il monta sur la terrasse solitaire de son palais, où la vue pouvait s'étendre si loin qu'il était donné à un tel esprit de s'égarer.

Alors, à la faible lueur du crépuscule qui achevait d'envahir l'horizon, il se prit à con-

templer les édifices qui déroulaient leurs arcades de pierre jusques aux bords de l'Océan. Les tours des remparts, réfléchissant les lueurs orageuses du couchant, lui semblaient comme les idoles colossales d'une vieille cité de géans. La forêt séculaire qu'Emmanuel avait plantée sur le Tage jetait au loin son long gémissement ; et voilà que, comme au fils de l'homme voyant les cités, son démon d'orgueil lui parla. Il lui sembla qu'un esprit de feu l'enlevait par delà les régions fangeuses et qu'il avait le droit de contester.

— Non, je ne disputerai plus ainsi avec le dieu inférieur de la terre! Je ne combinerai plus les nombres pour l'honorer, je ne m'abaisserai plus devant lui, je ne dirai plus : Ces vagues ont une voix terrible et c'est la voix de ses splendeurs. Je ne répéterai plus : Ces étoiles sont belles : c'est un pur rayon de ses yeux. Tu m'as envié. Le Léviathan a rugi de joie au fond de son abîme, et les Séphiroths ont souri parce qu'un homme s'était trompé; mais qu'importe! Celui dont le nom est écrit dans la lumière m'a créé aussi puissant que toi; s'il me demande mon

âme pour la confondre avec la sienne, je la lui livrerai et je serai *voyant* comme lui. Tu n'auras plus le droit de sourire, toi qui es périssable, toi qui t'uses dans ta création; moi, j'appartiens au grand monde immortel et ma pensée peut y rayonner. Je le sens bien, continua-t-il avec un sourire plein d'orgueil, puisque j'ai déjà dédaigné tant de puissans mystères et qu'un mot de plus j'entendais la triple harmonie! va, ce sera un grand jour pour moi dans l'infini, quand le rayon d'or de la foudre éternelle détruira ton monde et ton soleil. Alors, Ialdabaoth, tu ne seras pas davantage aux yeux du Triarque que cette paquerette des champs qui croît entre les pierres de mon palais et que le vent de la mer commence à dessécher; et moi, pur esprit, je planerai au dessus de tes ténèbres comme cet épervier qui bat les vagues et qui se plonge dans la lumière. Je verrai ta honte de l'Orient à l'Occident, je dirai: Tu as régné et tu as créé, mais tu es devenu moins que la plus infime de tes créatures, parce que ton monde a été mauvais... J'aurai pitié alors du passereau qui errera dans les ténèbres et qui ne pourra retrouver le jour;

j'aurai pitié de la fleur des champs qui se sera desséchée parce que le soleil n'aura pu lui sourire de ses rayons agonisans. Mais toi, tu as été sans pitié et je serai aussi sans pitié. Eh! que crois-tu donc que j'en voulais faire de tes secrets d'avare que tu caches sous ton ciel d'airain? Quel dessein me prêtais-tu? T'ai-je demandé, comme Mœsué le vieux, l'art de changer tous les métaux, et, comme l'aigle d'Einsidt, ai-je cherché à enchaîner la mort? Tu sais bien que non. J'étais las de marcher à l'aventure dans ton monde de fange, et je demandais ce qui appartient à celui qui se sent l'énergie du désir; je voulais le secret de dégager une âme, et de la voir passer dans la lumière; je voulais un second pouvoir, celui de la dominer, la liberté de t'envoyer un ange et le droit de lui commander. Oui, je devinais d'autres cieux, je voulais m'y envoler.

Alors il cessa de parler. La nuit était descendue sur la ville et le repos régnait autour de lui; mais, loin de le calmer..... La rosée du soir qui mouillait déjà son front se séchait sous un feu dévorant, et toutefois l'orage était

intérieur ; jamais le ciel n'avait été plus serein !...

Peu à peu cependant les pâles lueurs des étoiles qui pour lui disaient chacune un mystère, adoucirent l'amertume de son cœur. Comme Saül, il eut l'idée de chercher le repos dans les grandeurs de l'harmonie; mais l'orgueil le trompait encore.—Il a été dit : *Les cieux ont un son.* Mon Père, mon Père, s'écria-t-il encore ainsi qu'il est écrit dans St-Jean, *glorifiez-moi de la gloire que j'avais avant que le monde eût été fait.* Ophonée, l'envoyé du rebelle, a voulu me dire vos secrets ; c'est de vous seul que je veux les apprendre sans m'abaisser jusques à lui. Oui, l'harmonie des créatures est celle de votre livre d'or. Faites au moins qu'Ashmodaï, le démon des amours terrestres, ne vienne plus me troubler ainsi.

Alors il saisit une viole, et, à la lueur des astres, dont il cherchait à deviner les ineffables concerts, il commença à éteindre le feu qui le consumait. Ses préludes résonnaient dans la nuit comme un nouveau et puissant langage. A entendre les sons pleins, montant en de larges accords; à voir ces yeux qui se plongeaient dans

l'infini, on eût dit qu'il avait renoué le fil rompu de ces divins entretiens que Pythagore renouvelait sur la terre et qu'il avait entendus aux cieux : harmonie divine et sainte, semblable aux accords des sphères; musique des âmes heureuses dont les nombres sont la mélodie. Mais il ne put reposer ainsi; l'orgueil échevelé secoua de nouveau son flambeau sur son âme, et chaque son devint un soupir, un cri déchirant, un sanglot. Ophonée reprenait sa fureur; l'archet vibrait sur la note arrachée. C'est ainsi que Prométhée devait gémir, et que les Titans devaient pleurer. Effrayé, éperdu dans cet abîme que creusait son âme, il en fit monter encore une voix d'exil s'adressant à la divinité; mais, dans ce tourbillon d'harmonie et dans le frémissement des accords, on devinait l'imprécation... Un seul moment, un seul, sa pensée osa dérober un rayon divin du ciel; mais le flot qui gémit dans le gouffre éteignit cette lueur du temps :

— Je n'ai deviné, dit-il, que le trouble de mon âme et je n'ai entendu résonner que l'éternel écho de mon agonie; et cependant, si cette beauté choisie parmi les femmes avait voulu

m'entendre, si elle ne m'avait point dérobé une portion de ma puissance, je serais le milieu entre Dieu et la créature, entre les cieux archétypes et les anges, entre le monde des hommes et celui qu'ils ne voient pas.

Et maintenant nous franchirons un jour, et nous descendrons de ce palais pour entendre de plus paisibles harmonies.

III.

Le vent frais du soir venait de s'élever, il chantait ses harmonies à l'Océan et les grands arbres du Tage se courbaient pour saluer cette belle nuit parée d'étoiles, qui jetait ses molles clartés à la mer. Mille accens inconnus résonnaient sur les flots qui baignent Lisbonne; les voix se croisaient; on entendait dans le lointain les instrumens guerriers leur répondre; et l'on eût dit que le Tage amoureux de ses rives, répétait la mélodie enchantée dans les va-

gues soupirs de ses mille échos. Tantôt c'était une vieille romance chevaleresque du pays de Galice disant des amours oubliées; tantôt une modinha, toute parée de souvenirs antiques et qui retentissait sous ce beau ciel, comme un chant de jeune syrène, s'éteignant parmi les parfums; puis tout à coup une voix sonore, une de ces voix qui avaient chanté à Ormuz ou à Ceylan, disait une vieille chanson de guerre, et livrait ses grands souvenirs aux flots qui bondissaient de joie. Jamais le port n'avait été si tumultueux, jamais les rives du Tage n'avaient retenti d'accens si nouveaux, jamais aussi les vagues du fleuve n'avaient bercé tant de barques joyeuses, tant de braves et insoucians aventureiros, aussi était-ce une harmonie merveilleuse, que cette musique qui venait charmer Lisbonne pour un jour; on eût dit que toutes ces voix essayaient d'endormir la reine de l'Océan et que la brise s'en allait murmurant : Repose-toi dans ta gloire, laisse-toi bercer par tes flots.

Tandis que les sons affaiblis des théorbes et des mandolines se mêlaient ainsi, et qu'on entendait quelques voix d'Italiens et d'Espagnols

se répondre d'une barque à l'autre, de telle sorte qu'on eût pu croire qu'une fête joyeuse avait lieu sur le grand canal de Venise, ou sur les bords du Guadalquivir, une jeune dame se promenait à pas lents dans un vaste jardin du quartier du Restello dont les grilles s'ouvraient sur une partie du rivage qui alors était fort isolée. D'un côté on voyait les eaux paisibles mourir sur le rivage, de l'autre la forte tour carrée qui défend la ville se montrait sur son rocher, et la grande lumière qu'on avait allumée comme un phare commençait à se refléter dans les flots. Magdalena écoutait tous les bruits avec inquiétude, et elle tressaillait à chaque mouvement du feuillage, comme si elle se fût attendue à voir apparaître subitement quelqu'un. Ses regards cherchaient à plonger dans ces longues allées de cyprès dont la verdure mystérieuse se mêlait alors à celles des grands pins maritimes que la hache a renversés sur les deux rives et qu'Emmanuel avait plantés; mais la lune, qui jetait ses rayons à l'extremité des allées, semblait se plaire à tromper son attente dans le jeu furtif de ses clartés : à mesure que ses yeux achevaient de

deviner l'erreur, un trouble plus grand paraissait dans ses traits. Quelquefois un son incertain semblait ranimer sur sa physionomie l'espérance qui venait de s'éteindre ; mais, à la douloureuse expression de son regard, à la pâleur craintive de son front, dans le geste muet de ses mains pressées avec angoisse, on devinait une prière passionnée du cœur, une de ces prières qui s'adressent, chez ceux qui souffrent, bien moins à Dieu qu'à la destinée menaçante qu'on sent planer aveuglément sur soi.

— S'il allait se repentir, si ce qu'ils disent de l'honneur d'un homme de guerre lui faisait retirer sa promesse... hier il était décidé, on parle même de sa résolution dans la ville et tandis qu'elle murmurait ainsi de ces mots qu'arrache l'inquiétude, un canot qu'elle ne pouvait pas voir passait à travers toutes ces embarcations qui sillonnaient le fleuve, et conduisait vers le débarcadaire le moins éloigné un jeune homme qu'à la forme de son manteau on reconnaissait pour un officier supérieur. Il regardait quelquefois le fort de Belem sur lequel flottait en ce moment le pavillon Portugais et toutes

les fois que ses yeux s'étaient arrêtés sur les grandes murailles de l'antique château, son attitude prenait quelque chose de plus réfléchi; il considérait la mer avec plus de tristesse, comme si le mystère de sa destinée se répétait dans le bruit des flots. Quand il eut débarqué après avoir évité la rencontre des autres canots qui se rendaient au fort, il ordonna à ses rameurs de l'attendre à un endroit assez éloigné de celui où il avait pris terre, et, après quelques détours, il arriva devant une grille où deux grands mélèzes dessinaient leurs formes pyramidales, immobiles sous l'effort du vent. A l'espèce de gémissement prolongé que fit entendre la grille en roulant sur ses gonds, Magdalena avait tressailli. Mais une gravité à la fois triste et douce avait remplacé promptement sa vive agitation; elle avait reconnu Luiz de Souza bien avant qu'il fût parvenu près d'elle et sa seule présence à cette heure suffisait pour lui faire penser que le vœu qu'elle cachait si secrètememt au fond de son cœur allait être enfin accompli.

— Je commençais à croire que vous ne viendriez pas ce soir, lui dit-elle de cette voix qui de-

mande compte d'un retard, et qui veut cacher la vive inquiétude qu'on vient d'éprouver sous une question indifférente. J'ai cru un moment que ces voix légères qui jouent sur les flots vous avaient retenu.

Luiz de Souza prit la main qu'on lui tendait, et, bien que son regard annonçât une grande tristesse, il la baisa avec une expression de tendresse trop passionnée pour qu'une excuse ne fût pas inutile.

— J'ai tardé sans doute, mais, depuis hier, les événemens se pressent avec une telle rapidité et la volonté du roi s'est manifestée d'une manière si prompte que, quelle que soit ma dernière resolution, j'ai voulu qu'un noble désir, celui auquel j'ai dû de si doux entretiens, fût accompli (Luiz de Souza lui donnait alors la certitude que les dernières volontés de son amie, la marquise de Viana, seraient fidèlement remplies). Demain peut-être, Madame, il n'eût plus été temps.

En s'entretenant ainsi, ils étaient entrés dans un enfoncement circulaire où de grands platanes courbaient hardiment leurs branches en formant une voûte impénétrable de ver-

dure, au-dessus de deux bancs de marbre. L'obscurité qui régnait dans cet endroit empêcha que Luiz de Souza pût remarquer la mortelle pâleur qui s'était répandue sur le visage de Magdalena.

Luiz néanmoins put aisément comprendre aux expressions dont elle se servit et à l'émotion inaccoutumée de sa voix, le prix qu'elle attachait à l'accomplissement de ce vœu qu'elle avait craint de ne voir jamais réalisé, et auquel sa religieuse tendresse mettait un prix si haut. Cependant il y avait au fond de son cœur une autre cause d'émotion profonde; et elle se disposait à éclaircir son anxiété, lorsque le jeune commandant l'interrompit :

— Qui aurait cru que cette passion, qui rayonne encore pour nous après la mort, m'aurait ramené près de vous quand j'allais partir pour Cadix? Ah! les vœux anciens du cœur doivent être accomplis. C'est une religion qui récompense. Ame bonne et tendre, il me semble, quand je parle de toi, que j'entends frémir tes ailes d'anges et que tu vas dire en ton divin langage ces se-

crets de mon cœur qui n'ont pas de mots pour vous être répétés, Magdalena, et que mes larmes de reconnaissance ont dû vous faire deviner hier.

— Hier, Luiz, je n'ai compris qu'une chose, c'est que vous m'aviez fait une promesse et qu'il la fallait accomplir; et cependant tout le jour j'ai regardé sur la tour de Belem si j'y voyais flotter votre étendard.

— C'est que je les ai vus, Madame, et qu'ils s'en vont sachant tous le péril... Le roi cependant a été assez bon pour leur parler de moi, mais...

Magdalena avait retiré la main que Luiz pressait dans la sienne comme si cette muette expression de son amour eût mieux fait comprendre que ses paroles l'anxiété qu'il éprouvait.

— Écoutez, Luiz, toutes ces voix qui se répondent sur le fleuve parlent aussi d'amour; mais, comme vous le disiez hier en rappelant la tendresse effacée du comte de Viegas, les sincères affections de nos jours, c'est moins que le souvenir d'un rêve... Pour les promesses, vous n'en

parliez pas ; je sais maintenant ce qu'il en faut croire... Et, en effet, en me rappelant cette nuit vos paroles et ce que j'avais l'imprudence d'y répondre, je ne pouvais m'empêcher de douter... non de votre dévoûment à un choix, encore moins peut-être de votre ardeur chevaleresque à courir vers un péril au moindre désir d'une femme; mais il me semblait que c'était une tendresse à la fois cruelle et faible que celle qui cherchait ainsi son repos et qui espérait le trouver dans un froid soupir de la mort... Et cependant, regardez cette bannière... la parole du roi ne l'a pas encore changée, et un seul mot de vous ne serait qu'une promesse accomplie. Oh! j'avais raison de le dire à dona Britès quand elle pouvait m'entendre, les hommes ont de trop faciles espérances d'échapper aux douleurs de la vie, pour jamais sentir ce qu'il y a de tortures dans une méprise du cœur.

— Vous avez douté, Madame? reprit après un moment de silence Luiz de Souza; et il attachait sur elle des regards où l'impression que venait de lui causer ce mot se lisait en traces profondes. Il me fallait expier mon bonheur

d'un jour, et vous avez brisé vous-même cette âme qui s'étonnait... mais vous ignorez sans doute ce que peut être un mot semblable pour celui qui, durant sa vie entière, l'a toujours repoussé de sa foi; vous n'avez pas réfléchi que le doute n'allait pas à un tel amour et qu'un mensonge de mon cœur, ce serait comme un mensonge à Dieu, Magdalena : mon aveu est d'un jour; mais l'abandon de mon âme, mais l'ardente pensée qui vous a tout confié dans ses espérances, savez-vous depuis quand ils durent? Eh bien! c'est à vous que je me confie encore!... Dans ce cœur, dont vous êtes l'arbitre, il y a un saint amour d'enfance, celui de notre noble pays, auqnel je vous ai entendue dire à vous-même qu'il fallait tout immoler. Ce matin, Magdalena, je voyais des vieillards qui pleuraient leurs jeunes années!

— Oh! écoutez-moi, Luiz, et laissez parler ces vieillards. C'est dédaigner le suprême arbitre que de ne pas écouter sa voix... Toutes les prédictions vous désignent.

— Et quand elles seraient vraies, dona Magdalena, quand on vous aurait annoncé pour moi un

malheur qu'il faut craindre pour tous; depuis deux ans ne sommes-nous pas exposés en sacrifice? N'avons-nous pas gravi les marches sanglantes de notre Golgotha, et le Portugal entier n'est-il pas l'holocauste que l'on mène en sacrifice? Et puis, qu'ai-je donc à craindre de la mort maintenant? Ne savez-vous pas que j'avais mis tous mes désirs dans un souvenir de votre cœur et toutes mes espérances dans un regret qui vaut plus que ma vie?... autrefois, je pouvais souhaiter quelques années de plus; mais, depuis que vous m'avez compris, qu'importent les jours!... Ah! sans doute, continua-t-il, que s'il m'eût été permis, comme aux autres hommes, de lier l'espérance à ma destinée et de l'entrevoir pour une journée lointaine, sans doute que la vie eût valu le sacrifice d'un long tourment, mais ce bien, auquel je ne songe jamais sans que le frémissement qui me le fait comprendre m'annonce aussi le néant de ma vie, ce bien-là il s'évanouit devant votre propre volonté; avant ce que vous m'avez avoué hier, avant que j'eusse entendu l'arbitre inflexible que vous avez appelé entre vous et moi... j'aurais pu laisser l'œil

de Dieu sonder nos cœurs... la destinée qu'il nous aurait faite je l'aurais acceptée comme son divin jugement... mais ce que je puis attendre, vous le savez mieux que moi. Hier, quand, dans l'angoisse de cet amour que rien ne peut plus adoucir maintenant, je vous ai suppliée de me laisser un espoir... vous m'avez dit que maintenant et pour toujours il vous fallait mourir de mort amère comme une femme de cloître, vous m'avez montré la lettre de ce moine... Et pour me conserver la vie vous m'avez jeté en douleur éternelle; d'un mot vous m'avez repoussé sans pitié.

— Pour que le Ciel du moins puisse nous réunir! Oh! ne refusez plus... Et ces mots, dits d'une voix entrecoupée, laissaient deviner la souffrance profonde de cette âme en détresse qui n'osait se juger cependant.

—Madeleine, Madeleine, pourquoi n'avez-vous pas laissé faire aux chances de notre destinée?... Nous étions en l'orage; mais le pilote ne pouvait faillir. Et puis, voyez donc... s'ils allaient dire, ces vieux soldats : Il est bien jeune pour avoir

pris la place d'un ancien capitaine! il est bien prudent, qu'il reste ainsi au port!... Si quelque jour j'allais être forcé de rougir rien qu'au seul nom de la bataille perdue, et qu'on pût dire: Celui-là était sans reproche; mais maintenant regardez son écusson... le fleuron de son honneur, il l'a perdu... Oh! Magdalena, répondez-moi vous-même.

Magdalena ne répondit pas, mais de grosses larmes silencieuses roulaient le long de ses joues, et ce ne fut qu'au bout de quelques instans qu'elle se sentit la force de dire quelques mots.

— Il y a trois jours déjà oubliés, que, quand j'entrai dans le palais du roi avec une seule pensée dans le cœur... je me sentis toute prête à défaillir, voyant clairement ma destinée... Mais les femmes, qu'importe ce qu'on en peut dire... et sa main passa rapidement sur ses yeux et l'on sentait au tremblement de sa respiration tout ce qu'il y avait de souffrance dans cette torture.

Elle n'avait peut-être jamais essayé ce que peuvent des pleurs de femmes, mais elle eut bientôt la preuve que les siennes étaient puissantes.

— Vous avez raison, dona Magdalena... J'oubliais un moment ce qui ne peut jamais s'oublier... Eh bien! voilà ce qui arrive et ce que devaient faire vos larmes. Vous serez obéie, je vivrai... et je vivrai avec le serment que vous avez fait pour tous deux. Mais rappelez-vous ce que je vous dis à cette heure... Quand l'armée sera revenue, qu'on parlera des morts, qu'il y aura des larmes pour leur courage, et qu'on dira : Celui-là est resté tandis que les autres ont péri... Alors je n'aurai que vous pour me plaindre, et je viendrai vous demander ce qu'ils auront tous raison de me refuser; et cependant je sais déjà ce qu'il me faudra entendre : Je suis la femme d'un autre... Nul n'a le droit de demander à mon cœur ce qu'il veut maintenant éteindre dans le silence. Et il baisait avec ardeur une main qu'on lui abandonnait.

— Vous êtes injuste, Luiz, et j'aurais bien plutôt le droit de me plaindre, moi, dont un seul mot hier encore suffisait pour votre avenir. Vous m'accordiez moins et vous étiez plus généreux. Mais qu'importe, puisque vous m'avez promis... Allez, croyez-moi bien, Luiz, heureux sont les

cœurs assez purs pour ne pas craindre de se demander un sacrifice.

Ils se parlaient ainsi de leurs frêles espérances, de leurs douleurs bien plus assurées, de leurs joies que devait ignorer le monde... Et l'on eût dit que cette nuit paisible, environnée d'orages lointains, était le symbole de ces âmes; elles se montraient des lueurs divines, et se voilaient l'horreur des temps. Et puis, comme ils renouaient ainsi la chaîne brisée de leur destin, lui, aimant à redire ce dévoûment qui ne devait point finir, cette soif ardente du cœur, s'abreuvant à des sources cachées, ces souffrances du voyageur qui dévore sa route aride, et qui ne saurait en deviner la fin; elle, lui répétant que cette nuit aurait une aurore et que la lutte devait s'apaiser; voilà qu'il y eut dans le feuillage comme un frôlement passager, comme un soupir interrompu qui passe, comme un bruit perdu dans les vents.

Mais ils étaient trop émus pour l'entendre ou trop heureux pour le redouter et ce ne fut que quand l'horloge leur compta leurs heures, ce fut

seulement quand il fallut se quitter que mille craintes vinrent assaillir celle que rien ne pouvait plus rassurer.

— Oh! dites-moi quelle est cette lumière qui se dirige vers le port et qu'on voit glisser sur la mer?

— C'est quelque chaloupe du vaisseau amiral envoyé vers le fort de Belem.

— Et ce grand bruit d'anafiles qui monte ainsi dans les airs, comme une fanfare de départ?

— C'est la musique du marquis de Sternile: on embarque un de ses régimens.

— Et cette bannière toute blanche qu'on voit à peine dans l'obscurité? Son pâle flamboiement m'effraie, Luiz, il faut me promettre de l'éviter.

— C'est celle du vieux général, du bon duc, reprit cette fois plus tristement Luiz de Souza, et cependant... il m'appelait encore hier son fils, son jeune compagnon de combat.

— Oh! mon cher seigneur, pardonnez-moi; mais n'allez pas, je vous en prie, de ce côté, descendez le long du rivage; ne voyez, je vous en supplie, que le roi.

Et en parlant ainsi on sentait qu'un seul mot suffisait pour l'environner de craintes... et que son bonheur était trop frêle pour qu'elle osât s'y reposer.

— Que craignez-vous? n'ai-je point promis, Magdalena; il y a quelques heures seulement, je me serais cru assez fort pour dominer mon destin, mais maintenant c'est une autre lumière qui me guide, un autre phare qui me conduit... demain vous verrez les armes de ma famille flotter sur la tour de Belem, au dessous du pavillon royal... Seulement, dona Magdalena, si l'on vous dit quelque jour : C'était la place d'une vieille bannière... ne répondez rien, faites Dieu juge, je n'en veux pas d'autre avec vous. — Et, en achevant ces derniers mots, Luiz de Souza pressa de nouveau la main de Magdalena sur son cœur, et il s'éloigna d'un pas rapide en se dirigeant vers l'embarcadaire où l'attendait son canot.

Il eut bientôt traversé le parc dont il ferma la grille avec soin, et il longea d'abord le rideau de cyprès qui croissaient au bord du fleuve : il commençait à distinguer dans le lointain deux petites maisons de pêcheurs, qui marquaient l'en-

droit où, d'ordinaire, il aimait à débarquer. Il venait de porter sur les eaux un regard rapide pour s'assurer que le vent du soir pouvait le ramener promptement à la ville, et il avait remarqué à peu de distance, mais sans y faire grande attention, un canot monté par un seul individu qui courait de petites bordées, lorsque, à sa grande surprise, il aperçut un homme qui semblait l'attendre dans l'obscurité. L'idée que ses secrètes entrevues avec dona Magdalena pouvaient être épiées ne se présenta pas d'abord à son esprit. Tout avait été conduit avec une telle discrétion, et il avait employé des précautions si nombreuses pour qu'on ignorât ses démarches, qu'il lui était bien difficile de croire que ses visites pussent être jamais soupçonnées, il aima mieux penser que c'était quelque étranger qui avait profité des derniers instans de son séjour à Lisbonne pour faire une promenade du soir, et que son embarcation l'attendait. Il faisait peut-être encore d'autres suppositions, et il continuait cependant toujours à s'avancer, lorsque le personnage qui se dirigeait aussi de son côté se dessina plus dis-

tinctement. Bientôt il ne lui resta plus aucun doute : c'était le marquis de Kleist qui venait à sa rencontre sans qu'il pût songer à l'éviter. Quelques pas encore, il se trouva vis-à-vis de lui ; mais il y avait dans son maintien une expression si hautaine, et, malgré la nuit qu'éclairaient faiblement les étoiles, Luiz de Souza crut lui voir une expression de raillerie si insultante, que son premier mouvement fut de porter la main à la garde de son épée. Il l'abaissa cependant, cette rencontre pouvait être due à une circonstance fortuite, et le rôle d'agresseur ne lui convenait point.

— Vous ici, Monsieur ; j'étais loin de m'attendre à l'honneur de vous voir en ce lieu et à cette heure ; il faut convenir que, depuis quelques jours, le hasard, si c'en est un, m'a singulièrement favorisé.

— En effet, seigneur Luiz, le hasard a semblé nous ramener fréquemment en présence l'un de l'autre ; mais, pour ma part, je suis éloigné de m'en plaindre ; d'ailleurs, vos amis doivent avoir hâte de vous féliciter..... Le poste que vous allez

accepter ne permet pas de supposer qu'on doive vous rencontrer plus tard, nous avions peu d'heures à passer à Lisbonne, et je ne voulais pas être le dernier à vous adresser mes complimens.... Le lieu, dit-on, vous est assez agréable pour qu'on soit assuré de vous y trouver chaque soir. Ces derniers mots traversèrent le cœur de Luiz, comme si la flamme invisible de quelque poison venait de figer tout son sang.

— Les rapports de vos valets, marquis de Kleist, valent les propos de leur maître; mais, avant tout, je vous engage à quitter ce faux sourire; vous avez, dit-on, la prétention de lire au cœur, mais cette fois, Monsieur, vous n'y réussirez point.

— La prétention serait assez légère, mon digne seigneur. Rassurez-vous; nul que je sache n'a cette volonté... Mais, voyez-vous, en ce temps de dédain frivole, où l'on prend la liberté de s'amuser quelquefois des vertus que vénéraient nos pères, les secrets les plus intimes ne sont pas toujours les mieux gardés. C'est une mode cruelle pour quelques uns, mais elle est divertis-

sante après tout, elle jette quelque variété en cette cour qui ne s'amuse que de processions.

Luiz de Souza l'interrompit avec toutes les marques d'une colère qu'il ne pouvait plus maîtriser.

— Monsieur le Marquis, si vos suppositions, malgré leur obscurité, n'étaient pas encore plus insolentes que vos paroles, je pourrais dédaigner ce qui semble s'adresser à moi, mais c'est ici même que vous me donnerez satisfaction de propos trop méprisables pour qu'ils ne soient point châtiés.

— Et croyez-vous par hasard, très-haut seigneur, que j'aie fantaisie de laisser ce rivage si propre à entretenir la mélancolie d'un amant bien épris, avant de vous l'avoir fait quitter d'une manière ou d'une autre; j'ai quelques raisons à mon tour pour en souhaiter la solitude... Réfléchissez-y un peu; si votre sang qui bouillonne par excès de jeunesse vous en donne le loisir, il est bien probable que je ne me trouve pas ici sans y être attendu. Ah! vous me savez trop prudent et trop sage pour agir différemment.

Ces dernières paroles avaient été inspirées au marquis par l'idée infernale de blesser sans remède et au plus profond du cœur celui qu'il haïssait mortellement; en toute autre circonstance, il n'eût pas supporté si long-temps les provocations véhémentes de son adversaire; mais l'âme de Luiz était trop pure pour accepter cet odieux soupçon et les insinuations du marquis soulevèrent à un si haut degré son indignation qu'il ne répondit qu'à la fin de sa phrase.

— Je vous crois en effet si prudent, Monsieur, que votre sagesse pourrait aller jusqu'à la lâcheté; et, en achevant ces mots, le jeune cavalier avait tiré son épée, il écumait de telle colère que le feu jaillissait de ses yeux... J'espère que le parent de l'empereur ne déshonorera pas le nom qu'il porte.

— Patience, mon jeune seigneur, le parent de l'empereur aime les gens courtois et soyez sûr qu'il châtie toujours les insolens. Je croyais que vous aimiez les explications et les confidences amicales; convenez seulement que je suis passablement instruit. Un homme posé

comme vous et qui sait si bien choisir son poste devrait agir plus mûrement..... Le sarcasme était autant dans le sourire que dans les paroles et il se préparait à le rendre plus amer : Luiz de Souza ne lui en laissa pas le temps.

— Défendez-vous, Monsieur, défendez-vous, ou j'irai frapper votre écusson.

Le marquis avait tiré son épée et il avait pris la contenance d'un homme assuré de sa force.

— Un mot seulement, dit-il. Le mort jeté dans le Tage. Le vainqueur partant pour l'Afrique.

— Soit, dit Luiz, et le combat commença.

IV.

Magdalena était rentrée dans ses appartemens moins triste que de coutume, et l'on aurait pu deviner aisément à l'expression apaisée de sa physionomie souffrante, qu'un contentement intérieur, éprouvé bien rarement, la disposait à toutes les idées de calme. De sa chambre, qui occupait l'extrémité du palais, on dominait le Tage, et les bâtimens dont le fleuve était couvert laissaient flotter à ses yeux leurs innombrables pavillons, sans que ces bande-

roles agitées par la brise devinssent pour elle un signe de deuil. Le vent frais du soir, qui lui apportait l'odeur des citronniers en fleur, montait vers elle comme un encens d'espérance, et les chansons joyeuses que l'on continuait à entendre dans le lointain ne lui semblaient plus importunes : c'était comme un cri d'appel ; la victoire était dans ces chants. — Que je voudrais voir cependant sa noble bannière flotter sur le château ! disait-elle en suivant des yeux les petites barques qui se croisaient dans ces lacs de lumière que la lune créait sur les eaux ; et que je serai heureuse d'entendre le canon du fort saluer cette flotte au retour... Oh ! voilà que les belles visions dorées du jeune roi me bercent... Ils sont si braves après tout, ils ont fait de tels prodiges, depuis deux cents ans.. D'ailleurs cet homme promettait la victoire.. Il n'y avait que pour quelques uns que sa parole était sinistre ; quel mal pouvait-il donc y avoir à lutter contre cette destinée ?... En achevant ces mots, elle abaissa les grands stores de la Chine qui voilaient ordinairement ses croisées, et elle se prit à regarder avec une curiosité distraite les futiles magnificences qui décoraient ses

appartemens. C'étaient des grands vases dorés du Japon, qui se miraient dans des glaces de Venise aux bordures finement ouvragées, des cassolettes de la Chine, joyeuses idoles toutes fumantes de leur encens; des consoles d'un laque chatoyant, faisant ressortir sur leurs dessins variés la blancheur des porcelaines: c'était en un mot mille gracieuses merveilles inconnues au reste du monde et que les dames de Lisbonne pouvaient seules alors posséder. Magdalena venait de respirer un bouquet des plus belles fleurs des Indes que son jardinier cueillait chaque soir pour elle; et elle écoutait nonchalamment le chant d'un ruysenor que la lumière des bougies venait de réveiller, lorsque Leïla Mariam entra dans sa chambre tenant gravement entre ses bras une jeune tourterelle qu'elle pressait doucement sur son sein; aux ailes blanches du charmant oiseau, à ses yeux de rubis qui se fermaient sous les rayons de la lumière, à son collier brun doucement arqué, on reconnaissait un de ces pigeons messagers qu'on élevait surtout à Alep et qu'on vendait dans tout l'Orient; et, pendant qu'elle le caressait, la figure de la jeune Arabe

d'ordinaire fort grave avait pris quelque chose de naïvement malicieux.

— Voyez, Siti, dit-elle en portant un peu timidement ses grands yeux noirs sur sa maîtresse; voici Péri, la colombe, fort triste : le beau pigeon doré s'est enfui; oh! Péri, la colombe, dit tout à Leïla, ajouta-t-elle avec une si étrange expression de douce gaîté que Magdalena en fut un peu surprise; en achevant ces derniers mots la jeune fille avait laissé aller le charmant oiseau dans l'appartement; il s'était perché familièrement sur un grand vase émaillé et il se mirait d'une façon tout amoureuse dans une glace de Venise, tandis que Leïla Mariam continuait à regarder Magdalena.

— Péri, la colombe, me dit tout, mais Siti Magdalena ne me dit jamais rien.... et l'œil chatoyant de la jeune fille avait quelque chose de si pénétrant, que sa maîtresse s'en sentit troublée.

— Pourquoi Leïla Mariam me regarde-t-elle ainsi? les mères de son pays ne lui ont-elles pas dit que la modestie est un ange qui dit toujours aux jeunes filles que l'on doit baisser les yeux ?

— Quand Leïla vous voit très-triste, elle voudrait que son regard fût comme le rayon du matin qui épanouit la fleur et qui sèche doucement la rosée; tous les jours je prie Aïscha, la sainte, et Marie, la très-vénérée, pour qu'elles vous envoient des jours tranquilles.

— Je vous ai déjà dit bien des fois, Leïla, de de ne point mêler ces noms de payennes aux noms très-saints que vous prononcez... Priez Dieu comme je vous l'ai enseigné, et soignez vos belles colombes d'Arabie.... voilà tout ce que je vous demande.

— Leïla sait bien que Siti Magdalena ne lui demande jamais rien, mais elle ne lui confie jamais rien non plus; elle est obligée de faire comme les génies de l'air qui devinent ce qu'on ne leur dit point.

— Et que voudrait donc savoir Leïla Mariam?

— Il y a une chanson de mon pays, et je la savais étant toute petite enfant, Siti; elle parle de cette manière: Quand une fille de l'Irak demande à la mariée nouvelle: Vos riches joyaux de l'Inde ne vous plaisent-ils plus que vous cessez

de les porter? les beaux palmiers de l'Yemen, n'ombragent-ils plus doucement votre tente que vous en détournez les yeux? le vautour aurait-il dévoré vos colombes que vous soupirez la nuit? Si la jeune femme sourit et pleure, que lui dirait-elle de plus?

Il y avait en ce moment dans la physionomie un peu sauvage de la jeune fille quelque chose de si caressant; son accent était à la fois si plaintif et si enjoué, que Magdalena ne se sentit pas le courage de lui retirer une de ses mains dont elle s'était emparée et qu'elle couvrait de baisers.

La jeune femme s'efforça cependant de donner à ses yeux une express on sérieuse comme si elle eût eu quelque mécontentement.

— Leïla Mariam est une jeune folle et nous ne pouvons comprendre les chansons du désert. Elle ferait mieux de remporter Péri...

— Péri se mire et elle est fort heureuse; elle croit avoir retrouvé le beau pigeon doré qui vole maintenant peut-être vers sa blanche cité d'Orient, mais moi, je ne veux point me retirer

ce soir que je n'aie retrouvé toute la tendresse de celle que j'aime mieux encore que Mariam, la mère du Désiré. Depuis deux mois Siti Magdalena ne dit rien de ses souffrances, mais son pâle visage parle pour elle... Et puis, voyez ce bracelet d'or, il serrait doucement le bras qu'il doit emprisonner; et quand Leïla Mariam l'attachait, elle se disait toujours à elle-même : Certes l'habile joaillier de Damas, qui a fait ce bijou, est un devin très-habile... Maintenant son cercle de perles est si large, que Leïla pleure toutes les fois qu'elle va l'attacher... Eh bien! Leïla Mariam croit deviner aujourd'hui le secret qui a fait tout ce grand mal.

Magdalena s'était doucement laissée aller à ces paroles qui caressaient sa tristesse; mais, aux derniers mots, son visage prit une telle expression de mécontentement et d'effroi, elle eut l'air de se rappeler avec une telle inquiétude une circonstance qu'elle n'avait pu complètement oublier, que, sans qu'elle eût parlé encore, la jeune Arabe avait lu dans ses yeux les sentimens qui l'agitaient; ses traits prirent à leur tour une expression de fierté blessée qui donnait à ses

grands yeux noirs quelque chose de colère comme ceux de l'antilope irritée.

— Leïla Mariam est fille de Scheick, dit-elle au bout de quelques instans.... Le père de Leïla était très-honoré dans sa tribu et il avait coutume de nous dire : Les lèvres se ferment, c'est parce qu'elles doivent être le tombeau des secrets. On devient esclave durant la guerre, Siti Magdalena, mais le cœur, voyez-vous, il reste toujours comme si jamais on n'avait perdu la liberté... Il fallait me laisser aller au ciel où Mariam a reçu mes compagnes ; oh! oui, il fallait me laisser mourir puisque vous vouliez me traiter ainsi... Et la jeune fille se prit à pleurer avec une telle abondance, ses sanglots semblaient si cruellement l'oppresser, que les yeux de Magdalena perdirent toute leur sévérité. Elle était d'ailleurs assez certaine de la discrétion de sa jeune compagne pour être assurée que, quand bien même ce qu'elle craignait serait arrivé, il n'y avait d'autre inquiétude à concevoir que celle d'avoir un juge auquel on ne pouvait tout avouer.

— Enfant, enfant, je n'ai rien à te dire, la

guerre m'inquiète, je me sens souffrante... Voilà tout, prie la Vierge, ta sainte patrone, elle me guérira peut-être!

—La sainte mère de Isa ne peut rien comprendre à vos souffrances, Siti, elle est trop haut : il y a entre l'homme et Dieu des génies qui vivent des pleurs de la terre, et il les faut apaiser. Eh bien! voyez, sans le pigeon doré de Péri, la colombe, qui s'était envolé, Leïla Mariam n'aurait jamais su ce qu'il fallait demander à Mergian, la reine des péris. Et alors la jeune arabe se mit à raconter naïvement comment, ayant entendu deux voix dans le jardin pendant qu'elle cherchait son oiseau favori, elle s'était approchée des platanes et avait deviné aux paroles ce qu'on lui avait caché si long-temps : elle sut mettre en même temps une telle grâce dans cet aveu, son âme pure était si loin d'en ternir la pensée de sa maîtresse, elle paraissait avoir si bien deviné par la poésie de son cœur ce qui existait réellement entre Luiz et Magdalena, que celle-ci ne se sentait plus la force de repousser ses innocentes caresses et de lui cacher ce qu'elle avait compris. Leïla continua donc les aveux qu'elle avait commen-

cés, tout en voilant néanmoins les rapports qui existaient entre elle et le marquis de Kleist. Peut-être même la sincérité allait-elle l'emporter sur les anciennes promesses qu'elle avait faites à celui-ci ; car elle commençait à envisager avec une réelle anxiété les questions qu'il lui avait adressées après la scène terrible de la galerie. Son inquiétude encore cachée lui faisait ajouter plus d'un reproche affectueux à ceux qu'elle avait déjà adressés pour qu'un semblable malheur n'arrivât plus ; elle essayait de faire comprendre à Magdalena combien cette discrétion lui avait causé de tourmens, lorsque des pas d'homme se firent entendre : c'était don Joam qui rentrait; sa figure était à peu près aussi impassible que de coutume et son regard aussi insouciant. Seulement une espèce d'hilarité singulière animait un peu plus ses traits.

— C'est pour demain, Madame; la chose vient d'être décidée ; la flotte partira le matin. Une place vous est réservée dans la tribune d'honneur... c'est le roi qui l'a désignée et comme il remarquait un frémissement fugitif qui s'était montré dans l'attitude de Magdalena,

l'honnête seigneur l'attribua sans effort à l'impression que devait causer à sa femme la nouvelle subite du départ. Hors une seule fois peut-être, et c'était le jour du retour de Batalha, les bruits de cour l'avaient trouvé inattaquable; il faut ajouter que le jeune roi, à qui il avait laissé entrevoir quelques traces de fâcheuse humeur à ce sujet, avait pris dans sa sévère sollicitude un tel soin de les dissiper, qu'elles ne s'étaient jamais montrées depuis. Et d'ailleurs, si, après les paroles de respect sincère dont le prince avait entouré la réputation de Magdalena, don Joam avait pu garder son aversion jalouse envers les jeunes seigneurs qui composaient la cour, il conservait une idée trop haute de sa personne et de sa réputation militaire pour demeurer long-temps avec l'ombre d'un soupçon; aussi reprit-il la conversation comme s'il eût été pour rien dans un événement dont le hasard venait de le rendre témoin et dont le récit devait faire une impression assez profonde sur Magdalena pour que, dès les premiers mots, elle eût besoin de toute la force intérieure qui pouvait l'aider à cacher son effroi.

—Je vous ai vue quelquefois, Madame, fort soucieuse au sujet de l'expédition, dit-il, et le monde en vérité roule sur tant de vanités, qu'on est excusable de croire que tous ces jeunes damerets auront peine à faire leur devoir comme ceux qui les ont précédés; mais, par ma foi, s'ils manquent d'expérience, ils ont le sang prompt et bouillant, et ce que je viens de voir me donne quelque bon augure. Vrai Dieu, ils ne sauraient attendre, ils ont hâte d'aiguiser leurs épées. Je ne croyais pas le seigneur de Souza si bonne lame et à l'autre je ne lui croyais pas tant de sang-froid; je crois, par saint Georges, que l'Astrologue voulait faire lui-même son ouvrage; il trouvait peut-être commode de ne pas attendre le dire des nativités.

— Je ne vous entends pas, mon seigneur; vos paroles sont de vraies énigmes.

— Voici le fait, dona : j'étais allé inspecter la grande nef amirale et par merveille j'avais trouvé plus commode de revenir ici par la mer; je m'étais fait débarquer sur la plage et j'étais assez surpris d'y voir deux barques, lorsqu'en me di-

rigeant sous les murs du parc, j'entendis un grand bruit d'épées.

—Un bruit d'épées, mon seigneur, à cette heure et si près de nous?

— Rassurez-vous, Dona, vous êtes bien pâle! ces épées ne m'en voulaient pas.

— Oh! dites vite, mon seigneur, dites vite, je vous en supplie!

— Eh bien, le fait est qu'il s'agissait de deux fous qui ne pouvaient attendre le jour de la bataille pour se mettre à férailler. Mais, par Saint-Georges! le Bohème a bien tiré des nativités et cependant il faut qu'il n'ait pas su lire en la sienne. Je suis arrivé pour lui comme Albuquerque devant Goa. Ces derniers mots vinrent à temps pour ranimer Magdalena. A l'expression du comte elle s'était de nouveau sentie frappée d'un tel effroi qu'elle en était restée glacée; elle parvint cependant à feindre quelque tranquillité.

— Comment se fait-il que le marquis vous ait une telle obligation, mon seigneur?

— C'est que ma présence lui a évité le plus rude coup d'épée qu'un Allemand ait jamais

reçu d'une fine lame de Tolède. Au cliquetis du fer, je suis accouru et j'ai parlé au nom du roi; mais je ne saurais me vanter d'avoir été promptement obéi. Le seigneur Luiz voulait en finir et jamais je n'ai vu telle furie.

— Savez-vous quel était le motif qui les animait ainsi tous les deux? dit Magdalena d'une voix tremblante.

— Non; tout ce que je sais de cette affaire, c'est que le marquis a eu un fort bon maître, mais qu'il ne lui a pas appris la parade de Melchior, notre habile ferrailleur de Lisbonne; c'est ce qui fait qu'il a été désarmé après avoir été blessé au bras. Ici Magdalena respira à l'aise, mais la jeune Arabe sembla absorbée. A voir l'inquiète attention avec laquelle elle écoutait ce que disait le comte et sa sérieuse préoccupation, on eût pu deviner qu'une révolution intérieure se faisait dans son esprit, qu'une pensée nouvelle y pénétrait comme la subite lumière qui passe dans le crépuscule; son trouble échappa cependant au comte, et Magdalena elle-même l'attribua à une autre raison. Leïla, dans ce mo-

ment, changeait en haine tout ce qu'elle avait vénéré.

— Vous dites donc, mon seigneur, reprit Magdalena après une légère interruption, que nul accident fâcheux n'a suivi cette horrible rencontre?

— Non, comme je viens de vous le dire; grâce à moi, le marquis en est quitte pour une égratignure, mais je le crois trop mal en paradis pour me soucier de ses oraisons: malgré toute sa bravoure, c'est un de ces compagnons de voyage dont se passerait l'expédition. Il y tient cependant, et, si je m'en rapporte à quelques paroles jetées de loin dans la colère, le seigneur Luiz sera des nôtres: le marquis l'a piqué au jeu.

En achevant ces derniers mots, don Joam fit à sa femme quelques recommandations que les circonstances rendaient trop importantes en ce moment pour qu'elle osât l'interroger; d'ailleurs elle ne se sentait plus la force de le faire; les événemens qui venaient de se passer l'avaient épuisée. Le hasard, qui avait amené le marquis à une telle heure, les paroles qu'il

avait pu dire à Luiz de Souza quand un dernier effort venait de consacrer sa promesse, la tranquillité du comte, qu'elle voyait devant elle comme un arbitre, tout la jetait dans un trouble horrible que la nuit ne put point calmer.

V.

Qui n'a pas vu l'embouchure du Tage, avec ses belles collines couvertes de palais et de monastères, ses orangers en fleurs, ses citronniers qui se mirent dans la mer, celui-là n'a rien vu. Les Portugais ont un vieux proverbe qui le dit et qu'ils répètent à plus juste raison, peut-être, que les glorieux habitans de Séville. Lisbonne, avec sa grosse tour de Belem, son palais d'Ajuda, sa grande église de Saint-Antoine et son dôme magnifique d'Estrella, Lisbonne est la merveille qui

finit l'Europe au seuil de l'Afrique. Au seizième siècle, c'était la merveille de l'univers : c'était la plus grande ville de la chrétienté. Lorsque le roi Henriquez était venu pour la conquérir, son armée entière s'était rangée au levant sur la montagne de San-Vicente, et de là il contemplait la cité qui n'était pas encore aux chrétiens. Sous Jean III, Lisbonne était déjà, comme Rome, la ville guerrière aux sept collines, la ville aux immenses couvens. De Belem jusqu'à San-Bento de Enxobregas, elle avait bien près de six milles : Paris alors n'en comptait pas autant. C'était merveille de voir cette ville de soldats et de prêtres, formant son grand demi-arc de palais. Elle dressait soixante-dix-sept tours sur ses murailles comme des géans qui la défendaient; ses remparts avaient trois lieues; seize portes s'ouvraient sur la campagne, vingt-deux s'ouvraient sur l'Océan. Celui qui s'arrêtait un jour au pont-levis de Saint-Antoine voyait plus de quinze cents cavaliers; celui qui s'arrêtait à San-Vicente en voyait toujours plus de mille, et à la porte de Santa-Cruz souvent on en voyait neuf cents. A cette époque, la superbe église de la Miséricorde

était née d'un vœu d'Emmanuel. Le dôme du grand hôpital montait orgueilleusement sur ses fortes colonnes, et les quarante paroisses de la ville souveraine semblaient autant de basiliques magnifiques attendant chacune leur cité. Trente-huit monastères étaient bâtis sur les collines, des chapelles sans nombre se groupaient autour des palais, le Tage allait roulant ses eaux superbes entre une forêt de mâts et une forêt de clochers. Mais que Lisbonne fut belle par un jour de cette grande année! Le matin le soleil se leva, lançant la riche effusion de ses couleurs, les tours se couvrirent de drapeaux, les navires se pavoisèrent dans le port, les balcons des innombrables palais se parèrent, comme pour une fête, de leurs grandes tapisseries éclatantes, de leur beau damas cramoisi. On entendit les grosses cloches de la cathédrale qui ne bourdonnaient qu'aux grandes fêtes, et qui, ce jour-là, allaient à toute volée; des milliers de carillons montaient avec cette voix joyeuse, et l'artillerie du château des Maures répondait au canon de Belem. Quelques heures s'écoulèrent ainsi; puis, des milliers de casques étincelans bril-

lèrent sur le rivage et s'agitèrent au soleil, comme les vagues argentées qui se brisaient à l'embouchure du fleuve; des chevaliers de tous les pays, parés de leurs armures de tournois, commencèrent à chevaucher par la place d'Alegria; on ne voyait que des bannières, on n'entendait que le cri des guidons. Oh! ce jour-là on eût dit de Lisbonne que c'était, comme Venise, une mariée parée de fleurs qui allait s'unir à la mer, à la grande mer qui va jusqu'aux Indes, qui baigne l'Afrique et les terres fleuries du nouveau monde; mais Lisbonne n'avait pas besoin de se marier à la mer : elle était alors la reine du monde et le grand Océan lui obéissait.

A deux heures, après avoir entendu saintement la messe, le jeune roi se rendit sur la plage, et l'embarquement commença. Trois grands échafaudages avaient été dressés sur le port; un pour les anafiles, les clairons et les charamelas qui faisaient entendre des fanfares à chaque bannière qui passait; l'autre, plus magnifique, pour les dames et les évêques; le dernier, tout tapissé de rouge, pour les moines qui s'y pressaient. De quelque côté qu'on portât

les regards, ce n'était que magnificence, que richesse d'armures dorées. Le roi, couvert de sa cuirasse d'azur, se tenait à cheval devant la tribune des belles donas; il parlait joyeusement aux seigneurs :

— Saint Antoine nous protége; jamais plus belle journée n'a lui dans la saison... Don Guiomar, saint Georges vous soit en aide! toutes vos recrues ont l'air de vieux soldats. — Don Alonso de Aguilar, ce ne sera pas la première fois que vos vieilles bandes auront vu les Maures, elles se souviennent encore des Alpujarras. — Très-digne évêque de Coïmbre, nous n'oublierons jamais la faveur que vous nous faites et le Saint-Père l'apprendra. — Frère Estevan, malgré votre habit pacifique, on reconnaît le vieux soldat. — Digne comte de Tentugal, vous remercierez pour moi mon oncle. — Marquis de Sternile, dans un mois vous serez à Naples et les lauriers auront fleuri. — Noble don Joam de Portugal, je vous ai fait mestre-de-camp... je voudrais avoir quelques escadrons comme les vôtres; l'empire du schérif m'appartiendrait!... Et, à chaque nouveau corps venant de s'embarquer, le vaisseau amiral lâchait ses

deux bordées, les caravelles d'honneur hissaient leur pavillon, les trompettes du rivage répondaient aux volées des cloches et au bruit redoublé du canon.

Mais tout le monde dans la foule n'était pas aussi joyeux : — Tenez, tenez, tous ces pauvres bergers de Galice, qui marchent comme leurs moutons. — Jésus! Jésus! d'où nous vient cette religion d'Alfanges et de Cimeterre, deux saints prélats qui s'en vont à la guerre! L'évêque de Porto tient sa crosse comme une lance et don Emmanuel de Menèzes se carre comme un général!.. Vierge Marie! que veulent-ils faire du comte de Barcellos, le fils du vieux duc de Bragance?... Est-ce le massacre des innocens? Pauvre enfant! comme ses armes sont luisantes et comme il sourit d'un air triomphant! Ah! c'est qu'il suit le guidon royal. — Ah! voilà ce renégat de schérif qui causera peut-être la perte de tant de vieux chrétiens! Les arbalétriers de Velez da Sylveira!.. je les reconnais à leur barrette rouge et à leur franc regard de soldats. Tenez, tenez, seigneur Olmatacel, voici Martin de Borgonha qui commande ces hardis soldats... le baron de

Thumberg? il a acheté le meilleur clos de Setuval : d'autres que lui pourraient bien vendanger..... Vous voulez dire don Mathias le Bohémien, peut-être; le voilà qui marche tout blessé. Jésus! il se sera battu avec le diable, la griffe de Satan y sera restée. Le voilà qui parle à son Altesse et il la quitte d'un air bien froid. Celui qui vient après, c'est le capitaine Pero de Mesquita ; sa braconnière est mal attachée. — Que ces arquebusiers italiens ont la mine hautaine et que le capitaine Hercoles a bonne façon à les commander! Il emmène, dit-on, une jeune femme, un vrai miracle de beauté. — Tenez, Bernaldim Gomes, vous n'aviez jamais vu le bon vieux duc d'Aveyro... le voilà qui marche tout courbé : c'est qu'il sent le mal du royaume; il se dressera durant le combat ! — C'est pitié, disait une voix de femme, de voir ses pauvres cheveux blancs tombant sur sa vieille armure comme la neige sur une statue. Plaise à Dieu qu'il en revienne!.. Et le mot était répété. — Regardez, regardez comme le seigneur Aldana caracole... c'est le gai printemps après l'hiver. Ah ! si celui-là avait autant de prudence qu'il a de bon vouloir, ce se-

rait un bon soldat. — En voici un qui a sang-froid et courage : c'est le commandant des ginètes de la Beira... le seigneur Luiz de Souza..... je le reconnais à peine; on le disait nommé gouverneur du fort de Belem, et puis on dit qu'il a refusé!... Comme il est pâle et qu'il semble abattu; il faut qu'il ait quelque grand chagrin de cœur. Ah! voilà qu'il parle au roi. En ce moment, en effet, Luiz de Souza s'était approché de don Sébastien et une conversation rapide s'était engagée entre eux deux, mais de telle manière que nul ne pouvait l'entendre. Seulement le jeune roi semblait insister avec bienveillance sur une proposition qu'il faisait. Ils parlèrent ainsi quelque temps et à demi-voix : une vive expression d'anxiété se lisait sur la figure du jeune commandant, tandis qu'on pouvait remarquer dans les yeux de Sébastien un intérêt qu'on y avait vu bien rarement. L'entretien dura encore quelques instans d'une manière assez animée ; mais tout-à-coup le cavalier parut surmonter l'émotion bien visible qui s'était emparée de lui; il reprit sa fermeté, et, faisant au roi une inclination profonde, il alla rejoindre son corps qui achevait

de défiler. Alors, pour se conformer à l'usage, il se vit contraint de passer devant la tribune où étaient rassemblées les dames, et ce fut seulement à cette dernière épreuve que son courage sembla le quitter. Comme il venait d'arriver à la seconde estrade et qu'il faisait présenter sa bannière à la bénédiction du patriarche, les fanfares commencèrent; les écharpes s'agitèrent en signe d'adieu, les cris de la multitude répondirent aux cris de ses soldats; il s'était incliné devant les dames qui occupaient le premier rang de la tribune, il voulut leur adresser par trois fois le salut de l'épée, dernier symbole de la chevalerie conservé jusqu'à ce temps, adieu muet qu'on faisait dans un jour solennel à toutes les joies passées du monde, à toutes les espérances de l'avenir. Le premier salut était pour Dieu et recommandait aux prières; ces têtes gracieuses s'inclinaient devant le flamboiement de l'épée, comme au moment où paraît l'hostie sainte: c'était le sacrifice du soldat. Le second, c'était pour l'honneur, et les fanfares bruyantes recommençaient; le troisième on l'adressait à un souvenir, et toutes les dames le rendaient. Au pre-

mier salut du glaive, les yeux de Luiz avaient rencontré ceux de Magdalena; et il comprit que, dans sa muette surprise, elle cherchait encore à se tromper. Au second mouvement de son épée tremblante, la pâleur de la jeune dame avait augmenté, ses regards se tournaient avec une indicible angoisse vers le roi qui ne la voyait pas. Au dernier, elle eut la force de rester muette; mais ses yeux étaient comme égarés, et, quand le sillon lumineux du fer dit l'adieu du chevalier, elle n'eut pas la force de le voir : ses deux mains cachèrent son visage, l'énergie de sa douleur lui faisait oublier le monde, et Luiz de Souza lui-même ne se fût pas senti la force de quitter la place où il était resté immobile, si le bruit du canon ne l'eût averti qu'il était temps de marcher vers la plage. Mais les fanfares redoublaient, le vaisseau amiral envoyait ses bordées, les cris du peuple lui annonçaient le second corps des bombardiers; il jeta encore un regard sur la tribune où était Magdalena; elle n'avait pas changé d'attitude; et ce fut seulement quand il eut fait entendre le dernier commandement du départ, qu'il put deviner à un trem-

blement convulsif les ravages de cette douleur intérieure qui cherchait à se contenir et qu'heureusement le tumulte de la foule avait empêché de remarquer.

Le soir même, pendant que les navires étaient encore à l'ancre et qu'on pouvait voir de la ville les lumières du vaisseau amiral qui sillonnait les eaux sombres de l'Océan comme un phare tremblant sur l'horizon brumeux, Magdalena reçut un message qui contenait ce peu de mots :

« J'espérais ne pas vous voir ; c'était dans cette pensée que je trouvais mon courage. Je vous ai vue, Madame, et maintenant il y a des momens où je voudrais aller me jeter aux pieds du roi et lui demander à mains suppliantes cette grâce qu'il m'offrait avec tant de bonté et que je semble avoir refusée avec l'obstination d'un sujet rebelle. Mais qu'irais-je faire ? Pourquoi essayer de changer ma destinée et peut-être la vôtre ?.. Vous saurez tout un jour, une lettre de moi vous l'apprendra. Je n'ai déjà que trop hésité à accomplir le sacrifice qu'il fallait faire

pour vous et loin de vous. Si, quelque jour, Madame, vous entendez encore parler de moi, écoutez mon nom sans reproches intérieurs; ne détournez pas la tête quand on vous dira que j'eus du moins un cœur dévoué. Ah! dans ces courts instans d'orages où les événemens vont se presser, où la lutte va s'accomplir, il est bon de compter pour quelque chose les paroles qui ont été dites intérieurement et que l'on n'a pas entendues... Il est bon de croire à la foi d'une âme et d'y reposer sa pensée..... Laissez-moi accomplir mes jours..... ne changeons pas ce que le Christ a voulu. Nous allons partir dans quelques heures; les capitaines disent que le vent est favorable.. Dieu veut cette guerre et je commence à comprendre les désirs immuables du jeune roi... Oui, j'ai besoin, Madame, d'attacher ainsi ma destinée à une volonté inflexible et suprême.... J'ai besoin de croire que toutes choses ne pouvaient pas être autrement; sitôt que je laisse faire un retour à mon cœur, je penche la tête comme un coupable et je murmure. Quoi donc! j'aurais pu jouir encore pendant quelques années de ce bien qui n'aura point

d'égal dans mes souvenirs et qui n'eut jamais de nom dans mon cœur!... j'aurais pu vous entendre et vous voir à toute heure, j'aurais pu sentir s'accroître encore en moi cet ardent désir d'un bien ignoré dont je n'ai connu que les souffrances, mais qui valait mieux encore que le bonheur des autres hommes! J'aurais pu vous faire enfin comprendre ce que ma parole n'a jamais pu vous exprimer! Non, la trame avait été brisée en se formant, le lien s'était rompu avant de rien retenir; je tendais les bras comme un insensé vers un bien que je ne pouvais atteindre, et je sentais que toutes ces lueurs éblouissantes de bonheur étaient pour moi le songe d'une autre vie... Vivez heureuse, Madame, détournez maintenant votre souvenir de mes rêves. Rappelez-vous seulement que je n'ai eu qu'une foi et qu'un amour. »

Après avoir relu cette lettre à diverses reprises, Magdalena voulut y répondre, mais elle essaya vainement de le faire; il lui semblait toujours que sa main égarée avait tracé malgré elle ces signes passionnés dont chaque mot s'élevait

devant sa conscience comme une accusation sévère. Vainement effaçait-elle ; toujours la poignante douleur reparaissait avec une énergie plus grande sous le mot qui la voulait cacher. Après avoir lutté ainsi pendant quelques heures, elle se mit en prières; ne pouvant détourner le trouble de son cœur, elle essaya de changer la destinée qui pesait si durement sur elle, et qui l'isolait par sa propre volonté de ce qui pouvait encore adoucir son désespoir. Il lui semblait que Dieu, voyant l'amertume de la lutte, pouvait, dans sa haute pitié, laisser comprendre tout ce qu'elle sentait à celui dont le généreux dévouement devenait comme un sacrifice suprême qu'il ne lui était plus permis d'arrêter. Elle pria long-temps ainsi, regardant souvent la mer comme si sa pensée eût eu le pouvoir de franchir l'espace et de pénétrer de ses religieuses douleurs celui qui allait partir sans entendre une parole d'adieu ; mais la nuit était sombre, les pavillons flottaient sans qu'on pût les distinguer. Quelquefois seulement un coup de canon solitaire traversait l'espace et comptait de sa voix lugubre les heures passées

de la nuit. Après que minuit eut sonné, quand les cloches du couvent de Sainte-Claire l'eurent avertie que les saintes femmes s'étaient mises en prières, elle essaya de retrouver un peu de calme et de prier pour son pays; mais toujours un élan douloureux de son cœur baignait de larmes le crucifix; toujours l'angoisse des souvenirs changeait l'objet de sa ferveur.

Et tandis que cette infortunée priait ainsi sans espérance, tandis que cette âme solitaire demandait à Dieu l'avenir, on eût dit que le peuple de Lisbonne entendait la prophétie. Les rues offraient un aspect de deuil que le tumulte de la matinée rendait alors plus effrayant : toutes les maisons étaient fermées, et les milliers de torches qui y avaient été allumées ne servaient qu'à mieux faire comprendre le vide affreux que laissait l'armée. C'était quelque chose à la fois d'imposant et de triste que de voir ces grandes lueurs vacillantes éclairer les groupes nombreux qui, depuis la fin du jour, s'étaient toujours succédé. Quelquefois on entendait bien encore une voix joyeuse de soldat qui chantait en rejoignant l'expédition; on apercevait bien

çà et là quelques enfans sans soucis, du corps des aventuriers, qui attendaient que le jour fût venu pour s'embarquer sur les vaisseaux du roi; mais presque partout c'étaient des femmes qui se rassemblaient en pleurant autour des brasiers dont la lumière rougeâtre se mêlait à la fumée des torches; c'étaient des enfans qui se chauffaient en silence, comme s'ils eussent deviné qu'à partir de ce jour un siècle d'humiliation allait peser sur eux; c'étaient des vieillards qui passaient lentement dans les rues, ne parlant entre eux que des règnes précédens et comme d'un glorieux souvenir qu'il fallait désormais oublier.

— Où sont les jours d'Albuquerque? disaient ces voix graves et tristes en s'approchant de quelque bûcher à demi éteint; où sont les jours d'Emmanuel? Où est celui qui répétait: Avec trois vaisseaux et une barque de pêcheur, les Indes seront au roi de Portugal?...

— Allez voir Goa, on vous montrera les tombeaux.

— De quoi vous plaignez-vous, mes seigneurs? n'avez-vous pas vu ce matin des fêtes

comme pour un tournoi? N'avez-vous pas admiré de belles cuirasses dorées? N'y avait-il pas plus de diamans aux gardes de ces jeunes épées et sur le manteau du dernier gouverneur des Indes qu'il n'en faudrait pour payer la solde de nos vieux soldats qui meurent à l'hôpital?

— A quoi serviraient-ils? Ils ont bien dit que Mascarenhas tremblait et que son courage avait pâli avec l'âge, tandis que c'est la honte qui l'a fait blanchir.

— De notre temps, mes vénérables seigneurs, on avait des épées de fer, et, quand les gouverneurs de l'Inde tombaient malades, souvent on ne pouvait trouver dans leur bourse de quoi acheter une maigre poule pour leur faire au moins du bouillon; mais, en ce temps, quelques brins grisonnans de leurs moustaches suffisaient comme gage pour leur faire trouver des ducats.

— Vous rappelez-vous ce rude siége de Diu où, quand le bon Joam de Castro s'avançait vers nous, malade et quelquefois sans pain, chacun s'empressait de lui offrir ce qui lui en restait et qu'il le refusait toujours, disant qu'il n'était

pas surprenant que le père de tant d'enfans fût devenu pauvre, mais que notre amour l'aidait à tout supporter!

— En ce temps, comme il aimait à le dire, ses soldats pouvaient compter sur le salaire du gouverneur lorsque le trésor du roi leur manquait.

— Je le vois encore, le bon capitaine, quand il se trouva sans argent pour nourrir tant d'hommes, après avoir vendu ses joyaux. Pendant deux jours il garda le silence, ne sachant sur quoi emprunter, et le troisième il dit qu'il avait un gage, mais que la terre le recouvrait. Sur le corps d'un tel gentilhomme, cinq cents ducats ne me seront pas refusés, dit-il; allons déterrer mon fils et qu'on le porte aux juifs de Goa. Alors six d'entre nous prirent des torches et il fallut l'accompagner dans le cimetière de la cathédrale. Il n'avait pas voulu de prêtres, mais ses soldats l'environnaient. Non, je ne saurais jamais oublier cette pâle figure tout exténuée par la souffrance, toute jaunie par la lueur des flambeaux! Quand nous eûmes soulevé

la bière, il se pencha sur le bord de la fosse, regardant avec un amour de père, comme si son fils n'eût été qu'endormi... Soulevez cette planche, dit-il, que je voie encore mon enfant. Mais, quand le cercueil fut ouvert, nous reculâmes tous d'horreur en voyant ce que la mort avait fait de ce corps de beau jeune homme, que personne ne reconnaissait; et le père, se cachant la figure, était là tout sanglotant. Don Fernand n'est plus que cendres; rendez cette cendre à la terre. Et le lendemain le gage du vieux soldat suffisait pour nous sauver.

Et les vieillards, en parlant ainsi, passaient comme des ombres qui disaient la gloire effacée.

VI.

La bataille durait depuis le commencement du jour, et le vaste champ du Bouclier, comme l'appellent les Arabes, était jonché de morts, sans qu'une seule bannière se fût encore rendue, cependant l'orbe rougeâtre du soleil tremblait dans les vapeurs confuses de l'Océan et n'envoyait plus que des rayons funèbres; les eaux du Macassin avaient changé de couleur et l'on eût dit d'un serpent aux écailles sanglantes, qui courait vers la mer en rugissant. Partout

l'horizon était hideux aux chrétiens. Ici, les grandes eaux plaintives; plus loin, des bandes d'Azuagos et de Bédouins accourant du désert comme des volées de vautours qu'attire l'odeur des cadavres. Au centre, les musulmans ne combattaient déjà plus; mais ils tuaient en dépouillant. Un bruit confus s'élevait de ces grandes plaines et il avait, dans sa tristesse monotone, quelque chose des gémissemens de la mer quand la tempête va s'apaiser et que le formidable silence peu à peu va revenir. De temps à autre, et à de longs intervalles, un coup de canon partait de quelque groupe de chrétiens, et ce bruit solitaire, retentissant dans le champ du carnage, avait quelque chose de lugubre comme le glas des agonisans. Des cavaliers passaient rapides, et jetant toujours quelques paroles au vent ; *Allah akbar; Lahi lahi il Allah; Santo-Antonio*; c'était par moment tout ce que l'on entendait parmi les soupirs des blessés; puis d'autres cris leur succédaient encore et ils semblaient réveiller les mourans. — Le bon duc d'Aveyro est mort et l'on ne sait plus où est le roi. — Sauvez le jeune duc de Barcellos; tout est perdu pour

sa maison... — Arrière, arrière, disait un autre; quelques coups de canon à ces Maures; ne mourons pas sans nous venger. — Vasco de Sylveira vient de mourir. — Le roi morisque s'est noyé, et le grand schérif lui-même est tombé mort dans sa litière.

Comme le corps des aventuriers, cherchant à se rallier, formait une bande que la moindre attaque pouvait détruire, il fut joint par quelques restes des bombardiers que commandait un vieil Alferez tenant à la main son guidon. — Dieu nous soit en aide, mes seigneurs ! on dit le roi sauvé; mais don Joam de Portugal, le fort chevalier, vient d'être frappé à mort, et quelqu'un l'a vu emporter... En ce moment, un jeune officier, qui était parvenu à rassembler une vingtaine d'hommes, s'approcha du vieux soldat; il était encore tout sanglant et son armure était faussée.

— Cavalier, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites? ce seigneur commandait le sixième corps, et c'est celui qu'on a le moins maltraité...

— Et qu'y a-t-il d'extraordinaire, seigneur

Commandant, à ce que don Joam de Portugal ait été tué quand l'armée entière est détruite, quand deux rois infidèles sont morts malgré leurs gardes, et deux saints évêques, les plus braves de la chrétienté?.. Pour moi, je cherche un moine... je songe au repos de mon âme, car, pour la vie, il n'y faut plus penser. Seigneur Luiz de Souza, digne seigneur Luiz, car je vous reconnais maintenant, faites comme moi : cherchez un prêtre.

—Ici toutes les âmes sont à Dieu et les corps à l'honneur, Monsieur.

—Le seigneur Luiz a raison, dit d'une voix résolue un jeune capitaine des aventuriers; et qui se bat comme lui n'a pas besoin d'absolution. Mais, Ruy Gomes, ne voyez-vous pas que le corps des Azuagos, commandé par Hamet Taba, le renégat génois, se forme en cercle comme au commencement de la bataille, et que, dans quelques instans, tout sera fini pour nous? Dieu saint! nous sommes parmi tous ces flots d'hommes comme des naufragés sans cœur, attendant la marée montante pour se noyer plus

sûrement. Croyez-vous donc nécessaire de mourir d'un coup de zagaye ou d'étouffer dans une masmara?

—Le capitaine a raison, reprit avec beaucoup de sang-froid Luiz de Souza. Nous restions ici pour sauver le roi; mais, en effet, sa bannière ne paraît plus et il a sans doute traversé le Luccos. Notre devoir maintenant c'est de suivre la route et de le défendre dans Arzilla.

— Dans Arzilla, à travers cette forêt de lances?

—Dans Arzilla ou dans Tanger... Je prends le commandement. En achevant ces mots, il se mit en tête des débris des deux escadrons, et, comme si ses paroles eussent éveillé un reste d'espoir que le danger avait détruit, les aventureiros et les ginètes serrèrent tout à coup leurs rangs, et, malgré quelques volées d'artillerie qu'on leur envoyait du camp de Lataba, malgré un corps d'Azuagos qui tenta de s'opposer à eux, ils parvinrent à gagner les bords du fleuve et même à le traverser. Cependant, ce passage ne put s'effectuer comme ils l'avaient d'abord

espéré; la marée avait grossi le Macassin, et la troupe, quand elle arriva sur l'autre bord, était déjà bien diminuée; en conséquence, mais contre l'avis de Luiz, elle prit le parti de se diviser.

La campagne était remplie d'Alarves, et, quoique la nuit fût arrivée, il était si peu probable qu'on pût leur échapper, que les chevaux furent abandonnés et que la plupart des fugitifs entrèrent dans les champs de blés qui s'étendent jusqu'à Arzilla. Ce parti était le plus prudent, et peut-être Luiz de Souza l'eût-il pris avec quelques autres officiers; néanmoins on lui avait dit que don Sébastien avait été vu longeant les bords du fleuve, et il lui paraissait si peu probable qu'il se fût arrêté, qu'il résolut de de marcher jusqu'à ce qu'il l'eût rencontré. Cinq gentilshommes du corps des aventuriers l'accompagnèrent, et, malgré les feux qui sillonnaient la campagne, ils marchèrent quelques heures de la nuit. Jusqu'alors ils avaient suivi la route convenable et ils pensaient que, si le roi s'était sauvé comme plusieurs voix le leur avait confirmé, ils pourraient bientôt le rejoindre, lorsqu'un village, bâti au

détour du fleuve, les obligea à entrer dans un bois de lentisques, qu'on apercevait dans l'éloignement. Dès lors leur route devint plus incertaine, ce fut sur la lumière des étoiles qu'ils essayèrent de se guider; et ils ne marchèrent plus qu'avec de grandes précautions, parce qu'ils craignaient d'avancer dans l'intérieur au lieu de gagner les établissemens chrétiens. Peut-être fut-ce un bonheur en cette circonstance pour Luiz de Souza de rencontrer tant d'obstacles et d'avoir à les surmonter ; il se sentait si nécessaire à ses compagnons, et il leur devenait tellement indispensable par ses connaissances sur le pays, toutes vagues qu'elles pouvaient être, qu'il rappela en lui une énergie qui l'eût peut-être abandonné. L'horrible catastrophe à laquelle il venait d'assister, et dont il avait prévu les résultats sans en deviner toute la sanglante vérité, la nouvelle qu'il venait d'apprendre et qui, dans une autre circonstance, aurait changé sa destinée, mais qui alors lui préparait sans doute de nouvelles luttes les clameurs éloignées des Arabes qui retentissaient dans la plaine comme un signal d'esclavage, tout por-

tait un tel trouble en son âme, qu'il se sentait quelquefois prêt à retourner sur ses pas pour trouver la mort du martyr sur ce champ de bataille où venaient de s'éteindre pour jamais les espérances de la nation. Cependant, la muette douleur de ses compagnons, et la certitude où il était que son éloignement les jetterait dans le désespoir, le retenait, malgré le peu d'espérance qui lui restait de rejoindre don Sébastien.

Ils marchèrent encore quelques heures à peu près au hasard, et, quand le jour commença à poindre, il virent avec surprise qu'ils étaient parvenus sur les bords de la route conduisant de Larache à Mequinez. Dans l'éloignement on apercevait les minarets de quelques aduars et une sourde clameur les avertissait qu'ils n'étaient pas encore bien éloignés du camp des Maures et que les circuits qu'il s'étaient vus contraints de faire sur une des routes les plus dangereuses qu'on pût suivre à cause de ses fondrières et de ses bas-fonds, les avaient rapprochés probablement du lieu où se trouvait Muley Ahmet dont le corps n'avait point donné. Ils faisaient ces tristes réflexions, et ils

songeaient à se retirer, pour attendre la nuit, dans les immenses halliers qui bordaient le chemin et où ils étaient à peu près certains de ne point être découverts à cause des rochers qui les masquaient, lorsqu'un bruit lointain de chevaux les obligea à prendre promptement un parti; alors, au risque de rencontrer le repaire de quelque lion, comme on en trouvait tant à cette époque, dans les campagnes isolées de la côte, ils se jetèrent à la hâte dans une espèce de caverne dont l'ouverture était cachée par des pierres énormes et par de longs rejetons de palmiers agrestes; ils espéraient que cette route n'était pas assez fréquentée pour courir de grands périls et que la nuit entière leur suffirait pour regagner le port d'Arzilla. Les choses se passèrent d'abord à peu près comme ils l'avaient pensé; ils apercevaient bien de leur retraite quelques Azuagos qui conduisaient devant eux plusieurs de ces misérables chrétiens, dont le camp était rempli, mais qui étaient sans armes et qui n'avaient point pris part à l'action; ils reconnaissaient même des femmes et des enfans de pauvres laboureurs, qu'on avait

embarqués, comme si la conquête était déjà accomplie. Ils pouvaient entendre les gémissemens de ces misérables créatures, qui avaient si tristement quitté leur pays, et que l'on conduisait au désert parce qu'il n'y avait point de rançon à en espérer, mais il leur paraissait évident que le reste du camp avait suivi une autre direction ou que l'armée n'avait pas encore abandonné le champ d'Alcaçar; et que par conséquent il leur serait aisé de continuer leur route en se portant sur un point opposé. Comme tant d'autres fugitifs, ils s'étaient contentés pour toute nourriture de quelques épis de blé arrachés dans les champs. Les fruits des nopals avaient suffi pour les désaltérer; et ils se sentaient la force de gagner dans une seule nuit le pont appartenant aux chrétiens.

Déjà le soleil commençait à se coucher, il dessinait plus gravement les lignes imposantes du paysage; il semblait aux fugitifs qu'ils aspiraient les brises de l'Océan, et que, dans quelques heures, ils pourraient sortir librement de leur retraite, lorsqu'ils entendirent un nouveau bruit : cette fois on distinguait bien la marche lente de plusieurs

chevaux; mais les imprécations des Adaïls avaient quelque chose de plus sinistre que celles qu'ils avaient déjà entendues. Il y avait au milieu de ces voix confuses des pleurs exprimant tant d'angoisses, des lamentations si douloureuses, que les fugitifs apprêtèrent leurs armes par un mouvement involontaire, et qu'écartant en silence les branches des buissons qui les cachaient, ils purent voir une scène qui anéantit en quelques minutes toutes leurs espérances et qui changea leur résolution. Sur un mauvais cheval, le plus misérable de l'armée, peut-être, on voyait attaché avec des cordes un cadavre défiguré par trois larges blessures; il était à peine couvert d'un caleçon déchiré, et ses beaux cheveux blonds, tout souillés qu'ils étaient de poussière, lui faisaient comme une auréole de martyr. Dans son regard éteint on voyait encore cette fierté hautaine qui venait de refuser la vie; sa main nerveuse n'avait pas cessé de se contracter avec effort, comme si elle tenait une épée de bataille, et, dans le sourire tout sanglant de la mort, on devinait sa pensée méconnue. Un pauvre jeune page ne cessait d'attacher sur lui ses

regards; il marchait à ses côtés, et il était évident qu'il s'était dépouillé de ses vêtemens pour en couvrir le corps de son maître. Derrière, et cheminant aussi à pied, quelques hommes graves suivaient ce triste cortége; mais ce n'était plus qu'à la noblesse de leurs traits qu'on pouvait soupçonner leur rang, car les misérables lambeaux qui les couvraient à peine disaient déjà pour eux les souffrances de la captivité, ils étaient suivis eux-mêmes d'une longue file d'Arabes regardant avec une indifférence profonde la misère de ces chrétiens. Ce corps dépouillé et meurtri c'était celui du jeune roi qu'avait retrouvé George de Rezende; ces seigneurs sous des habits de mendians c'étaient don Duarte de Menezes, le digne comte de Sabugal, don Fernando de Castro, et ce Belchior do Amaral, qu'on appela plus tard le Regulus des Portugais. Leur démarche était grave et résignée pour eux-mêmes, mais quand ils venaient à jeter un regard sur ce misérable corps, qui n'avait pas même un linceul, de grosses larmes silencieuses coulaient le long de leurs joues et ils étouffaient leurs sanglots, comme ces pères qui ont perdu

la dernière espérance de leur race; mais qui sont trop fiers pour montrer leur douleur, craignant de la voir profanée. Quelquefois le jeune page s'arrêtait un moment, lui, comme si quelque chose devait être raccommodé au triste équipage du mort; mais c'était pour avoir le temps de le contempler à son aise et pour avoir le loisir de se rassasier de ses propres douleurs; alors il se prenait à pleurer amèrement, et ni les prières des seigneurs, ni les imprécations des Maures, n'avaient le pouvoir de l'arrêter. Quand le triste cortége fut parvenu à peu de distance de la caverne où s'était caché Luiz de Souza, George de Rezende voulut rendre un dernier hommage à son jeune roi. Dans cette triste solitude environnée de rochers, et pressentant déjà que la nuit, qui allait venir, lui cacherait pour toujours celui qui n'avait point de drap mortuaire pour le voiler, il arrêta le cheval, et il se prit à pleurer de nouveau comme on pleure quand on va ensevelir celui qu'on ne doit plus voir. Cette fois sa voix était si déchirante, que les Arabes, eux-mêmes, s'arrêtèrent pour le laisser parler.

— Hélas! mon très-noble Seigneur, voici le

soleil qui se couche derrière ces grands rochers, il vous faut dire adieu à ce beau soleil qui demain s'en ira réjouir votre royaume comme un messager menteur... mon Dieu! ils vous croient, là-bas, revêtu de votre bonne armure et environné de votre belle armée, et voilà que moi, George de Rezende, le serviteur, qui vous aimais, mais le moindre de votre maison, je remplis auprès de vous tous les offices dont se devraient honorer les grands de votre palais!... Votre cortége est misérable. Vous avez perdu votre royaume mais vous avez gagné le ciel...Tenez, mon prince, voici une couronne de martyr si la couronne de roi vous manque; et le pauvre jeune homme courbait une branche verdoyante qu'il plaçait sur la tête échevelée du mort. Pendant ce discours, les vieux seigneurs continuaient à dire leurs patenôtres, et ils essuyaient de temps en temps les larmes qui tombaient sur leur barbe grise.

— Hélas! continua le page, votre figure sera bien noircie par le hâle et par la poussière avant d'être cachée par le cercueil; vous qui par sainte modestie ne vouliez point revêtir vos vê-

temens devant aucun de vos familiers : voilà que, comme notre Sauveur, vous êtes exposé à la risée de ceux qui vous ont fait mourir. Oh ! que dirait la reine, votre aïeule, si elle vivait, elle qui me répétait sans cesse : Ayez soin de votre monarque et seigneur comme si toujours j'étais présente... Mon Dieu ! entre nous tous, n'aurons-nous pas un linceul pour le roi... n'y aura-t-il jamais une prière de prêtre, une sainte parole, dites sur sa tombe; et comme les seigneurs se regardaient tout découragés, se montrant leur dénuement et que l'Alcaïde commandant donnait l'ordre impérieux du départ, tout à coup on vit sortir de leur retraite les cinq fugitifs ayant Luiz de Souza à leur tête. A la grande surprise des Arabes qui les entourèrent la lance haute et l'alfange prêt à frapper, ils vinrent avec un indicible amour rendre hommage à ce roi qui n'avait plus que l'empire de la mort, et auquel, n'ayant à donner autre chose, ils donnaient au moins leur liberté. Mettant un genou en terre, ils baisaient la main sanglante du cadavre; puis Luiz de Souza, se débarrassant de son manteau qu'il avait gardé,

vint l'en couvrir religieusement, et, après qu'il lui eut rendu ce pieux devoir, il alla lui baiser de nouveau la main et il dit à haute voix : — Il ne faut pas, Seigneur, que l'on puisse dire qu'un saint devoir n'a pas été accompli au dernier jour. Voyez ces vieillards, ceux qui vous ont été sévères, sont ceux qui maintenant vous pardonnent, et cela le plus sincèrement. Oh ! c'est que vous avez toujours été un noble prince et que vous auriez été un grand roi ! Les jours vous ont manqué, mais le courage ne vous eût point failli. Paix glorieuse soit donc à votre mémoire, don Sébastien de la maison d'Avis, vous qui ne devez point reposer parmi vos ancêtres et dont les funérailles sont faites par des soldats ! Allez, jeune martyr, ajouta-t-il d'une voix plus basse, vous manquiez au bonheur d'une âme; elle soupire pour vous dans les cieux. En achevant ce peu de mots, le jeune cavalier, qui s'était tenu à genoux, se releva; il essuya quelques larmes qui roulaient dans ses yeux, et, se tournant vers les vieux seigneurs, il leur dit : — Messieurs, le malheur est comme la prêtrise, prions pour le jeune roi. Le catafalque est bien pauvre, mais il

vaudra un jour dans l'histoire pour ceux qui l'auront entouré; et chacun des honorables gentilshommes s'en allait baiser la main du jeune monarque, puis revenait prier la tête découverte comme en un lieu saint. Les Arabes eux-mêmes se tenaient immobiles et n'osaient hâter les chrétiens ; et, lorsque ceux-ci disaient leurs oraisons en silence, on eût pu croire que quelques uns d'entre eux se sentaient prêts à prier, tant cette consécration de la mort avait alors de dignité. Durant ces tristes funérailles quelques hommes du désert s'étaient approchés des chrétiens, et cette scène, si nouvelle pour eux, excitait dans la troupe les sentimens les plus opposés.

— Par la barbe d'Abou-Bekr le fidèle, disait un vieux scheik, voici une noble action, et ces chiens, bien qu'ils soient infidèles, ont au moins de la loyauté. Abou Abdallah a dit : Lorsque l'homme a quitté la terre qu'habite les siens, la fortune a décidé d'avance s'il reviendra dans sa patrie. Paix à celui-ci ; c'est un fils du destin !

— Ce jeune roi infidèle était un insensé, ré-

pliquait son compagnon; mais il était triste, Khaled, de voir ce corps tout sanglant exposé à la face encore resplendissante du soleil.

— Scheik, interrompit d'une voix tonnante un vieux mollah qui les suivait, vous parlez mal. Un kafir est la honte de la terre, et le malheur tombe sur celui qui ose louer le kafir.

— Mollah, répliqua le scheik d'un ton de voix bref et indiquant le mécontentement, il a été dit : Ce monde méprisable est comme une ombre, tout ce qui existe sera la proie de la mort, et il ne restera que la face radieuse de ton dieu. Vingt fois j'ai été sur le point de voiler ce corps, et je loue ceux qui l'ont fait. Quand l'homme est mort, il a son juge; et moi, vrai croyant, fils d'un serviteur vénéré du prophète, j'approuve cette noble action; laissez-les prier en paix, puisqu'ils pouvaient garder leur liberté.

— Voilà bien l'impiété de ces réfugiés de Grenade qu'a recueillis le désert, continua à voix basse le mollah; laissez-les faire, ils infesteront toutes nos cités et le prophète ne reconnaîtra bientôt plus ses enfans. Les chrétiens priaient

toujours, et le fanatique musulman était sur le point de se livrer à quelque acte de violence, lorsque le vénérable habitant du désert l'arrêta en lui répétant : Il y a une surate du Coran qui dit : Mohammed est l'intercesseur des pécheurs au jour du jugement. Laissez prier ces hommes. Avez-vous lu dans l'esprit du prophète ?

— Je suis sans pitié pour ces Nasras, dit un jeune Arabe qui n'avait point encore parlé ; mais, je l'avouerai, j'ai moins de haine pour eux que pour ces elches [1] maudits qui couvrent maintenant l'Afrique comme des insectes malfaisans qu'on devrait écraser ainsi que l'on écrase un ver impur. Pour ma part donc je loue ces soldats : au moins l'hypocrisie n'est-elle point en leur cœur. Qu'ils soient maudits dans le ciel puisqu'ils renient le saint prophète, mais qu'ils soient encore honorés sur la terre. Croiriez-vous bien, Scheik, qu'hier soir, après la bataille, et comme j'allais contempler le corps du glorieux sultan, un de ces Nasras sortit tout

[1] On désignait sous ce nom les renégats.

à coup du milieu de ces palmiers qui bordent la route d'Arzila, et vint vers moi. Il s'était battu, car sa main droite me parut blessée, et son regard hautain n'était point celui d'un homme qui demande la vie ou qui va l'échanger contre l'esclavage. Je m'aperçus bientôt, à sa barbe rousse comme le henné, à ses yeux bleuâtres comme ceux de l'épervier, qu'il n'était point de la race des Nasras de Vandalousie. Alcaïde, me dit-il en arabe d'un ton si bref et si fier qu'il semblait parler à son égal, Alcaïde, où est la tente de Hamet Taba le fidèle? Conduis-moi vers lui; et pourquoi le fils d'Aboutt Hayb ne le dirait-il point? il y avait dans les yeux de ce mécréant, quelque chose de si perçant, et dans sa parole quelque chose qui ordonne si bien d'obéir, que je n'ai point hésité à faire ce qu'il me demandait. Je l'ai conduit à la tente d'Hamet Taba le fidèle; d'Hamet, qui était environné des chefs et qui prodiguait à tous les éloges de la victoire, comme le soleil de Beled el Haram jette ses doux rayons sur les glorieux enfans d'Ibrahim. Savez-vous, Scheik, ce qui est arrivé? Une heure après, cet étranger maudit était devenu un vrai

croyant ou plutôt un elche orgueilleux et menteur, couvert d'un bournouz resplendissant, portant fièrement la tête au milieu des enfans du désert, et foulant dédaigneusement ces cadavres de chrétiens qui gisent étendus sur le sable. Par l'ombre des sept fidèles, je ne pourrais le croire si mes yeux n'avaient eu le temps de le contempler. Ce soir je l'ai vu comme un aigle des montagnes planant au dessus de la plaine et promenant son regard perçant sur ce champ de carnage. Deux ou trois fois il s'est approché des chrétiens blessés; son regard, à la fois curieux et terrible, semblait interroger leur douleur, essayer de deviner leurs derniers tourmens. On eût dit par moment de la hyène, quand elle court après la bataille sur les monceaux de blessés et que son œil rouge brille d'une joie féroce qui ne s'éteint que dans le sang. J'ignore ce que veut cet homme aux morts, quel secret effroyable il demande aux mourans; mais par l'iman Hosseïn, un vrai musulman ne peut se réjouir de voir un tel homme professer la sainte loi du prophète.

— Et qu'importe, dit le mollah, Mohammed l'a appelé à lui dans la bataille, comme il appella

quelques uns des habitans de la Mecque qui se firent musulmans après avoir été vaincus. Il a été dit : Dieu arrive toujours à son but ; et ce n'est pas l'homme qui juge.

Le jeune Maure se préparait à lui répondre, et les chrétiens voyaient dans les regards impatiens de ceux qui les escortaient qu'il était temps de se mettre en marche. Rezende achevait d'ensevelir le corps du jeune monarque, lorsque plusieurs cavaliers, montés sur de rapides chevaux, passèrent à quelque distance. Le soleil, en ce moment, jetait ses rayons obliques sur les palmiers du fleuve ; un des cavaliers, qui passait plus vite encore que les autres, s'arrêta tout à coup devant cette scène de douleur. Les derniers feux du jour, illuminèrent de leurs lueurs subites cette figure pâle au milieu des visages animés et noircis qui l'environnaient. Le costume oriental, dans toute sa richesse, donnait toutefois à ce cavalier un caractère de sauvage indépendance qui contrastait avec l'élégance européenne qu'on remarquait dans tous ses mouvemens. Jamais la remarque du jeune Al-

caïde n'avait mieux trouvé son application qu'en ce moment : ce regard était bien fait pour commander en quelque lieu qu'on le rencontrât. Le cavalier ne l'abaissa pas un moment même devant les signes animés des musulmans qui accompagnaient le corps ; au contraire, quelque chose de plus hautain parut sur sa physionomie quand il vit qu'on l'examinait. Heureusement pour lui peut-être, les chrétiens étaient trop occupés pour distinguer ses traits quand il passa, et, avant qu'ils eussent le temps de le considérer, il détourna la tête, et, mesurant de l'œil la plaine sablonneuse qui conduit de Larache à Fez, il descendit avec rapidité dans un ravin. Toutefois il reparut bientôt sur un monticule qu'on apercevait dans l'éloignement. De là il sembla contempler la scène lugubre qui se passait entre les chrétiens. A le voir ainsi, recouvert du casque qu'entourait un large turban et dont le soleil faisait briller l'acier, aux ondulations de son bournous qui flottait au gré du vent, aux traces scintillantes et bleuâtres du fer de sa lance, que le mouvement du cheval agitait, on aurait pu le prendre pour le messager terrible qui doit compter les morts.

— Par Abou-Bekr le fidèle, s'écria le jeune Alcaïde, c'est l'elche maudit dont je vous parlais tout-à-l'heure ; mais, à le voir franchir ainsi les sables, on dirait d'un fils du désert.

— Ne savez-vous pas qu'il en a l'habitude comme les enfans des tribus? Je me doutais, dès vos premières paroles, que c'était de lui que vous vouliez parler.

— Si cet homme n'est qu'un chrétien converti, reprit le mollah, il n'en est pas moins l'image d'Aszrael, l'archange toujours victorieux ; Dieu l'entoure des feux du ciel et le revêt de ses traits lumineux.

— Puisse-t-il le couvrir de sa miséricorde, dit un vieillard qui n'avait pas encore parlé ; mais, malgré les honneurs qui environnent ce renégat, je pense comme le jeune Alcaïde : de tels hommes font peu d'honneur à la religion de Mahomet. Quant à celui-là, c'est une vieille connaissance ; je sais déjà son histoire. Il s'est fait appeler Cid Aral et Hakim, et, comme tous ceux qui ont renié, il prend souvent le surnom d'Abdallah. J'ignore comment il a su faire ;

mais il jouit déjà de tous les avantages accordés par la loi au plus fidèle des enfans de Mouhammed. Le croiriez-vous? ce musulman d'un jour a déjà des esclaves, et presque tous ils sont de son ancienne religion. Hamet Taba, le renégat génois, auquel on doit le gain de la bataille, l'a voulu ainsi. Il l'a présenté au nouveau sultan; mais celui-ci l'a, dit-on, faiblement accueilli. Notre schérif compte sur le rachat des esclaves comme sur le plus clair de son revenu; c'est ce que n'eût jamais fait Moluch, le généreux. Oh! voyez-vous, malgré les faux-semblans du nouveau prince, le pouvoir des elches est comme ce soleil; je le crois à son déclin.

Il achevait à peine ces mots, que Cid Aral disparut derrière la colline et le cortége s'ébranla, avant qu'aucun des chrétiens eût eu le temps de le reconnaître. Le soir même, par les ordres du nouveau schérif, le corps de Sébastien fut conduit à Alcaçar, suivi seulement d'Amaral qui constata les tristes funérailles. Luiz de Souza et ses cinq compagnons, conduits au camp de l'arrière garde, furent inscrits parmi les esclaves appartenant au sultan. Dès leur arrivée cependant,

ils avaient été marchandés par deux juifs de Fez auxquels appartenaient un grand nombre de prisonniers. On verra par la suite de cette histoire comment le dévoûment de Luiz le sauva en cette circonstance, en le mettant entre les mains du schérif auquel appartenaient de droit tous ceux que l'on regardait comme gentilshommes ou auxquels une action d'éclat avait donné de l'importance. S'il eût été dépouillé, dès le commencement de l'action, par les Azuagos, comme le célèbre prieur du Crato et tant d'autres grands seigneurs qui prirent le titre de soldat, Luiz eût été sans aucun doute livré aux marchands de Fez, et c'était ce qu'il désirait; mais son costume l'avait fait reconnaître aussi bien que son action, et, sans anticiper sur les événemens, nous dirons que ce fut un accident plein de bonheur, bien qu'il l'envisageât sous un autre aspect.

Si d'anciennes chroniques ne l'attestaient point, on aurait peine à croire à tout ce qu'il y eut d'effroyable dans la déroute des Portugais. Ce ne furent pas seulement des hommes de guerre qui tombèrent au pouvoir des musul-

mans; hormis quelques heureux fugitifs qui parvinrent à Arzila, la suite immense de l'armée, dont parlent si peu les historiens, fut entraînée sans coup férir et chassée vers Fez comme un misérable troupeau. Huit jours après la bataille, une longue caravane de plusieurs milliers d'esclaves s'avançait donc vers la ville, et c'était un spectacle lamentable que les scènes qu'elle présentait. Des femmes, qui avaient suivi leurs maris à la guerre, s'en allaient en captivité; de pauvres laboureurs, qu'on avait embarqués de force, étaient chargés de porter les blessés n'ayant plus eux-mêmes qu'un souffle de vie; des soldats, exténués par le jeûne, fléchissaient sous les coups des Arabes. Puis venaient les bandes affidées du schérif, entourant tous ces prisonniers; mille coups d'escopettes annonçaient à la ville leur triomphe. Les cavaliers se portaient en désordre en tête de la colonne; et les fantassins, leur long fusil à mèche sur l'épaule, répondaient à leurs cris guerriers. Au milieu de cette troupe sauvage, que le désert redemandait, un spectacle hideux frappait les regards et complétait le terrible cortége des chrétiens en captivité. Au dessus d'une

longue pique flottait un affreux étendard : c'était la dépouille sanglante du schérif, que Sébastien avait voulu venger. La tête souillée de poussière semblait regarder l'armée, mille clameurs rappelaient son crime, mille cris de joie leur répondaient. — Périssent ainsi ceux qui voudraient ramener les infidèles ! — Mahomet est le prophète de Dieu ; c'est aussi le prophète du sabre, et il punit ceux qui ont trahi ! Puis les imprécations étaient interrompues par le son des dulcaïnes et des atabors qui se mêlaient aux gémissemens. Qui eût donc vu cet océan de têtes couvertes de turbans ou de casques, ces longs cous de chameaux s'élevant par intervalle au dessus des hommes et marchant avec eux, qui eût entendu ces terribles clameurs roulant dans le sein des montagnes, celui-là eût pensé qu'il ne devait plus y avoir de repos dans les campagnes fertiles qui avoisinent la ville de Fez ; mais, vers le soir, un morne silence descendit tout à coup sur ces têtes innombrables, le mugissement de la foule s'apaisa, comme on voit s'apaiser sur la grève le sourd mugissement des flots, et il suffit de la voix perçante d'un muezzin appe-

laut à la prière, pour frapper d'une immobilité complète cette foule en désordre au dessus de laquelle plana pour un instant l'immense pensée de Dieu.

Puis, comme si cette pensée religieuse eût apaisé les âmes ainsi que le vent du soir rafraîchit tout ce qu'il pénètre, les clameurs cessèrent, on vit tout à coup s'élever des milliers de tentes dans la plaine, les chameaux s'agenouillèrent pour être déchargés de leurs fardeaux, les prisonniers s'étendirent à l'ombre des platanes, et Fez, avec ses murailles blanches, avec sa grande mosquée et ses hauts minarets à jour, Fez, la perle du désert, fut environnée comme par enchantement d'une triple ville où tout le monde se livra au repos.

Vers onze heures du soir, au moment où le sommeil s'était emparé de toute l'armée, un personnage, qui a figuré plus d'une fois dans ce récit, se présenta à la porte occidentale de la cité; il montra un ordre signé d'Hamet Taba, et fut introduit dans l'intérieur. Il vit qu'une foule de groupes s'étaient formés dans la rue principale, qu'on parlait de l'expédition,

et quelquefois, mais à voix basse, du nouveau schérif choisi par l'armée; il demanda en arabe fort pur, mais avec un accent étranger qui le fit probablement reconnaître, s'il pourrait entrer encore à cette heure dans le quartier des Juifs. Le musulman auquel il s'était adressé lui répondit affirmativement d'un ton d'assez mauvaise humeur; mais, après avoir jeté un coup d'œil sur la richesse de ses vêtemens, l'expression de sa voix changea sensiblement, et quand l'étranger lui eut demandé si dans la juiverie il ne pourrait point lui indiquer la demeure de rabi Éléazar, l'honnête musulman lui répliqua qu'il avait été nommé, depuis deux jours, xèque du quartier, qu'il était fort connu, et il lui donna les renseignemens qu'il demandait. Muni de ces indications, l'étranger s'achemina vers la juiverie et il ne tarda pas à trouver la maison qui lui avait été indiquée. Après avoir frappé à une petite porte assez basse, ornée de deux colonnettes surmontées d'un ceintre brisé, il fut introduit dans une cour où l'on entendait le murmure d'un jet d'eau tombant dans un bassin de marbre. L'esclave noir qui lui avait ouvert, à la vue

du vêtement musulman, s'inclina avec toutes les marques d'un respect mêlé de terreur, et après s'être informé dans les termes les plus humbles de ce que désirait le magnifique seigneur, qui honorait son patron de sa visite à une telle heure, il le conduisit dans une salle basse où l'on voyait étendus à terre pour tous meubles de riches tapis.

Le maître de l'habitation ne tarda pas à entrer, et, comme un homme que son état avait familiarisé avec les usages exigés par les musulmans, il s'apprêtait à faire de graves et nombreuses révérences, lorsque son hôte l'interrompit :

— Assez, assez, maître Éléazar; le temps est précieux, ne le dépensons pas en vaines cérémonies. Je vous croyais vraiment plus habile; et, d'après vos promesses, je pensais qu'on devait s'en rapporter à vous. Où en serais-je, si je m'étais complètement reposé ? Mais j'ai fait mes affaires moi-même et maintenant je m'en félicite; mes esclaves sont à Alcaçar et dans quelques jours ils partiront pour la Syrie. Pour

réussir, il ne me manque plus que cet homme, et ma folie est de m'être fié à vous. Quand je pense que sa tête romanesque pouvait le jeter entre nos mains!

— Une besogne telle que celle qui s'est faite il y a huit jours change bien des choses, seigneur Aral; ceux qui étaient bien haut sont tombés bien bas; et il y avait dans le regard du rusé vieillard presque autant d'astuce que d'insolence. Que voulez-vous qu'on fasse d'un schérif qui entreprend notre métier et qui fait si peu de compte des elches qu'il n'en garde près de lui que trois, et cela pour les faire empaler ?

— Seigneur xèque, votre nouvelle dignité semble terriblement vous délier la langue; mais sachez que rien ne sera changé à mon plan. Il est vrai que je ne pourrai peut-être point rester long-temps à Fez, le nouveau schérif et moi nous ne nous convenons guère, quoiqu'il m'ait d'abord accueilli; cependant, je vous le répète encore, il faut que cet homme tombe en mon pouvoir, et pour cela vous savez ce que vaut ma promesse; les sultanins ne vous manqueront pas si la volonté vous demeure.

— Il faut autre chose maintenant, Cid Aral; j'ai peine à vous l'avouer, mais ce que vous me demandez est presque impossible. Sous Muley Moluch, c'eût été bien différent; mais, tenez, il y a huit jours, connaissant l'excellence de vos plans, et rien que par plaisir, comme on travaille pour un ami dont on aime à servir les projets quand ils s'allient complètement aux nôtres, j'ai voulu essayer; j'ai fait remuer ciel et terre par mes dignes correspondans, le seigneur de Souza est inscrit maintenant sur la liste du schérif; et ces musulmans, seigneur Marquis, ils ne sont pas comme nous deux, qui avons vécu dans le monde, il leur reste certains scrupules : les pires d'entre eux ont encore foi au serment. Eh bien! le nouveau schérif a juré que les gentilshommes seraient rachetés en bloc, et sa parole, il la tiendra. Pour avoir un seul prisonnier, il vous faudrait racheter tous les captifs, et vos terres n'y suffiraient point. Tout ce que je puis faire, Cid Aral, et cela pour le plaisir de donner quelques années de géhenne à un de ces maudits chrétiens, c'est de m'arranger de telle sorte que le commandant des ginètes ne rentre jamais en

son pays. Pour le remettre en vos mains, Cid Aral, aujourd'hui c'est impossible.

Malgré les mouvemens d'orgueil que les réticences audacieuses du juif avaient soulevés plus d'une fois dans l'âme du seigneur bohême, cette dernière proposition produisit sur son esprit un tel effet, qu'il s'adoucit visiblement. Il s'entretint encore avec rabi Éléazar, il se fit donner minutieusement tous les détails qui pouvaient le rassurer sur la suite de ses projets, et, après lui avoir répété toutes les instructions qu'il jugeait nécessaires, il sortit le soir même de la ville et se rendit dès le lendemain à Alcaçar, où des affaires impérieusesle rappelaient.

VII.

Pour se faire une juste idée de la situation nouvelle qui attendait Luiz de Souza et la plupart de ceux dont il partageait le sort, il faut nécessairement jeter un coup d'œil rapide sur ce beau pays que les Orientaux aimaient à appeler Fez la riche, et qu'ils avaient surnommé le dernier Occident.

Comme Grenade, cette terre d'enchantemens et de chevalerie, le royaume de Muley Moluch brilla d'un éclat passager et même d'une splen-

deur toute poétique qu'il ne devait point conserver. Ainsi que celle de l'Andalousie, sa population était fière, orageuse, turbulente; rarement attendait-elle qu'un souverain mourût pour déposer sa race et se choisir quelque schérif brillant de jeunesse, quelque hardi soldat que son audace jetait au trône et auquel sa bravoure devait le conserver. Fez el Acra était le pays *des elches*, la ville favorite des renégats. Là, en effet, au milieu des Maures Azuagos et des Grenadins, ils conservaient leur indépendance et marchaient librement aux plus brillans emplois. Hommes d'intelligence et d'action, ils devenaient presque toujours les favoris des schérifs et donnaient l'impulsion au pays. Comme la ville de l'Alhambra, Fez était une cité de science, une riche cité d'industrie : c'était une Athènes orientale au seuil du Mont-Atlas. Sans doute, si Muley Moluch n'était pas mort, si le brave chevalier avait pu jouir de sa victoire, d'un mot il eût sauvé les chrétiens comme tant de fois il l'avait fait; il eût garanti d'une captivité sévère ceux que le sabre avait épargnés; mais, dès l'instant où il avait succombé, les choses avaient changé

de face dans cette partie de l'Orient. Muley Hamet était devenu schérif : c'était la perte des prisonniers. Dans toute autre circonstance, cette population mêlée de renégats, qui n'avaient jamais oublié la patrie, eût pu sauver les restes de l'armée. De l'aveu des captifs eux-mêmes, dont la tradition nous est conservée, ils traitèrent dignement leurs frères, et chaque jour ils leur prouvaient qu'il y avait plus de honte en leur âme que de dédain de religion. Ainsi que le dit quelque part le sincère et loyal Mendoça, il ne voyait autre différence entre eux et les nouveaux arrivans que la coutume de porter un cimeterre au lieu d'une forte épée. Mais, au demeurant, et quoique certainement damnés, c'étaient des chrétiens de cœur, ajoute la vieille chronique. Muley Moluch le savait si bien, qu'il se plaisait à les asperger d'eau bénite, en leur disant en riant de se signer. Sous le nouveau schérif, tout à coup leur position changea; ils eurent besoin de s'environner de prudence, de feindre grande sincérité en leur foi : Muley Hamet n'attendait qu'un moment pour les perdre; car il avait un affront à venger. Pour se peindre leur

position et même celle des chrétiens, il faut se faire une idée du nouvel empereur et le bien voir tel qu'il était. De Larache à Maroc, et de Suz à Mequinez, il n'y avait qu'une voix, c'était un homme avide et lâche, et cependant il tenait sa parole : c'est le seul fait qui l'honora. Pendant que son noble frère mourait en levant le cimeterre, pendant que Hamet Taba, feignant d'écouter les paroles du mourant, donnait les ordres qui gagnaient la victoire, Muley Hamet, tremblant de peur, se retirait à plusieurs lieues, et Reduan, le plus hautain des renégats, osait le flétrir d'un soufflet. Maître du trône par la mort de son frère, chef d'un vaste empire qu'il n'eût jamais gagné, son premier soin fut d'éloigner ces hordes innombrables que le désert lui avait envoyées, puis de s'emparer des trésors de l'empire et d'extorquer tout ce qu'on lui cachait. Les juifs commencèrent à lever la tête et les renégats à la baisser ; les Azuagos s'enfuirent dans leurs plaines pour ne pas être dépouillés. Un édit parut qui ordonnait que tous les captifs gentilshommes feraient partie des domaines du roi. Alors quelques traîtres parmi les juifs dési-

gnèrent ceux qu'on devait garder, et il arriva tout le contraire de ce qu'on aurait pu croire : c'est que tous les seigneurs subirent d'affreux traitemens. On voulait qu'une horrible misère les contraignît à se racheter; cependant la rançon exigée devenait si forte ; elle contraignait même tant de gentilshommes à mourir dans la servitude, qu'il fut unanimement résolu, dans une assemblée de seigneurs, que nul parmi les grands ne pourrait se racheter à part, et que les deniers du riche suppléeraient aux efforts du pauvre : combat obscur de générosité qui allait bien à ces grands cœurs et que les historiens ont presque tous oublié[1]. Alors les captifs furent séparés, il y en eut qui allèrent à Trudante et d'autres à Mequinez ; il y en eut qui restèrent aux environs de Fez, et Luiz de Souza fut parmi ces derniers. Oh ! que ce fut un triste spectacle de voir ces pauvres gentilshommes payant sans murmurer les fanatiques illusions de leur jeune roi ! Ils avaient toutefois ce bénéfice, qu'on ne les obligeait point à travailler ; les uns

[1] V. Mendoça.

se faisaient quelque pauvre industrie et levaient haut la tête quand on leur disait de se plaindre; les autres étaient secourus secrètement par les renégats qui leur donnaient quelquefois le moyen de s'enfuir; mais bien peu pouvaient échapper, et, quand on les attrapait, on les jetait dans quelque aduar [1] solitaire où tout le monde les surveillait. C'était pitié que d'en voir tant mourir; c'était pitié que d'en voir tant renonçant à toutes joies! Pas un ne reniait son Dieu pour racheter sa vie. Leur constance faisait au contraire des martyrs, et l'on voyait des renégats confesser hautement le nom du Christ qu'ils avaient tant de fois outragé. On raconte même qu'un vieillard trouva ainsi la mort, en appelant Jésus d'une voix lamentable au milieu de la grande mosquée. Alors les saints mollahs redoublaient d'ardeur; car c'était une honte que tous, jusqu'aux soldats, demeurassent chrétiens. On envoyait quelques elches gagnés à prix d'argent et qui vendaient leur âme pour tenter ceux

[1] *Douar* ou *adua*. C'est le nom par lequel on désigne les villages arabes.

qui les méprisaient; mais on n'en rencontra pas un seul qui pût se vanter d'avoir réussi. Tel qui eût peut-être renié le Christ ne voulait pas renier son honneur; c'était le prix de la bataille, et, bien que les prédications continuassent, personne ne voulait l'oublier.

Trois mois se passèrent ainsi. Le schérif fit de nouvelles conditions et la délivrance fut encore ajournée. L'avarice du nouveau roi croissait au lieu de diminuer, et, quoique l'Espagne se disposât, disait-on, à envoyer des ambassadeurs, il demandait insolemment l'immense rançon qu'il avait exigée. Déjà le comte de Barcellos, le neveu de Philippe, avait failli mourir des misères de la captivité, sans qu'on fût touché de son enfance courageuse; déjà don Luiz de Menèzes, le grand Alferez du royaume, avait rendu son âme à Dieu ainsi que le noble Antonio da Cunha; Perez de Tavora n'existait plus, et le valeureux Pero Monis était sur le point d'expirer des coups terribles qui avaient brisé son armure; le bruit même s'était répandu dans quelques villages qu'on avait pensé à vaincre la constance des prisonniers en en faisant expirer plusieurs dans les plus af-

freux tourmens; on citait même le xèque des juifs auquel le schérif devait, dit-on, cette idée épouvantable; et trois nobles gentilshommes avaient renouvelé dans le silence de la captivité un de ces nobles dévouemens que l'histoire ne peut jamais assez répéter, lorsque les événemens dont on va lire le récit commencèrent à se dérouler.

VIII.

Ceux qui allaient autrefois de Séville à Grenade voyaient dans les campagnes qui s'étendaient autour de la ville des espèces de puits desséchés, creusés ordinairement sur le bord des grandes routes et élevant leur margelle de pierre blanche un peu au dessus du sol. Ces puits, dont on aperçoit encore les ruines au pied de la Sierra-Nevada, allaient, en s'évasant par le fond, comme une caverne à étroite ouverture : ils reçoivent aujourd'hui librement

l'eau du ciel, et l'on dirait de vieilles citernes abandonnées; mais autrefois ils étaient soigneusement fermés. C'était là où les Maures de la riche Grenade enfermaient leurs prisonniers chrétiens; ils leur avaient donné le nom de *masmaras,* et ces épouvantables repaires avaient jadis une telle célébrité parmi les Espagnols, qu'on ne les rappelait jamais qu'en frémissant. Chassés même des Alpujarras, contraints de retourner en Afrique, les Morisques ne furent pas surpris d'y trouver ces sombres masmaras, déjà bien antiques dans tout l'Orient, puisque Joseph, vendu par ses frères, fut jeté dans un puits semblable. D'Arzilla à Mazagan, et de Ceuta à Larache, la campagne était parsemée de ces citernes où l'on descendait les chrétiens, et que les Maures d'Andalousie avaient, dit-on, rendues plus effroyables. En ce temps de désolation, si un voyageur venait du désert et traversait les campagnes brûlées que l'on rencontre jusqu'à l'Océan, il espérait se désaltérer à la source limpide de quelque puits; souvent ces margelles blanches, s'élevant parmi les palmiers, le trompaient par leur apparence, et, au mo-

ment où il s'apprêtait à voir son image dans le cercle tremblant de l'eau, une vapeur étouffante sortait de la terre, une voix désolée lui demandait un peu d'air. Les masmaras avaient été multipliées dans le voisinage des citadelles portugaises; c'était surtout dans les champs de Larache et de Tanger qu'elles ouvraient leurs gueules toujours béantes pour dévorer les chrétiens, et, quoiqu'il y en eût bien peu dans le royaume de Fez, on en avait creusé pour quelques prisonniers.

Or, plusieurs mois après la bataille, il y en avait un qui parlait tout seul dans un de ces souterrains; il venait de relever la tête qu'il avait tenue long-temps baissée, et il regardait le ciel joyeux et clair qui luisait au dessus de lui :

— Oh! Madame, Madame, vous aviez bien raison, ma destinée est mauvaise et mes jours s'achèveront ici sans jamais vous revoir sur la terre... Je puis le dire au matin et le répéter à la fin du jour, je mourrai dans cette tombe. Puis il se fit une petite croix de deux brins de paille que le vent venait de lui apporter dans un de ses tourbillons. C'est une croix de chaumine... eh bien,

le pauvre jeune roi n'en a peut-être pas même une semblable sur la sépulture de tessons que lui a donnée, le noble Amaral dans une maison d'Alcaçar. O croix divine et sainte! et il la baisait avec une tendre vénération, tu n'es qu'un fétu de paille et tu vaux cependant aux yeux de Jésus la croix d'or d'un évêque quand il faut consoler un chrétien... Puis il se prit à écouter le gazouillement d'un rouge-gorge qui était venu chercher la fraîcheur entre les herbes qui verdoyaient encore sur les bords de la masmara. C'est une voix du pays; il faut soigner ses hôtes... Écoute bien, petit rouge-gorge béni, voici des grains de pur froment, mange sans crainte. Oh! il te faut le soleil, à toi, il n'en descend jamais ici qu'un pâle rayon et c'est quand l'Océan est tout tremblant des derniers feux et qu'il y a trop de splendeurs pour les yeux éblouis des hommes. Hélas! Madame, il y eut un jour, une heure où votre pitié voulut me sauver, où je devais achever mon dur voyage près de vous... Eh bien, qui me donnerait maintenant un court instant de votre présence, je lui donnerais ma vie, et un de vos sourires, mes

dernières espérances... C'est bien triste, cette cave ; toujours le même regard du ciel, toujours les mêmes étoiles durant la nuit quand je me sens trop faible pour qu'ils se décident à m'enfermer. Et puis votre voix qui me plaint durant le sommeil, et la solitude du réveil, et ce vent tout sanglotant, qui a passé sur le champ de bataille et qui vient mourir ici. Et, en effet, en ce moment, le vent passait tristement dans la campagne et il semblait venir de la mer. Luiz de Souza cherchait à aspirer cette brise ; mais elle ne descendait pas jusqu'en son souterrain... Bientôt cependant elle lui apporta le bruit de quelques pas, il crut reconnaître ceux des gardiens de l'aduar, et il tressaillit de joie involontairement; car il était dans la masmara depuis huit jours entiers, et la dernière journée allait finir.

Quoique ce fût assez vaguement, à cause de sa faible connaissance de la langue arabe, il put distinguer bientôt quelques mots de leur conversation et il comprit même qu'il était l'objet de leur entretien. Ces deux hommes paraissaient surpris de l'excès de rigueur dont on usait envers lui; le plus âgé faisait observer à l'autre

qu'on n'employait ordinairement ces sortes de précautions qu'avec les prisonniers qui avaient déjà tenté de s'enfuir, ou bien avec ceux dont on pouvait craindre l'évasion, parce qu'ils étaient dans le voisinage d'Arzilla. Comme il cherchait en même temps à s'expliquer la sevérité de l'alcaïde, son compagnon lui rappelait qu'un juif avait déjà fait d'incroyables efforts pour qu'on lui cédât ce chrétien et qu'il était évident que, si le chef de l'aduar avait refusé les offres brillantes qu'on lui avait faites, c'était plutôt par crainte du schérif, dont les ordres devenaient de jour en jour plus sévères relativement aux chrétiens, que par un désintéressement dont il leur était impossible de deviner le motif.

En effet, s'étant aperçu qu'un grand nombre de gentilshommes, sur la rançon desquels il devait compter, avaient disparu depuis peu et que les alcaïdes eux-mêmes favorisaient ces évasions pour vendre les prisonniers aux Maures de l'intérieur, le schérif avait envoyé de nouveaux firmans qui condamnaient au dernier supplice quiconque ne présenterait pas à l'époque du rachat les chrétiens qu'on lui avait confiés. Il

avait eu d'abord une autre idée, suggérée par son avarice; mais bientôt il s'était vu contraint d'y renoncer : c'était de faire payer aux autres captifs les prisonniers réputés gentilshommes et qui mouraient en esclavage. En définitive donc, la peine était réservée au geolier : c'était même tout dernièrement qu'il avait été décidé, dans le conseil des caïdes, qu'on se relâcherait de la sévérité qu'on avait d'abord montrée envers les chrétiens, pour tâcher d'en gagner quelques uns à la sainte religion du prophète. Les deux Arabes, en se faisant part mutuellement de ces observations, semblaient craindre pour la vie de leur prisonnier, et ils paraissaient redouter même que la sévérité du schérif ne retombât sur eux. Après quelques autres discours, Luiz put comprendre qu'ils étaient décidés à profiter de l'absence de l'alcaïde pour le tirer durant un jour au moins de sa dure captivité, et, au bout de quelques minutes, il vit descendre l'échelle de cordes qui devait l'aider à sortir de son cachot. Pour comprendre l'impression délicieuse qu'il éprouva à laisser errer librement ses yeux vers l'horizon et à contempler les plaines qui s'étendaient de-

vant lui, il faut lire les douloureuses relations des captifs; il faut surtout se bien pénétrer des terribles impressions que leur causait l'isolement dans lequel ils vivaient. Aussi, Luiz de Souza fut-il tout-à-coup ranimé par ce chaud soleil qui ne se montrait plus pour lui depuis tant de jours, par cette brise qui venait de la mer et qui lui apportait un réel souvenir de son pays.

Ces vastes champs de blé qui ondoyaient jusqu'à l'Océan, ces bois de lentisques et de palmiers qui déjà avaient servi tant de fois de retraite aux fugitifs, lui faisaient éprouver un frémissement d'espérance. Il y avait comme un parfum de liberté, au milieu de ces grandes campagnes, qui épanouissait un moment son âme, et qui lui faisait rêver mille joies imaginaires dans un rapide souvenir; puis, quand il venait à penser qu'une haine particulière, qu'il ne pouvait expliquer, s'attachait à sa destinée, que ce moment d'épanchement intime qu'il sentait en lui se dissiperait le soir comme les bruits fugitifs de la nature; qu'il retrouverait son cachot et que toute cette liberté devait durer seulement quelques heures, il ne regardait plus qu'avec un muet dés-

espoir ce grand dôme tout resplendissant du ciel qui ne devait bientôt lui envoyer que la froide clarté des étoiles au fond de sa masmara.

Déjà la plus grande partie du jour s'était écoulée et il avait été emmené par ses gardiens, sur la place de l'aduar, où s'élevait la petite maison blanche de l'alcaïde avec sa claire fontaine et ses deux palmiers; il se trouvait encore environné des vieillards et de quelques officiers du schérif qui, après l'avoir interrogé sur certains usages de son pays, lui préparaient de nouvelles demandes avec une lenteur tout orientale; il ne pouvait s'empêcher d'admirer la gravité de ces figures si différentes par l'expression, mais qui semblaient en ce moment animées d'une bienveillance qu'il n'était plus accoutumé à rencontrer et qu'il devait sans doute à la commisération qu'inspirait sa captivité et le rang qu'il occupait parmi les chrétiens. Un grand silence régnait dans cette assemblée toute patriarcale, et le talbe, qui avait déjà deux fois caressé sa barbe vénérable, se préparait à aborder un sujet important, car tous les assistans redoublaient d'attention, lorsqu'un grand tumulte se fit tout

à coup dans l'aduar : les femmes, soigneusement enveloppées de leur hhaïk, paraissaient sur le seuil de leur tente; les hommes formaient des groupes, les enfans couraient en répétant dans tout le village, avec une sorte de crainte religieuse : *Al medjnouné ! al medjnouné !* La folle !... la folle !... A ce mot, prononcé plusieurs fois, les vieillards quittèrent leur attitude attentive, et Luiz de Souza, en levant la tête, aperçut une jeune femme dont la démarche avait quelque chose de grave qui contrastait avec la grâce de ses mouvemens; elle se dirigeait lentement vers le groupe dont il faisait partie, et il put bientôt l'examiner à son aise.

Selon la mode du pays de Fez, elle était si complètement enveloppée des plis nombreux de son hhaïk, que c'était tout au plus si l'on distinguait ses grands yeux noirs; seulement, au lieu de porter ces fines babouches de maroquin bleu que les Morisques de la ville brodaient si coquettement, elle marchait sans chaussure comme les filles du désert, et l'on voyait à la délicatesse de ses pieds, qui laissaient à peine leur empreinte sur le sable blanc dont l'aduar était tapissé, qu'elle

était habituée à marcher plutôt sur les riches tapis de la tente que dans les campagnes rocailleuses. Ses cheveux noirs étaient épars à la manière des Morisques de Grenade; seulement elle avait placé au sommet de son front une fleur rouge de nargillé, et deux grands cercles d'argent rattachaient ses étroits caleçons un peu au-dessus de la cheville, selon l'usage des villes d'Andalousie. Comme son manteau s'était un moment détaché et que la bizarrerie de son costume, emprunté aux femmes arabes de différens pays, avait frappé Luiz de Souza, les cris *d'al medjnouné* recommencèrent, mais non pas avec ce sentiment de joie maligne qu'on remarque parmi les enfans de nos villes quand ils poursuivent un insensé; il y avait au contraire chez les habitans de l'aduar une sorte de vénération qu'ils ne cherchaient point à cacher En la voyant arriver au centre du village, quelques femmes voulurent la faire entrer dans leur tente et elles lui offrirent même des dattes fraîches en signe d'hospitalité; mais la jeune femme les refusa avec une sérieuse dignité et elle arriva au mi-

lieu d'un groupe de vieillards aux cris redoublés d'*al medjnouné*.

Un des vieillards, en la voyant paraître, fit cesser le bruit des enfans et tous les regards se portèrent à la fois sur la jeune étrangère. Après l'avoir considérée quelque temps, tandis qu'elle paraissait être dans cette sombre immobilité qui précède quelquefois chez les insensés les plus violens paroxismes de la folie, un vieux fakih, un homme de la loi, dit, en baissant les yeux comme s'il allait entendre les propres paroles du prophète :

— Il a été écrit : Vous respecterez les insensés, parce qu'ils ont abandonné l'esprit de la terre pour prendre l'esprit des cieux ; leurs paroles sont semblables à celles de l'ange messager, et, bien que ce ne soit qu'une femme dont les regards doivent se détourner, les paroles de celle-ci peuvent être saintes. On la voit errer autour de l'aduar depuis trois jours ; mais elle était bien connue à Fez, où je l'ai vue près des mosquées, et si ce n'étaient ses actions, on la prendrait pour une sainte... Souvent elle est en prières. Dieu est grand ! On ne sait pas ce qu'il veut faire des plus misérables créatures. Vous rappelez-

vous, mes Seigneurs, la recluse d'El Caroubin? On dit que Dieu lui avait retiré le jugement en lui donnant la grâce, et cependant bien des miracles se sont faits sur sa tombe...

La jeune fille fit alors entendre un de ces cris aux vibrations perçantes qui frappent si vivement tous ceux qui parcourent le pays de Fez et dont il est impossible d'exprimer les innombrables variétés; puis, voyant que Luiz de Souza venait tout à coup de tressaillir, elle se prit à rire aux éclats en faisant un geste de silence qui fut remarqué de lui seul, et ce fut alors seulement qu'elle répondit à celui qui venait de parler.

—Tu as raison, Fakih, Dieu est très-grand; mais je ne suis point une medjnouné... Mes très-dignes Seigneurs, votre aduar me plaît et j'y vivrais volontiers, continua-t-elle, quoique mon père, le scheik, ait une tente aussi magnifique que celle du visir de Soleyman; mais... que me donnerez-vous si je sanctifie votre village? Je viens du pays de Schahkeverhan où demeurent le roi des Joyaux et la reine des Pierres-Précieuses; j'ai dansé quelquefois devant Mergian Banou, la mère des péris. Voulez-vous voir, mes Sei-

gneurs, comme on l'honore dans son palais? En achevant ces mots, elle se débarrassa de son manteau, posa à terre une belle colombe d'Alep, qui se tenait paisible sur son sein, et elle se mit à danser avec une grâce si merveilleuse, que les dignes musulmans, d'abord contrariés de son apparition et de la bizarrerie de ses paroles, ne purent bientôt retenir l'expression de l'admiration la plus vive, et qu'on entendit retentir de toutes parts les cris de *Mach Allah!*

Pendant qu'elle dansait ainsi et qu'elle exécutait avec la souplesse d'une almée, mais en y mettant une gravité presque religieuse, un de ces pas dont la lenteur permet d'exprimer ce qui exigerait chez nous toutes les ressources d'un drame, ses yeux se portaient fréquemment sur le chrétien, et elle essayait même de le préparer par ses gestes à la scène qui allait se passer. Mais si de son côté Luiz de Souza avait reconnu dès le premier moment la bonne Leïla Mariam, qu'il avait eu plus d'une fois occasion de voir à la suite de Magdalena, et s'il avait eu de la peine à retenir un cri de surprise, il lui était impossible de comprendre par quel enchaînement

d'événemens elle se trouvait dans le pays de Fez et surtout quelle était son intention en se présentant sous cette apparence extraordinaire. Elle ne le laissa pas long-temps en suspens, et quand elle eut dansé encore quelques instans, à la grande admiration de l'assemblée, elle s'interrompit tout à coup, poussa encore le cri aigu par lequel les danses les plus gracieuses se terminent; puis, s'avançant vers deux caïdes qui paraissaient être les personnages les plus considérables de l'assemblée, elle leur parla d'un ton solennel qui contrastait singulièrement avec ce qui venait de se passer.

—L'arrivée du printemps et le retour de l'hiver plient tour à tour les feuilles du livre de notre vie, mes vénérables Seigneurs. Que faites-vous parmi vous de ce chien? et elle désignait Luiz de Souza qui n'avait pas encore pu s'expliquer une apparition si étrange. Pourquoi n'en faites-vous pas un vrai croyant, un digne serviteur du prophète?.. Là, là, mes Seigneurs, faut-il que je fasse le docteur de la loi? Croyez-vous qu'il soit convenable qu'un infidèle reste ainsi parmi vous?.. Ah! je devine; c'est que nul d'entre

vous ne comprend la langue des Nazaréens. Et comme les vieillards faisaient un geste affirmatif : ce serait vraiment une honte pour vous, si ce chrétien restait dans l'infidélité! Ghébraïl irait vous en accuser aux pieds de Dieu. Vieillards, avant trois jours, j'en fais ici le serment, il confessera la loi entière du prophète. En achevant ces mots, elle alla prendre avec beaucoup de gravité un commentaire du Koran que portait le fakih sous son bras; puis elle vint s'asseoir, au milieu de l'assemblée, devant Luiz de Souza, et elle commença à faire comme si elle lisait ces instructions orthodoxes en traduisant lentement les paroles du saint livre et en mêlant toujours l'arabe au castillan afin de déjouer toute espèce de soupçon.

— Dieu est grand, a dit Mathenavi. Si vous vous arrêtez dans le monde, vous connaîtrez que ce n'est que le fantôme d'un songe; si vous y voyagez, vous n'y trouverez pour gîte que le logis du destin; c'est pour cela qu'il a été dit encore : Croyez aux paroles du prophète, vous aurez une nouvelle patrie.

Ceci fut prononcé en pur arabe.

— Inch Allah! plaise à Dieu! dirent comme en chœur tous les vieillards ; ces paroles sont très-saintes, quoiqu'elles aient été dites par une insensée... Voyez donc, frère, comme le chrétien l'écoute et quelle gloire pour le village si elle pouvait le convertir!

— Les voies de Dieu sont inconnues, reprit un des assistans. Leïla Mariam fit signe de la main qu'on eût à garder le silence; mais cette fois elle parla en espagnol, et on vit tout à coup les yeux de Luiz de Souza s'animer.

— Je viens du pays d'Occident pour vous. Répétez que Dieu est grand, en arabe *Allah akbar*. Luiz de Souza répéta, comme elle le lui recommandait, *Allah akbar*, et les assistans commencèrent à entrer en prières. Elle poursuivit avec un grand sang-froid :

— Quelle est la plus petite chose que Dieu ait créée? demandait-on à Abou-Bekr al Dakkah? C'est le monde, dit-il; mais celui qui l'estime est encore plus petit. C'est pourquoi, ajoute le docteur, il faut songer sans cesse aux promesses très-saintes de Mouhammed!

— Belles paroles, dit le caïde; quel dommage que cette jeune fille soit une medjnouné!

Elle continua en espagnol :

— Il n'y a que vingt-cinq lieues d'ici Tanger; un navire vous y attend. Vous sentez-vous la force de fuir? Vous passerez dans les champs de blé et je vous servirai de guide. Vous êtes bien faible, je le vois; mais celle qui vous a vu le dernier soir mourra si vous ne retournez point... Il faudra éviter Alcaçar; c'est là qu'est resté celui qui vous persécute; il a encore du pouvoir, mais sa puissance est bien tombée... Dites seulement *Straff Allah!* si vous acceptez pour ce soir... je serai à la masmara. Luiz de Souza répéta en arabe les paroles qu'elle lui indiquait, et il se fit un grand murmure de satisfaction dans l'assemblée. — Il écoute la medjnouné... Les voies de Dieu sont cachées. Dieu est puissant et il appelle à lui ceux qu'il désire, se disait-on à voix basse. Elle continua à lire quelques surates du Coran, qu'elle entremêlait de ses demandes; puis, comme l'heure de la prière était arrivée, les deux Arabes qui avaient pris sur leur responsabilité de faire sortir Luiz

de Souza le remmenèrent dans la masmara, en l'engageant vivement à méditer les paroles de la jeune fille et en lui répétant que, bien que ce ne fût qu'une pauvre folle, il ne devait point mépriser les avertissemens qui lui venaient de Dieu, et que, s'il se laissait toucher par la grâce, il recouvrerait certainement la liberté. Pour Leïla Mariam, aussitôt qu'il fut parti, elle reprit si habilement le rôle qu'elle avait commencé, elle enchanta si bien par mille récits merveilleux les vieillards qui ne cessaient de l'écouter avec surprise, que le fakih lui-même lui offrit l'hospitalité et l'engagea à demeurer quelques jours dans l'aduar. Elle feignit alors de vouloir s'éloigner, disant qu'ils n'étaient pas assez saints pour une servante de Dieu comme elle, et qu'il fallait qu'ils fussent bien peu favorisés du prophète, puisqu'ils n'avaient pas encore pu convertir un misérable infidèle. En un mot, elle sut peu à peu tellement augmenter leur vénération pour l'égarement religieux dans lequel ils la croyaient plongée, que leurs supplications recommencèrent afin qu'elle ne s'éloignât point. Elle savait parfaitement qu'ils n'en viendraient

pas jusqu'à la violence pour la retenir, et que le caractère sacré dont elle était revêtue suffisait dans tous les pays musulmans, et surtout à Fez, pour la garantir de tout mauvais traitement.

— Eh bien, dit-elle, j'y consens; je resterai ici trois jours et trois nuits, avant de partir pour la maison sainte. Il ne sera pas dit que, dans le royaume de Fez la renommée, personne n'aura su gagner une âme au prophète... Je parlerai cette nuit entière au chrétien sur le bord de la masmara, et, quand vous le ramenerez au grand jour, il confessera le nom de Dieu. J'aurai éteint en lui la lampe des démons. Prête-moi de nouveau ton livre, fakih, pendant que le soleil n'est pas encore descendu au désert; je lui ferai entendre la vraie parole de Dieu au fond de sa prison. Donne, donne vite; car, dans peu d'instans peut-être, le Simorg nous emportera sur ses ailes de feu, moi et Péri la colombe; et, en achevant ces mots, elle baisait avec tendresse l'oiseau au collier changeant, qu'un ruban attaché à son bras retenait sur son épaule, mais qui semblait si bien accoutumé à cette douce

captivité, qu'il répondait aux caresses de la jeune Arabe, sans faire d'effort pour s'échapper. N'est-ce point, Péri, continua-t-elle, en parlant à la colombe, que tu as vu comme moi les Azazils, ces beaux anges qui soutiennent le trône d'Allah, et que tu te joues dans les nuages dont sa splendeur est entourée?

— Dieu est puissant, dit un des Arabes; mais quoiqu'elle ait perdu la raison, cette jeune fille est la favorisée de la compagne du prophète; elle n'a dans ces rêves que de saintes pensées. Laissons-la parler au chrétien, elle est sans doute du pays de Grenade, et elle sait la langue des infidèles; ce sera en effet un honneur pour le village que de gagner une âme au prophète; et, après tout, nul mal ne peut arriver. Fakih, prêtez-lui votre livre; car elle semble lire comme un mollah. Laissez-la libre; de nos tentes nous pourrons voir ce qui va se passer. En ce moment, le crépuscule commençait à s'étendre sur la campagne, la brise du soir faisait frissonner les palmiers, on n'entendait dans l'aduar que le chant mesuré de quelques pasteurs qui reconduisaient les troupeaux, et le muezzin se disposait à con-

voquer les fidèles à l'oraison qui doit suivre l'*Ascha* du soir. Déjà il répétait, selon l'usage : *La prière est meilleure que le sommeil...* lorsque Leïla Mariam s'avança lentement vers la masmara, en ordonnant que personne ne la suivît, pour qu'elle pût être plus recueillie. Quand elle fut sur le point d'arriver près de la margelle du puits, elle chanta elle-même à haute voix la convocation à la prière, puis, s'avançant jusqu'aux bords de la pierre, elle commença à regarder attentivement dans le livre, comme si elle adressait au prisonnier une longue exhortation, et pendant ce temps elle lui parlait.

— M'entendez-vous, Sidi?

La voix de Luiz de Souza monta vers elle et il lui dit qu'il l'entendait.

— Eh bien, continua-t-elle, il faut appeler à votre aide Jésus le Nazaréen, tandis que j'implorerai la mère du prophète. L'heure de votre délivrance est arrivée, si la force ne vous manque pas. Puis elle se mit réellement en prière, et sans doute que dans cette âme naïve les croyances religieuses n'avaient point cessé d'être un mé-

lange singulier des traditions les plus opposées; car on l'entendit invoquer, suivant sa coutume, Jésus le Nazaréen et Aïscha, la femme de Mahomet, sans oublier la hiérarchie des saints et surtout l'ange Ghébraïl, qu'elle regardait en ce moment comme son protecteur immédiat, parce qu'il avait servi autrefois de guide au jeune Tobi, et que, selon d'antiques croyances, Dieu l'envoyait quelquefois au secours des voyageurs en grand péril. Pendant qu'elle terminait cette longue prière, le soleil achevait de se coucher après avoir tremblé à l'horizon, comme un regard qui va mourir; son orbe, à demi éteint, illuminait à peine les vapeurs qui s'élevaient au dessus des champs de blé; l'on ne voyait déjà plus derrière les palmiers qu'une zone rougeâtre, bientôt prête à s'évanouir. Déjà même la nuit promettait d'être fort noire, à cause des gros nuages orageux que le vent du sud-ouest poussait vers l'Atlas, et Leïla Mariam, vêtue de son hhaïk, ne devait paraître aux yeux des Arabes, assis devant leur tente, que comme une masse blanche penchée au dessus de la masmara, lorsqu'elle se leva tout à coup et parla de nouveau à Luiz

de Souza dont, comme on le pense, le cœur battait de bien vives émotions.

— Sidi Luiz, dit-elle, voilà que les éperviers crient derrière les thérébintes en regagnant les rochers; la grande plaine s'étend devant nous jusqu'à l'Océan; mais je connais une montagne où vous trouverez une retraite à six lieues d'Arzilla. Déjà on ne voit plus au ciel que le glaive de feu qui combat incessamment les ténèbres; dans quelques minutes, il aura cessé de luire. Préparez-vous.

En achevant ces mots, qui descendaient lentement jusqu'à Luiz comme les paroles de quelque ange de la nuit que la brise du soir aurait apportées du ciel, la jeune fille s'éloigna un instant en prévenant le prisonnier de son absence, puis elle se dirigea vers une des tentes de l'aduar où les vieillards étaient encore rassemblés.

—Qui d'entre vous, mes seigneurs, a vu les saints derviches de Maroc lorsqu'ils vont entrer au ciel, montés sur un tourbillon? et sa fantaisie capricieuse contrefaisait les gestes grotesques

de ces moines mendians qu'elle imitait. Seulement c'était avec une grâce merveilleuse qu'on la voyait tourner en l'air comme un oiseau tout ébloui du jour.

—Et comme ils se prenaient à rire : Ne riez pas, le rousch-allah a frémi à mon oreille, j'ai senti le souffle de Dieu, dit-elle avec une exaltation qui frappa les assistans ; je passerai la nuit en prières près de la masmara, et j'espère toucher enfin le cœur endurci de cet infidèle ; mais j'ai une chose à vous dire de la part d'Aïscha la sainte, c'est de ne point venir troubler celle qui a besoin du silence pour parler dignement à Dieu. Vous pouvez me voir de vos tentes, sans venir déranger la servante du Seigneur. Puis, ayant récité avec eux deux surates du Coran, elle leur donna le salut du soir et retourna vers la masmara, après s'être arrêtée quelques momens dans un petit bois de dattiers qu'on voyait au bord du chemin.

Et, vers le milieu de la nuit, comme le vent faisait ployer les tentes en roulant de gros nuages orageux, les sifflemens de la tempête réveillè-

rent les deux gardiens ; ils sortirent de la tente, et, après avoir contemplé quelques momens le ciel, leurs regards se portèrent vers la medjnouné.

— Par Abou-Bekr le vénéré, cette fille a beau avoir perdu la raison, c'est réellement une sainte; elle prie toujours, et cependant l'orage a déjà grondé.

—Je lui vois faire d'ici l'inclination du second *Rikat*, reprit le plus vieux, et elle adresse maintenant la salutation au prophète. Ne trouvez-vous point, Abou Hanifah, qu'elle ressemble à cette sainte récluse du pays de Sidi-Casen, qu'on honore encore dans cette ville? Plût à Dieu qu'elle se fixât près de notre aduar! ce serait un honneur infini pour nous et une bénédiction pour la contrée.

— Les grâces, les louanges et l'exaltation de gloire soient sur elle, Jussuf! puisse-t-elle être maintenue dans cette bonne pensée; mais, vous le savez comme moi, ceux dont l'esprit est égaré n'obéissent plus qu'aux volontés d'en haut; et nous ne pouvons guère nous flatter que le prophète fasse descendre cette faveur sur un pauvre village comme le nôtre.

— Il a été dit : Soyez toujours humble en quelque état que vous vous trouviez. Le monde d'ailleurs ressemble à un logement où l'on reçoit les voyageurs. La piété est la sagesse la plus grande, l'impiété est la plus grande des folies.... Les deux bons musulmans continuèrent à s'entretenir ainsi fort pieusement une grande partie de la nuit et toujours ils voyaient la medjnouné priant sur les bords de la masmara, se faisant remarquer mutuellement la persévérance qu'elle mettait dans ses saintes exhortations.

Quelques heures avant que le jour parût, ils rentrèrent dans leur tente, toujours plus émerveillés d'une piété qui ne se troublait pas même du bruit de l'orage et qui redoublait de ferveur avec le désordre de élémens ; mais, au point du jour, quand celui qui remplissait l'office de muezzin eut terminé la convocation du matin et qu'il eut long-temps répété son éternel *A-ïa el Félah*, on entendit un grand cri de surprise dans l'aduar ; les deux gardiens, qui venaient de terminer leur prière, sortirent précipitamment. Ils coururent avec toutes les marques d'un profond effroi vers la margelle

blanche du souterrain. De loin, la folle semblait encore s'incliner sur ses bords, mais son attitude avait quelque chose de si étrange, qu'ils avaient compris leur malheur avant de s'en être assurés. En deux bonds, ils furent sur les bords du cachot. Le prisonnier s'était enfui au moyen d'une longue corde attachée à l'organeau de la margelle où d'ordinaire on fixait l'échelle par laquelle on devait monter. La medjnouné, qui priait encore, c'étaient deux pieux de tente revêtus d'un long bournous blanc. L'industrieuse Leïla Mariam les avait si habilement fixés sur les bords de la masmara, que le vent, en se jouant des longs plis du manteau, pouvait souvent les incliner sans cependant les abattre. En un clin d'œil les cris désespérés des deux gardiens rassemblèrent les habitans de l'aduar. Après le premier mouvement de surprise, on résolut de poursuivre les fugitifs, mais, quand on entra dans le coral où étaient enfermés les chevaux du village, on s'aperçut que le meilleur coureur de l'alcaïde avait été enlevé et l'on n'eut pas de peine à supposer que le captif, ayant eu plusieurs heures devant lui, devait

déjà avoir accompli la plus grande partie des vingt-cinq lieues qui lui restaient à faire pour gagner les établissemens chrétiens. Quelques hommes se répandirent bien dans la plaine, et quelques coureurs poussèrent même jusqu'à Melilha; mais le nouveau schérif était tellement redouté, qu'ils se gardèrent de donner l'alarme dans les villages qu'ils traversaient. Ils préféraient encore faire courir le bruit de la mort du chrétien au danger certain dans lequel ils tombaient, si sa fuite était connue dans Fez. D'ailleurs, ils n'ignoraient pas que, dans plusieurs occasions semblables, Muley Hamet s'était apaisé, surtout si, en présentant aux adaïls quelque cadavre défiguré; on ne s'était pas refusé à payer en partie la rançon. Bien que le village fût assez pauvre, il fut résolu d'avance qu'on acquitterait cet impôt et qu'on remplacerait le bon cheval de l'alcaïde. Quant à la medjnouné, telle était la vénération qu'on avait encore à cette époque pour tous ceux qu'on jugeait privés de leur raison, telle était même l'espèce de fanatisme qu'ils inspiraient, que plusieurs voix s'élevaient en sa faveur et qu'on attribuait à

Luiz de Souza un stratagème qu'il semblait impossible au plus grand nombre qu'elle eût su inventer. Rien n'était plus varié, du reste, que les opinions qu'on émettait à son sujet; les uns allaient jusqu'à supposer qu'après lui avoir indiqué les moyens de le faire sortir de la masmara, en se servant d'une corde cachée dans sa prison, le chrétien s'en serait débarrassé dans quelque lieu solitaire; les autres imaginaient que la folle se serait décidée volontairement à le suivre par quelque fantaisie subite à laquelle il était impossible de donner un véritable motif; d'autres peut-être y voyaient plus clairement, mais il leur paraissait si humiliant d'avoir été trompés par une femme, qu'ils osaient à peine expliquer leurs soupçons.

Trois jours entiers se passèrent ainsi en conjectures. Les uns espéraient que les fugitifs seraient infailliblement rattrapés avant d'avoir pu gagner même les limites qui séparaient le royaume de Fez du petit territoire d'Arzilla; avaient-ils un peu incliné au nord-ouest; le plus grand nombre croyait que le prisonnier aurait été atteint d'une balle avant d'avoir aperçu les tours de Tanger.

Tous savaient qu'il ne pouvait pas garder le cheval de l'alcaïde une fois la nuit passée et qu'il serait contraint alors d'entrer dans les âpres solitudes qui vont jusqu'à l'Océan. Dès le second jour de voyage, son sort devenait donc à peu près décidé : ou il devait être repris par les Azuagos qui l'emmèneraient au désert, ou, comme tant d'autres fugitifs, il devait périr de faim. Le chapitre suivant nous dira ce que le sort avait décidé.

IX.

Le soleil se levait gaîment, le jour commençait à paraître: il y avait au ciel une de ces fêtes de l'air qui réjouissent toutes les créatures. Une bande joyeuse de mouettes filait à l'horizon pour se jouer au dessus de la mer, et jusqu'aux petits oiseaux des champs montaient aux nuées légères pour avoir leur part de ce bonheur. Ce n'était point une belle campagne, ce n'était point un riant paysage; c'étaient des blés jaunissans, des flancs de rochers arides, un olivier croissant à

peine, un palmier brisé par le vent, puis une ville aux murailles blanches et la mer qui baignait ses murs.

— Vous avez beaucoup souffert, Sidi! eh bien! reposez-vous maintenant. Nous avons traversé, mieux que je ne l'espérais, le dernier camp des Albedaouis : les portes de la ville vont s'ouvrir. Voyez là-bas, derrière ces deux oliviers, un navire de votre pays qui attend les prisonniers; voyez comme son pavillon flotte gaîment. Oh! que tout semble heureux!

— Oui, grâce à vous, bonne Leïla, comme toutes ces créatures, je me sens épanouir d'espérance. Que de fatigues pour vous! Nos tourmens à tous deux vont finir; sous les murailles de Tanger nous n'avons plus rien à craindre. Dans quelques heures, ce navire nous aura reçus tous deux.

La jeune fille secoua la tête et déclara à Luiz qu'elle ne pourrait l'accompagner; qu'il lui restait un devoir sacré à remplir et qu'elle avait toujours gardé au fond de son cœur la résolution de visiter la tombe de son père qui devait être encore où la tribu de Zeglib dressait jadis ses

tentes; qu'après avoir accompli ce saint devoir, elle saurait aisément revenir à Tanger où mille occasions s'offraient de regagner Lisbonne. Cette résolution de sa libératrice surprit Luiz de Souza autant qu'elle l'affligea; il lui représenta avec véhémence les risques qu'elle pouvait courir en accomplissant son désir, la douleur qu'il éprouverait lui-même à la supposer environnée de dangers, et, plus que tout cela, les cruelles inquiétudes de Magdalena, quand elle allait le voir revenir seul; mais à toutes ces objections elle secouait tristement la tête et elle lui répétait : — Vous lui direz, Sidi, que Leïla Mariam l'aime toujours mieux que sa vie; qu'un jour elle l'ira retrouver, et que ce sera plus tôt encore qu'elle ne voulait le supposer. Et puis elle se prenait doucement à sourire, ajoutant qu'une saison des fleurs ne se passerait pas sans qu'on la revît; qu'elle souhaitait que sa noble dame l'oubliât à force de bonheur; qu'elle était peut-être une véritable medjnouné, mais qu'il ne fallait point qu'on la traitât comme les autres jeunes filles, et que, durant quelques journées encore, il lui fallait la liberté et les souvenirs du désert. Et

puis comme Luiz de Souza, le cœur oppressé par la reconnaissance, lui faisait mille questions que, durant les périls infinis de la route, il n'avait pas eu le loisir de lui adresser, elle lui racontait avec ses expressions animées le trouble dans lequel la nouvelle du grand désastre avait jeté Lisbonne, le tumulte qui y régnait : elle trouvait les expressions les plus énergiques et les plus touchantes pour lui peindre la douleur de Magdalena; la solitude austère à laquelle elle s'était vouée depuis la mort du comte, les angoisses déchirantes qu'elle éprouvait toutes les fois qu'un navire apportait le récit des misères des prisonniers et qu'un nom ne s'y trouvait point; et puis elle reprenait la suite de sa propre histoire, disant comment on avait appris enfin que Sidi Luiz existait, mais sans savoir en quelle partie du royaume de Fez. Elle ajoutait alors rapidement comment, pour une raison dont elle n'avait jamais pu perdre la mémoire et qu'un jour elle lui raconterait, elle avait pris la résolution de s'embarquer, ainsi que l'avait fait une jeune portugaise sur le navire la *Santa Maria*, qui partait pour le port de Tanger.

Mais ce qu'elle ne disait qu'à demi, c'est que son dévoûment lui avait suggéré l'idée de tromper sa maîtresse, qu'elle avait feint de languir pour son pays, de ne pouvoir plus vivre loin du désert et que ce n'était qu'au dernier jour, quand un capitaine s'était chargé de l'emmener, qu'elle avait dévoilé son projet et cela par un message qui n'avait dû parvenir qu'après son départ. Et alors, quand Luiz de Souza la suppliait de lui dévoiler un des motifs qu'elle ne voulait pas dire, elle tournait la tête autour de l'horizon, comme s'il y eût eu pour elle quelque vision sinistre dans les airs; puis, après avoir réfléchi dans une attitude sérieuse, elle répondait qu'il n'était pas encore temps; qu'il existait des êtres bien puissans dont on pouvait redouter la vengeance; qu'on ne devait lui avoir aucune obligation de ce qu'elle avait fait, et que ce qui était accompli devait l'être nécessairement par elle.

Luiz de Souza, ne pouvant en obtenir davantage, cessait de l'interroger à ce sujet. Par moment toutefois, en lui voyant confondre, comme toujours elle l'avait fait, les idées religieuses les plus opposées, et les superstitions les plus bizarres,

il était tenté de croire que quelque accident déplorable avait en effet altéré sa raison ; mais elle reprenait avec une telle suite d'idées l'enchaînement des événemens, elle racontait avec une si grande précision les résultats prévus de sa résolution , qu'il lui était impossible de ne point se sentir pour elle un profond sentiment de reconnaissance et d'admiration. Déjà elle avait repris le récit d'une partie de son voyage des bords de la mer jusqu'à Fez ; elle avait expliqué comment un juif de Tetuan, employé dans la maison du schérif, lui avait donné les renseignemens qui lui étaient indispensables; elle se préparait à dire son séjour dans le voisinage de l'aduar lorsqu'un coup de canon, parti des remparts, avertit que les portes allaient s'ouvrir. En raison du voisinage des Arabes, cet usage s'était introduit depuis long-temps; mais on l'avait abandonné et il s'était renouvelé seulement depuis la bataille d'Alcaçar. On avertissait ainsi ceux des prisonniers qui seraient parvenus à gagner la côte que la ville portugaise était prête à les recevoir. En ce moment, le pavillon s'élevait sur les murailles et les navires répondaient au salut.

Luiz de Souza ne put s'empêcher de tressaillir à la vue de cette bannière chrétienne, qu'il retrouvait après tant de mois de souffrances; c'était bien encore la bannière portugaise : Philippe ne l'avait point encore humiliée de son écusson. Luiz joignit les mains et il la contempla quelque temps dans un respect religieux.

— Il vous faut entrer dans la ville, Sidi ; quelquefois les Albedaouis parcourent ces campagnes, l'heure est venue de nous quitter. En disant ces mots, la jeune fille se leva et elle fit remarquer à Luiz que le navire qu'on apercevait dans l'éloignement voudrait peut-être profiter du vent frais qui s'était élevé, et que le moindre retard pourrait l'obliger à rester sur la côte peut-être encore assez long-temps.

Alors Luiz de Souza fit de nouveaux efforts pour l'engager à changer de dessein ; il la conjura, dans les termes les plus expressifs, de revenir parmi ceux qui la regarderaient désormais comme une sœur; mais elle lui répéta ce qu'elle lui avait déjà dit, en ajoutant à toutes ces raisons qu'elle trouverait peut-être occasion d'être

utile aux prisonniers en détresse, que le rôle qu'elle avait adopté la mettait à l'abri de tout péril; qu'en un mot, il lui fallait sa liberté pendant quelques mois encore. Voyant donc que chez cet être extraordinaire chaque résolution avait la force d'un acte religieux, Luiz de Souza ne fit plus d'instances, quoique ce fût avec un chagrin réel.

—Mais, bonne Leïla, lui dit-il en se préparant à la quitter, qui nous rassurera sur votre compte? Qui nous apprendra quand nous devrons revoir celle dont le sort va m'occuper désormais comme celui d'une sœur qui résiste aux supplications pressantes de ceux dont elle est chérie?

Alors la jeune fille se prit à sourire, et, lui montrant Péri qu'elle avait attachée à un tamarys et qui becquetait en ce moment quelques graines de cuara — : Vous oubliez la messagère, Sidi. Quand je devrai revenir, ou si quelque accident imprévu retarde mon voyage, Péri la colombe peut franchir en quelques heures la mer de Vandaloucie, comme elle franchissait autrefois l'espace qui sépare Alep de Da-

mas. Si vous ne deviez partir bientôt, ajouta-t-elle, ses blanches ailes se seraient déjà déployées; mais à quoi bon l'exposer à la vue de ces flots, quand, dans peu de jours, l'Alsit al Kermé doit vous revoir? En achevant ces mots, et au souvenir de sa maîtresse, Leïla parut un moment attendrie; mais cette émotion de souvenir ne changea rien à sa résolution. Après avoir répété mille choses touchantes qui toujours depuis furent présentes au cœur de Luiz, et après s'être assurée que les secondes portes de la ville, non seulement lui avaient été ouvertes avec empressement (elle en put juger par le tumulte inaccoutumé qui régna un instant sur les remparts), mais que probablement le navire en partance n'avait pas tardé à le recevoir, puisqu'il s'était pavoisé tout à coup en signe de réjouissance, elle resta encore quelques instans en prières sur la côte, puis elle disposa tout pour son pélerinage.

Aussitôt donc qu'elle eut cueilli des dattes aux palmiers d'une fontaine voisine et après avoir arraché quelques épis dorés destinés sans doute à Péri, elle commença à longer le rivage, puis

elle entra dans un bois d'oliviers qui la devait conduire à un village où elle était certaine de trouver un asile.

Son intention était de se rendre d'abord dans le sud, et, après avoir traversé les montagnes, de se diriger vers le pays de Sidi-Mocktar où elle était assurée de pénétrer, grâce au déguisement qu'elle avait adopté. Au lieu néanmoins de s'avancer immédiatement vers l'intérieur, elle résolut de longer les bords de l'Océan pour dérouter toutes les recherches que pourrait avoir excitées le départ du prisonnier; elle savait d'ailleurs que cette portion de la côte était alors infiniment plus solitaire que celle qui conduit vers Ceuta.

A mesure qu'elle avançait dans le pays aride où elle se sentait libre comme au temps de son enfance, mille souvenirs presque effacés revenaient à son esprit. Sa mobile imagination la transportait de nouveau dans ce monde merveilleux de la féerie orientale qu'on crée si librement dans le désert. Sa fantaisie se jouait capricieusement dans tous les détours du passé, et, bien qu'en poursuivant son voyage, elle eût un

but des plus sérieux, ce qui avait eu lieu entre elle et le redoutable Cid Aral revenait sans cesse à sa pensée. Chaque frémissement des palmiers lui semblait le soupir de quelque génie, chaque gémissement des eaux était comme un langage dont elle expliquait les récits. L'usage que Cid Aral avait fait de son secret le lui avait bien fait prendre en haine; cette action odieuse toutefois n'avait pu rien diminuer de l'admiration craintive que toujours il lui inspirait. Il y a mieux, si, en donnant à Magdalena la preuve d'un dévoûment sans bornes dont on connaît le résultat inattendu, elle avait obéi au regret profond d'avoir confié imprudemment un secret qui n'était pas le sien, autant qu'à son amour pour sa maîtresse, elle avait toujours respecté le serment fait à Cid Aral, de ne jamais rien raconter de ce qui s'était passé dans son palais; elle ne pouvait même entièrement repousser l'espoir que les grands mystères qu'elle avait entrevus lui seraient un jour révélés, et cette croyance absolue aux traditions merveilleuses était si bien pour elle comme une seconde religion, que, si le marquis de Kleist se fût pré-

senté tout à coup dans son voyage solitaire, il n'est pas probable qu'il eût eu besoin de grands efforts pour la soumettre à ses desseins. Les prières ferventes qu'elle avait faites pour la réussite de son entreprise et le succès qui les avait suivies, bien loin d'affaiblir cette disposition d'esprit, n'avaient pu que la fortifier; car elle avait adressé ses supplications, bien plus aux génies invoqués par Cid Aral lui-même qu'aux êtres dont elle mêlait si bizarrement les plus divins symboles.

Elle était ballottée entre tous ces sentimens, incertaine quelquefois si elle ne se dirigerait pas vers Alcaçar au lieu de prendre la route qu'elle suivait, et souvent elle se sentait prête à abandonner momentanément tous ses projets pour tenter de se procurer quelques détails sur Cid Aral. Vingt fois déjà elle avait agité ce dernier dessein en elle-même, et décidément elle y avait renoncé, lorsqu'un ruisseau, grossi par la marée, l'arrêta sur sa route; elle résolut alors de s'avancer dans l'intérieur et de demander l'hospitalité sous les premières tentes qui se présenteraient à elle.

Après avoir fait environ deux lieues, et comme elle commençait à être fatiguée, elle rencontra un aduar : là elle se donna pour une jeune femme des tribus voisines, qui allait en pélerinage au tombeau d'un fakih très-vénéré; mais si sa conduite n'excita aucune surprise dans un pays où de tels voyages sont entrepris sous le prétexte le plus léger, son étonnement n'eut pas de bornes, quand elle apprit qu'à six lieues de là, dans un village qu'on lui nomma, un seigneur qui venait d'Alcaçar, et dont on lui peignit la magnificence dans les termes les plus pompeux, voyageait avec une suite nombreuse d'esclaves et se préparait, après qu'il aurait visité Maroc, à prendre la direction opposée qui devait le conduire en Égypte et de là à Jérusalem. On ajoutait même qu'il ne suivait cette direction que pour se soustraire aux nombreuses vexations que lui suscitait le nouveau schérif.

Après plusieurs autres questions, Leïla Mariam n'eut pas de peine à reconnaître dans l'étranger celui qui occupait une place si grande dans ses souvenirs, et, quel que pût être le résultat de cette dernière démarche, ce hasard

fit cesser toutes ses irrésolutions; elle prit définitivement le parti de s'introduire dans le village qui lui avait été désigné et de recueillir sur les voyageurs mille renseignemens qu'elle était impatiente de se procurer, et qui, dans sa pensée, pouvaient avoir de l'influence sur tout son avenir et sur celui de Magdalena.

Préoccupée de cette idée, elle se procura dès le lendemain un nouvel hhaik qui pouvait remplacer celui qu'elle avait laissé sur le bord de la masmara; et, enveloppée selon l'usage du pays, de manière à n'être reconnue par qui que ce fût au monde, elle se dirigea vers le nouvel aduar.

Elle y arriva dans la matinée, et, après avoir traversé un espace assez aride où erraient quelques chameaux, elle sut en effet, par les premiers enfans qu'elle rencontra, qu'un riche seigneur, qui s'en allait en pélerinage à Jérusalem, occupait la presque totalité du village. Plus loin, elle vit une femme qui puisait de l'eau au bord d'une citerne; elle alla s'asseoir auprès d'elle et celle-ci satisfit amplement sa curiosité. Elle nomma Cid Aral et lui montra même les tentes de l'étranger, en lui annonçant que de-

puis trois jours il s'était rendu sur le bord de la mer, suivi seulement de quelques esclaves, pour prendre le plaisir de la chasse : elle ajouta que sa suite était nombreuse et qu'il avait acheté une foule d'esclaves à Alcaçar.

Cette nouvelle contraria vivement Leïla Mariam; elle eût voulu entrevoir Cid Aral, ne fût-ce qu'un instant, certaine de ne point être reconnue, à l'aide de son long manteau. Elle était néanmoins indécise si ce serait en restant dans le voisinage, ou en demeurant dans l'aduar, qu'elle attendrait son retour, lorsqu'un nouveau désir réveilla sa curiosité. La tente de Cid Aral, environnée de celles de sa suite, était dressée à l'extrémité du village, à l'ombre de quelques platanes; elle résolut de profiter de l'absence du maître pour interroger adroitement quelques uns des individus qui composaient sa petite caravane. En conséquence, elle se dirigea vers le lieu du campement; mais comme personne ne paraissait, parce que c'était l'heure du repos, elle s'enveloppa des plis épais de son hhaïk et elle écarta doucement les toiles de la tente, ne voulant pas déranger les hôtes, mais espérant qu'elle pour-

rait adresser la parole à ceux que la chaleur n'aurait pas endormis. Toutefois elle n'eut pas plutôt regardé dans l'intérieur, qu'elle recula avec effroi et qu'un cri sourd s'échappa de sa poitrine. Jamais l'aspect du Téraphim n'avait fait éprouver au digne Manassé lui-même une émotion aussi vive. Pendant quelques instans, elle resta frappée d'immobilité; mais cependant elle ouvrit de nouveau la tente et elle se rassasia de la vision. Alors le cours de ses idées parut changé; elle se mit à fuir, et le trouble de son esprit ne s'apaisa que quand elle fut parvenue à un grand village bâti sur la route de Mansouria, à peu de distance de la rivière de Sarrat. Alors seulement elle détacha Péri qui était restée perchée sur son épaule, et elle lui adressa fort gravement la parole :

— Vous n'êtes point une Yamam ou la fille d'un pigeon sauvage, Péri. Au temps du khalife Abbassi Ahmet Naserlidin-Allah, on vous eût payée mille pièces d'or; le fils du roi Mostanser vous aurait confié ses secrets les plus importans, et moi je n'hésiterai pas à vous donner un grand message. Il vous va falloir retourner à

Lisbonne, dans le palais de l'Alsit al Kermé; et, comme si l'oiseau eût été ainsi suffisamment prévenu du voyage qu'il avait à faire, Leïla entra dans la bourgade avec l'intention de se procurer ce qui lui était nécessaire pour écrire; mais là, de nouvelles difficultés se présentèrent: la plupart des habitations où elle osait entrer étaient si pauvres qu'on n'y avait jamais vu les objets qu'elle demandait, et que les autres femmes la traitaient réellement de folle en la renvoyant au fakih.

Ne voulant se confier à aucun homme de la tribu, déjà elle se préparait à retourner dans les champs, espérant qu'elle pourrait trouver quelque baie sauvage qui lui donnerait sa teinture bleue et qu'un fétu de paille pourrait remplacer le calem, lorsqu'elle aperçut le fils du caïde qui revenait de l'école de l'aduar. Elle n'hésita pas à s'adresser à l'enfant, et, sous le prétexte de combiner les signes d'une amulette, comme cela arrive souvent aux femmes de la côte qui en font l'objet de mille pratiques superstitieuses, elle lui emprunta sa plume de roseau et put tracer à la hâte quelques mots sur un papier léger de

soie qu'elle ploya ensuite selon la façon consacrée. Elle n'ignorait pas, et plus d'une fois elle-même elle en avait fait l'expérience, que ces sortes de messages pouvaient être accomplis en quelques heures; mais que leur succès dépendait de mille soins minutieux qu'on observe toujours dans l'Orient.

Quand le message fut prêt, Leïla Mariam monta sur une colline qui s'élevait à quelque distance de l'aduar; elle voulait contempler long-temps Péri, aussi long-temps que ses regards pourraient la suivre, aussi long-temps qu'elle raserait la terre avant de s'élancer vers la nue; et, la couvrant de mille baisers, elle se prit à pleurer en lui parlant: —Adieu, Péri la colombe, lui dit-elle, que les génies de l'air vous conduisent et que l'ange Azrael vous soit favorable. Vous avez des ailes, et dans un jour vous reverrez votre nid; et moi, oh! moi, les saints du ciel savent peut-être quand je reverrai Siti Magdalena, mais je ne le sais pas. Vous allez lui porter ma parole et vous serez très-diligente, car vous êtes très-belle. Puis, comme si elle eût pensé qu'elle assurait son message en flattant la

vanité de l'oiseau , elle répétait : En vérité, vous êtes très-belle, et le prophète vous entoura, en signe de fidélité, d'un beau collier que la rosée ne peut ternir. Les ailes des jeunes archanges ne sont pas plus belles que vos ailes, et vos yeux sont deux rubis enflammés. Voyez-vous, Péri, il faut être fort diligente, et vous reverrez celle que vous aimez tant !... Ne vous arrêtez pas sur les beaux palmiers du rivage, n'écoutez pas les roucoulemens qui partiront des forêts. Adieu, Péri la colombe, le temps se couvre; partez.

En achevant ces mots, elle coucha la lettre sous l'aile pour qu'elle fût à l'abri de l'humidité, et elle l'attacha en long à une des plumes, avec une épingle menue dont la pointe s'éloignait du corps, pour que l'oiseau, dans ses mouvemens rapides, n'en fût pas un instant blessé. Un fil très-fin, mais solide, fit deux tours aux deux bouts de l'épingle, puis un nœud serré l'attacha.

Alors, Leïla Mariam se tourna au nord, et, lançant l'oiseau dans l'espace, elle le suivit long-temps des yeux. Péri monta, monta tou-

jours, quoique l'on entendît gronder l'orage dans les hautes régions. Soit qu'elle conçût des craintes, soit qu'elle voulût recevoir une dernière caresse de la jeune Arabe, elle descendit tout à coup vers la colline, fit un triangle dans les airs, puis, se balançant un moment au dessus de la tête de Leïla Mariam, elle fit entendre comme un murmure de regret.

—Hélas ! reviens, Péri, dit la jeune fille ; oh! reviens, je t'en supplie. Edris va souffler la tempête et tes yeux d'or peut-être seront aveuglés par le feu du ciel. Comme elle parlait ainsi le vent faisait courber les palmiers de la fontaine, et il soulevait des torrens de sable qu'il promenait dans l'immensité. Mais Péri la colombe, se jouant des tempêtes de la terre, agita en tourbillonnant ses ailes blanches, comme si elle eût dit un dernier adieu à celle qui l'avait nourrie, puis, s'élançant à tire-d'ailes vers l'Océan, elle s'éleva en quelques secondes au dessus de la brume, et, traversant la sombre nuée en trois élans de ses ailes blanches, elle nagea bientôt dans ces flots d'azur que nos regards cherchent à deviner.

—Que Dieu te préserve des vautours! dit Leïla ;

pauvre oiseau de la terre qui t'en vas vers les cieux. Et ses yeux ne voyant plus rien dans les airs que la tempête qui grossissait, elle descendit de la colline et regagna les palmiers, suivant tristement la route qui la conduisait au désert. Et vous allez me demander ce que devint Péri qui avait à traverser l'étroite mer de Vandaloucie? Péri savait déjà où était son nid, son grain, ses petits, elle le savait en son cœur; les anges de l'air le lui disaient. En quelques minutes elle eut dépassé les orages, elle traversa le désert qui s'étend au sud-ouest d'Alcaçar; il y avait de beaux palmiers, et sur ces palmiers de belles dattes que dorait le soleil : Péri avait un message à remplir et elle ne regarda plus la terre.

Oh! si votre pensée pouvait aller aussi vite que Péri, vous verriez sur le revers du fleuve des tentes noires, des chameaux, des Bédouins enveloppés de leurs manteaux blancs, des Arabes voyageurs, traversant les déserts sur des coursiers rapides comme des météores. Péri vit tout cela, Péri vit aussi de beaux pigeons africains qui s'ébattaient sur le sable doré, et des petits qui allaient voletant à l'ombre des

tamarys; Péri descendit un peu vers la terre, si près qu'un bon chasseur l'eût abattue: l'idée de ses petits lui était venue au cœur; elle se rappela qu'ils étaient plus loin et vola toujours vers la mer.

Mais comment vous dire tout ce que voyait Péri et tout ce qui la tentait? Hélas! le soleil était brûlant, une belle eau limpide lui apparaissait comme un miroir d'or au milieu des sables, et Péri la belle, Péri, qui alors se mirait si bien quand elle était dans ses jardins de Lisbonne, ne songeait pas même à se désaltérer. Péri la messagère voyait des champs de maïs, elle avait faim d'un de ces beaux grains dorés, mais la voix de sa maîtresse sonnait encore à ses oreilles, elle passait comme un éclair par dessus ces grands champs de blé. Péri aimait les hauts édifices, et quand, au milieu des arbres du Tage, un beau palais se présentait, elle allait toujours se percher sur une colonne de marbre, et, curieuse, elle regardait. Péri vit Larache la blanche et cependant elle passa comme un trait; à Almodexar, un cruel chasseur la visa: un mouvement rapide de l'aile l'empêcha de trouver la mort. A Hindalia

elle songea à se reposer, car l'immense Océan grondait devant elle. Hélas! Péri la colombe avait les grandes eaux à traverser; elle s'abattit sur le rivage, et, becquetant quelques grains amers, elle regarda fort tristement les eaux.

Et maintenant ce qui advint à la messagère, c'est plus tard qu'on l'apprendra.

X.

Rome, 20 avril 1580.

A dona Magdalena de Vilhena.

« Le monde est-il, comme moi, plein de félicité, que tout me semble ravi en beauté sereine? Un jour enchanté s'est-il levé sur lui, que je me sens ainsi enivré d'espérance? Ah! ma dame très-aimée, tout dans ma destinée est vraiment conduit par le doigt de Dieu; mais que ne pouvez-vous voir tout ce que je vois, que ne pouvez-vous entendre les divines harmonies qui me bercent

de toutes les joies d'avenir et qui sont chaque jour comme une nouvelle promesse que le Ciel veut bien m'envoyer! C'est dans l'Italie qu'il faut venir rêver ainsi au bonheur. Ah! que cette maîtresse sévère du monde a changé et comme elle charme ceux qui lui viennent payer un tribut! Elle frappait du glaive autrefois, elle jetait ses chaînes de fer à ses victimes pour les retenir; maintenant elle sourit, elle chante, elle se pare de fleurs, et l'univers lui appartient encore. Serait-ce parce que tout va à mon gré, que je vous écris ainsi? Serait-ce parce que tout sourit à mes espérances? cela se peut. Tout ce que je vois, tout ce que j'admire, vient de vous, et cela est si bien que, quand j'entre en mes rêves, il me semble que vous devez en connaître les secrets enchantemens mieux que moi-même, vous qui me les envoyez; mais écoutez et voyez comme les merveilles de ce pays servent mes vœux et mes espérances.

« J'étais ici seulement depuis deux jours, et j'attendais qu'une audience que j'avais sollicitée me fût accordée par le camerlingue auquel, vous le savez, le patriarche-cardinal m'a recom-

mandé, lorsque j'entrai par pur hasard dans la chapelle d'un petit couvent qu'on rencontre près de Monte-Cavallo. Bien, je l'avoue, que j'eusse pénétré dans ce lieu saint, tout environné de mes distractions et de mes souvenirs, je ne tardai pas à me sentir saisi par l'art qui rayonnait en reflets sacrés, comme si Dieu avait permis que l'âme de Raphaël ne montât pas tout entière au ciel, et que la terre gardât quelque chose de sa noble et religieuse empreinte; et, tandis que j'étais ainsi dans cette extase, voilà que j'entendis une musique si douce et si simple aussi, qu'il me sembla que les divins murmures du parvis céleste avaient de cette harmonie. Je me laissai si bien aller aux sons qui me parvenaient, que j'en vins à croire un moment que ces jeunes voix m'interrogeaient, comme il est permis aux anges de nous demander nos pensées. Oh! vous devinez, Magdalena, celle dont je leur parlais!... Tout à coup, moi, étant à deux genoux, isolé par mes émotions secrètes, j'entendis, comme j'aurais entendu dans un rêve, une voix! Je dis bien dans un rêve, car elle ne venait pour moi ni de la terre ni du ciel...

elle m'arrivait d'un souvenir céleste. Cependant, et telle était la ressemblance, que je crus que c'était vous qui me répondiez. Tandis que cette voix chantait avec une merveilleuse douceur, toutes les autres voix semblaient faire silence pour écouter ses saintes joies. Tout à coup, elle devint frémissante; on eût dit les derniers sons d'une harpe qui va se taire; elle me rappela votre enthousiasme aux jours de la patrie heureuse... je sentis qu'il était temps que le chœur voilât de sa sévère harmonie cette voix, pleine d'ineffables mystères, qui me faisait ainsi pleurer... Un vieillard qui était près de moi remarqua mon trouble.

— « Cette voix vous émeut, seigneur étranger, me dit-il; elle produit cet effet à tous ceux qui l'entendent.

— « C'est un rayon des joies divines qui s'en va retournant aux cieux, lui répondis-je; et quand je lui eus avoué qu'un bien cher souvenir m'arrachait les pleurs sans amertume qu'il me voyait répandre, et que moi, d'ordinaire si réservé, je lui eus confié le secret qui m'attirait à Rome, je le vis sourire avec bonté. Oh! c'est qu'il

a été en Portugal, c'est qu'il a connu nos deux familles.

— « N'y a-t-il que ce vœu prononcé en un temps de trouble, seigneur Luiz, qui vous arrête? me dit-il; n'avez-vous pas d'autres tourmens? Eh bien, dans quelques jours vous retournerez à Lisbonne et vos désirs seront comblés.

« Pardonnez-le-moi, Magdalena, mais en cet instant j'eus un moment de terreur involontaire je pensai à la lutte terrible en laquelle je faillis être vaincu. Comme nous étions sortis et que nous cheminions ensemble, je lui avouai les paroles douloureuses co m battan toujours mes raisons, je lui peignis tout ce qui en a coûté à votre cœur pour délier enfin sur la terre ce que la mort a vraiment délié; vos doutes et vos angoisses, je les lui peignis avec force; car, voyez-vous, il avait la gravité d'un père et je lui parlais comme un fils. — Ce que le pape aura fait, me répondit-il, personne n'aura le droit de le juger, fût-ce au fond de sa propre conscience. Une âme chrétienne n'a que ce juge, et nul ne saurait le contester. Demain, ma dame très-aimée, de-

main, j'irai le voir, et tous les obstacles seront enfin brisés. Je dirai : J'ai enfin les droits du bonheur! »

Le reste de la lettre contenait les ardentes expressions d'un amour qui s'était imposé trop de rigoureuses contraintes, qui avait lutté avec trop d'amertume, pour ne point trouver en ce moment de touchantes et nobles expressions. Le lendemain, Luiz de Souza ajouta à la hâte quelques lignes à la lettre qu'il venait d'écrire.

« Ah, Magdalena! que n'avez-vous vu Grégoire XIII! que ne l'avez-vous vu entouré de toute cette pompe qui serait presqu'une impiété si ce n'était un divin symbole! Vous le sentiriez comme moi : ce que ce vieillard délie sur la terre est justement délié, ce qu'il a scellé de l'anneau du pécheur ne saurait être profané, et le regard qui s'en détourne doit accepter le jugement de Dieu.

Mais tout cela est encore une énigme. Écoutez-moi et vous jugerez. Hier, selon l'invitation qui m'avait été faite, j'allai voir le seigneur Fran-

cisco Doni. — Le pape tient chapelle à Saint-Pierre, me dit-il, c'est là que nous nous rendrons; et moi je l'écoutais en silence, ne comprenant point sa pensée. Je le suivis cependant, et j'étais déjà dans le temple, que j'ignorais ce qu'il voulait de moi. La messe vient d'être dite, remarqua-t-il; le saint Père va bientôt descendre; et, en effet, comme il achevait ces mots, je vis que les deux prélats qui servaient de diacres se préparaient aux dernières cérémonies; les cardinaux assis sur leurs bancelles se levèrent en s'écartant. J'aperçus alors le gocial d'or et le coussin servant à sa sainteté; et le pape lui-même, la tête couverte de son règne aux trois couronnes, m'apparut dans sa splendide austérité.

Je l'avouerai, quand le double rang des prélats se fut ouvert, que ces mitres commencèrent à s'incliner, que le feu mobile des cierges y jeta des flammes d'or; quand, au triple son des trompettes, le pape descendit de son siége et que, remonté sur son trône, je le vis porté en l'église et s'acheminant jusqu'à nous, ce fut en vain que je rappelai ma fermeté; une sueur

froide ruisselait de mon front. Était-ce mon destin qui s'avançait ainsi vers moi?... Mais comprenez-moi bien, Magdalena, tandis qu'au milieu de la pompe formidable je rêvais quelque arrêt terrible de celui qui devait plus tard me juger, le regard du saint vieillard s'est abaissé, dans sa gravité tranquille, sur mon compagnon et sur moi; et, au moment où je courbais mon front devant la triple majesté, j'ai entendu descendre les paroles qui changeront à jamais mon sort. *Fiat ut petitur*, qu'il soit fait ainsi qu'il a été demandé, a dit le vieillard en me bénissant; et ce n'est que quand le cortége pontifical s'est trouvé hors du temple, que j'ai su que ces mots s'adressaient solennellement à moi. Le seigneur qui m'accompagnait, c'était le frère du grand pénitencier; les paroles de Grégoire XIII, c'étaient la réponse à la demande qu'il avait exigée le soir du jour où je le quittai. »

Le reste de la lettre contenait encore les expressions les plus vives et les plus senties d'un amour qui s'épanchait enfin librement et qui mêlait son enthousiasme religieux au sentiment

le plus passionné. Luiz de Souza terminait en annonçant son prochain départ de Rome, et la certitude qu'il avait acquise auprès du grand pénitencier lui-même que rien bientôt ne pourrait le retenir.

Un *post-scriptum* assez étendu avait été ajouté. Il y était dit qu'un navire de Livourne, qui revenait des côtes de Barbarie, avait ramené en Italie quelques gentilshommes de la suite du duc de Barcellos ; que le fils du duc de Bragance lui-même avait été enfin racheté, grâce au roi d'Espagne, son oncle, et qu'au départ des ambassadeurs de Philippe II, Leïla Mariam avait été vue à Ceuta : ceux qui l'avaient reconnue affirmaient qu'elle faisait tous ses efforts pour retourner en Portugal, mais que jusqu'alors l'absence d'un navire, se rendant directement à Lisbonne, l'avait toujours retenue.

XI.

Tandis que la lettre qu'on vient de lire partait de Rome, un gentilhomme de Florence en recevait une d'un tout autre genre, mais dont quelques lignes néanmoins avaient un rapport assez immédiat avec celle que nous avons donnée, pour que nous la rapportions ici.

Medinet Abou, 3 février 1580.

« Il y a, mon seigneur et ami, je ne sais quel proverbe castillan qui dit : *Al buen varon tierras agenas su patria le son*, à l'homme de bon

courage les terres étrangères sont sa patrie; puis un autre qui répète gaîment : « Quelque jour ce sera la fête de notre village. » Ces deux dictons renferment toute mon histoire; car, Ludovic Sforce, je n'ai renoncé à aucun de mes projets; et pourquoi y renoncerais-je en effet? Qui pourrait faire faiblir ma volonté? Seulement je me défie quelque peu d'un roi qui a été grand-inquisiteur [1], et je retarde prudemment mon retour en ses états. Mes deux lettres datées d'Alcaçar ont dû beaucoup vous étonner et vous avez du être surpris du merveilleux enchaînement qui lie ainsi tous mes desseins : c'est que la destinée se laisse enfin conduire, mon seigneur; c'est que rien n'est arrivé qui ne soit le fruit d'une assez adroite combinaison, je ne crains point de le dire, à vous qui êtes déjà dépositaire de mes plus importans secrets. Les choses se sont succédées mieux encore que je ne l'espérais. Le jeune fou qui barrait ma route a été brisé par le sort : le seigneur

[1] Le cardinal don Henrique, qui succéda à Sébastien et qui régnait alors.

Luiz, j'en ai acquis la certitude, compte maintenant parmi les martyres, et dans peu sa dame m'appartiendra. Mais à quoi cependant tient la destinée des plus forts ! Il y a six mois qu'une blanche colombe d'Alep pouvait renverser mes projets, et cela tient à un mystère que je n'ai pu encore expliquer. Quelque jour je vous apprendrai plus longuement comment, étant à la chasse et longeant le bord des grandes eaux, j'ai surpris ce singulier message qui changeait le cours de ma vie. Bien m'en a pris alors de savoir les cris plaintifs de l'oiseleur; bien m'en a pris d'avoir étudié à Bagdad l'art de dresser les messagers de l'air; mais la belle colombe s'est bien méprise en se laissant prendre à ma voix, il lui en a coûté la vie et elle est allée rejoindre le beau pigeon du saint Noé. Ici je suis contraint de me l'avouer à moi-même, les Séphirots m'ont servi ou le hasard est devenu mon dieu. Dans bien peu, tout ceci, qui n'est encore pour moi que ténèbres, cessera d'être si obscur, et, s'il y a là matière de sapience, tout un jour vous sera dit. Mais laissons là de telles misères et écoutez la fin de mon récit.

« Depuis deux mois j'ai traversé bien des déserts, Ludovic, et, tandis que mes esclaves sont conduits en caravane vers la Syrie qui les reçoit, j'erre, moi, dans les vieilles terres d'Égypte, je cherche la doctrine où Moïse la demanda.

« Vous m'avez dit quelquefois, mon seigneur et ami, que, quand un grand monument de l'antique Sicile sortait tout à coup de la terre où il était enseveli, il vous semblait que c'était comme la parole vivante d'un siècle essayant de revivre. Jugez par vous-même de ce que me font éprouver les monumens de ce pays! Les ruines d'Italie jonchent la terre, le soleil fait croître des fleurs sur leurs frontons renversés; mais, fors la poésie, elle n'ont point de mystère et le soleil leur sourit. Ici les temples sont debout, le granit défie les hommes, le prêtre a creusé la terre pour y cacher son secret, il se lèverait de la tombe, qu'il pourrait appeler ses dieux; le mystère y rayonne encore : c'est de là qu'il faut l'arracher; j'y travaille, et peut-être un jour l'entendrez-vous résonner.

« Hier, je pensais à vous; j'avais cherché

derrière des ruines les seize tombes de Diodore : quatorze d'entre elles m'étaient apparues, mes Arabes étaient las de se promener ainsi parmi les pierres, et j'allais abandonner ces sépulcres ouverts qui ne disent plus rien aux regards, quand un vieux fellah me dit : Cid Aral (c'est le nom que je porte ici), le Seigneur soit exalté! n'apercevez-vous pas cette tête de vautour en pierre, que le sable ne couvre point entièrement? c'est la porte d'un de ces vieux temples d'idolâtres; le prophète nous a conduits.

« D'autres Arabes dirent alors : Ce n'est rien qu'une pierre isolée, toutes ces ruines ont été brisées par nos pères qui y ont trouvé des trésors. Mais deux tombes manquaient toujours au compte et je résolus de les trouver : cela valait bien quelques jours de fatigue! Livrer aux rayons du soleil toute cette vieille obscurité, c'était quelque chose de formidable, je l'avouerai, je n'y pus résister :

« J'essayai d'abord de dégager avec le fer de mon large yataghan cette pierre sculptée du portique, que le fellah m'avait indiquée, puis

les Arabes, que mon exemple encourageait, commencèrent à dégager les sables, quoique le soleil les brulât. Ils continuèrent leur travail ainsi jusqu'au milieu du jour ; alors une pierre arrêta leur pic, mais bientôt un retentissement sonore nous apprit que la tombe parlait aux hommes... Trois mille ans s'étaient écoulés depuis quelle avait retenti !

« Ah ! Ludovic Sforce, comment vous dire maintenant le frémissement intérieur que j'éprouvai quand l'écho commença à répéter, en se prolongeant, ce bruit du fer qui l'éveillait! Mes Arabes émerveillés s'écrièrent : Gloire au Prophète, la tombe aux trésors va s'ouvrir !... Et moi, vous l'avouerai-je ? je voulus rendre grâce comme eux à la divinité, et je sentis à leur joie enthousiaste qu'il est bon d'avoir à gratifier un dieu. Hélas ! mon âme dévorante resta muette : c'est ainsi que je suis fait !... Mais à quoi bon vous faire languir comme je languis quelques instans... La pierre qui fermait le monument tomba enfin sous nos coups redoublés, mais, excepté un seul Arabe, personne n'osa me suivre, tant les ténèbres étaient épaisses..... Je

saisis une torche et j'entrai dans un corridor qui allait en descendant; il était d'une longueur immense. Je marchais... je marchais toujours; mieux me valait mourir que d'ignorer plus longtemps.

« Jusqu'alors j'étais comme dans un long sepulcre dont je ne pouvais deviner la fin; nulle trace d'homme ne paraissait; seulement, quelques marches se présentaient de temps à autre pour faire un pas de plus vers la lumière qui ne se montrait pas encore. Enfin j'arrivai... Mais prenez garde, Ludovic Sforce! votre curiosité va se briser comme je sentis se refouler la mienne. Jugez de mon désespoir! je m'étais trompé en voyant les ténèbres s'agrandir; ces pierres n'aboutissaient qu'à des pierres, il n'y avait point d'issue. Ce long corridor n'avait pas d'autre fin qu'une petite chambre nue avec un puits dans le milieu.

« J'allais revenir sur mes pas, lorsque mon Arabe me regarda avec des yeux étincelans; on eût dit du vieux dragon auquel avait été confié la garde du trésor et qui voulait le livrer à celui qui l'osait chercher.

— « Par Omar, le calife très-vénéré, ce n'est pas ainsi qu'on se retire dans ces vieux temples à demi détruits; nous serions la risée de ceux qui sont restés si prudemment. — Et qu'y faire? lui dis-je en considérant tristement la pierre que l'on voyait au fond du puits. Et alors sans me répondre, mais d'un bras auquel l'amour de l'or donnait une vigueur que je ne lui soupçonnais point, il frappa du pic qu'il avait conservé les parois de l'excavation. Alors un mugissement prolongé répondit comme un grondement d'orage, puis les voix sonores et tristes se multiplièment. On eût dit que les gardiens de la terre nous criaient de nous arrêter.

« Je remarquai un grand effroi sur le visage de mon compagnon, et à moi-même il me sembla entendre comme un frôlement d'ailes gigantesques se déployant sourdement dans la nuit. Cependant un second coup du pic avait détaché la pierre qui n'avait fait que s'entrouvrir. Une nouvelle entrée nous était ouverte, mais le vagissement des ténèbres croissait épouvantablement.

— « Je suis brave quand le soleil me regarde,

me dit l'Arabe avec tous les signes de la terreur; mais certainement c'est ici qu'Asraïl, sur qui soit la paix, amène les âmes lamentables quand elles se sont échappées dans un dernier soupir. Tous ces murmures, ce sont des cris d'agonisans. Plaise à Dieu que nous n'entendions pas pour nous-mêmes la trompette terrible d'Irasfil, quand il appelle les mourans! nous aurions hâté notre ruine et celle du genre humain en déchaînant les mauvais génies.

— «Qu'importe, lui dis-je, la mort; c'est le retard. Mais ce fut en vain que j'essayai alors de le retenir, il s'éloigna en murmurant. Moi je fixai ma torche contre une des parois, et, d'un bras qu'animait alors mes plus ardens souvenirs, j'élargis l'ouverture; les pierres tombaient comme dans un abîme; mais le roulement sonore ne me causait plus aucune émotion. Oh! s'ils voulaient enfin me répondre! me disais-je; oui je me sens la force d'interroger ces dieux.

« Je saisis de nouveau la torche, je descendis et je pénétrai, non sans peine, dans une salle immense; mais ce qui produisait tous ces gé-

missemens, c'étaient des milliers de chauves-souris tourbillonnant dans les ténèbres comme quelque Typhon des eaux. Mon yataghan les écarta, et je montai d'immenses degrés se présentant encore à moi.

« Ah! Ludovic, vous qui n'avez vu que des temples romains, où l'homme a fait des idoles comme les hommes; non, vous ne pouvez vous figurer mon admiration quand j'entrai sous un sanctuaire sans fin où vingt dieux gigantesques se dressaient dans cette immensité. Gardes séculaires d'un autre dieu, quatre mille ans avaient passé sur leur tête, et ils disaient encore l'éternité. Leur fantasque majesté oscillait sous les lueurs de la torche, et par moment je pouvais croire qu'ils s'inclinaient devant moi ou que leurs têtes colossales allaient me dire d'arrêter. Je passai cependant, et plus je m'avançais, plus j'entrevoyais de magnificences nouvelles décorant ce temple bizarre. J'apercevais le pérystile et je pouvais mesurer du regard la hauteur de ces grands piliers, que des têtes d'éperviers couronnent avec leurs ailes déployées; mon œil cherchait l'hôte magnifique à qui ces dieux obéis-

saient, lorsque j'aperçus une créature vivante au milieu de ces idoles des morts.

« Mais voilà le jour qui me manque, mon seigneur, les ténèbres vont envahir le désert; l'autour fait résonner sa voix. Est-ce donc parce que tout change à cette heure dans la solitude, que mon âme est ainsi flottante et que j'ignore si j'achèverai mon récit !... non, vous le saurez, car vous n'êtes point un de ses hommes qui blémissent devant une idée: vous me l'avez dit vous-même en répondant à mes aveux. Dans la voie que j'ai entreprise il n'y a que trop d'instans où le disciple de la science doit pâlir devant son propre ouvrage. Mais il n'est point permis de reculer; j'ai avancé j'ai grandi, hélas! Ludovic, et tous les docteurs sur lesquels je m'appuyais ne sont plus rien désormais pour moi. Ombragez-moi de quelque justice, fût-elle sévère; car je m'en vais plus loin qu'eux. »

XII.

« Eh bien, Ludovic Sforce, qui pensez-vous que je rencontrai au milieu de ce peuple d'idoles? Qui croyez-vous que j'entrevis derrière un de ces piliers géans qui, à lui seul, pourrait servir de temple à un dieu nain du capitole? Quel est l'être vivant qui y était entré avant moi et par une porte sans doute plus facile, puisque je l'aperçus à l'extrémité d'une longue traînée de lumière ?..... Quelque lion au regard étince-

lant de douleur, allez-vous dire, quelque bête fauve appelant ses fils, et vous pensez à l'esclave de l'arène, puisque je suis encore vivant; vous vous imaginez peut-être qu'un crocodile, remonté du Nil, rugissait au milieu des échos... Point, Ludovic; c'était la plus paisible des créatures, venue comme moi pour étudier. Je ne dirai point un docte arabe, échappé des écoles de Fez, ou un chrétien des universités d'Allemagne, venu si loin pour commenter... Moins que cela : un pauvre juif dont bien souvent je vous ai parlé comme d'un homme de science paisible, creusant toujours sans s'arrêter, ainsi qu'un misérable laboureur qui travaille un champ, qui laboure souvent au hasard et sans savoir où s'arrêter.

« Quand il m'eut entrevu vaguement au milieu des idoles (et il faut vous dire que la lumière de ma torche, à demi consumée, devait paraître d'abord comme la lueur d'un fanal dans les brouillards de la nuit, et qu'en l'avivant je m'étais inondé de lumière), non, je ne puis dire maintenant que ma vue subite lui fit une bien favorable impression; il avait des souvenirs un

peu rudes que je lus tout d'abord en ses yeux... Mais, merveilleuse puissance d'un esprit sachant où il va! aussitôt que j'eus dit quelques paroles, je le vis, ainsi que je l'ai toujours vu devant moi, comme un pauvre oiseau qui ploie l'aile, bien qu'entendant l'épervier.

« Je m'aperçus du premier coup d'œil qu'il avait son écritoire à calem et qu'il était occupé à copier les hiéroglyphes de l'entrée de ce vieux temple. Malgré ce qui s'était passé entre nous, en me reconnaissant il avait quitté son occupation, et il m'avait salué de loin avec les formes révérencieuses qui appartiennent à sa nation.

— « Il y a bien long-temps que nous ne nous sommes vus, docte Manassé, lui dis-je en lui rendant son salut de façon assez courtoise, quoique ce ne fût qu'un juif; il est assez bizarre, ajoutai-je que le hasard nous réunisse encore, et que ce soit en un tel lieu... Vous faites encore de l'hermétique, et vous vous occupez probablement de votre commentaire. Comment va le traité d'Artephius ?

— « Oui, mon Seigneur, me répondit-il en

rougissant de rougeur subite, malgré son âge.... il sait le cas que je fais de *son art libéral* et de son *suc de lunaire*. — Si le Zandarith, qui n'est autre chose que la moyenne substance, peut être découvert, et si le fixe peut être volatilisé par le mercure des sages, c'est ici qu'il faut venir étudier définitivement ce secret, ajouta-t-il avec sa gravité croyante... Mais vous, mon Seigneur, vous prenez toujours, à ce que je vois, le chemin de haute lutte, car l'entrée de ce lieu est au beau soleil, et sans doute il vous a fallu bien travailler pour arriver de ce côté. C'est donc pour cela que j'entendais comme un bruit de tonnerre que je ne savais trop m'expliquer.

« Et je lui dis à mon tour où j'en étais de mes recherches, où m'avaient conduit mes travaux; puis nous parlâmes de choses indifférentes, nous nous entretînmes des vains projets du monde, quoique d'abord il mît quelques réticences craintives en ses aveux. J'appris de lui qu'il était marié depuis peu, en la ville de Fez, avec la fille d'un homme de sa tribu, qui est parti pour Jérusalem; que le mariage était chose de peu d'attraits pour un homme de sa robe,

qu'il y avait là mille embarras pour un disciple d'Hillel, vivant de plus haute nourriture et visant à de plus hauts intérêts; qu'en un mot, sa femme et son beau-père le boudaient presque toujours, parce qu'il ignorait les tracasseries du monde, et que, lui, il les quittait souvent. Il avait entrepris, pour se désennuyer, le pèlerinage de la cité d'Onias, et, chemin faisant, le détour lui avait plu; il avait songé que les vieux temples de Médinet pourraient lui dire quelques mots ignorés de doctrine.

« A vous dire vrai, cher Ludovic, je ne songeais à rien d'abord, j'abondai en son sens, je parlai avec lui des délices de l'étude, de ses joies infinies; je lui avouai qu'à l'instant où je l'avais surpris, c'était la pensée que j'entrais en un tombeau caché qui m'avait fait ouvrir l'entrée du vieux sanctuaire, servant sans doute jadis de sortie aux vieux prêtres, et que ce labeur difficile était assez l'emblème de ma vie.

« Peu à peu il se mit entre nous deux comme une tendresse de savans, courant d'un souvenir à l'autre, errant par les détours du passé. En vé-

rité, mon illustre seigneur, ce n'était qu'un juif; mais il semblait, à nous entendre, que, dans cette solitude, si voisine des lieux où fut créé le père des hommes, les distances n'existassent plus. Nous causions de vive abondance.

« La conversation étant tombée sur Lisbonne: — Vous rappelez-vous, docteur Gervas, lui dis-je, et je le vis sourire à ce nom, vous rappelez-vous qu'il y a un an, à peu près, vers la même saison, nous étions dans un autre temple? C'était là réellement qu'était enclos un vrai secret; mais je retournerai en Portugal, ne fût-ce que pour ce seul objet, quand le roi-cardinal sera mort et que le prieur du Crato, mon ami, régnera [1]. Je ne lui disais pas, au digne homme, l'autre secret que vous savez; il mène mon existence et je le conduis lentement à bien.

— « Ah! il y a ici, je vous jure, d'autres mystères beaux et riches, et personne ne vous y vient troubler, me dit-il en me montrant ces grandes

[1] Don Antonio, qui revendiqua plus tard la couronne et qui vint mourir à Paris.

figures qui, depuis trois mille ans, gardent chacune un secret; mais, mon Seigneur, maintenant que nous sommes seuls, et il avait pris le ton confiant d'un homme qui se sent à l'aise et qui se voit presque chez lui, soyez assez bon pour me dire l'intérêt réel que vous preniez à ce livre de la tombe de Batalha. J'avouerai qu'un de mes plus chers désirs est de l'apprendre aujourd'hui de vous : c'est une faveur que jamais je ne saurais oublier.

« Oui, Ludovic Sforce, en toute vérité, comme si le destin le conduisait, ce fut lui qui réveilla une pensée assoupie, mais une pensée toujours dévorante...

— « Vous le saurez, Manassé, vous le saurez dans ce temple et près de ces vieux dieux qui nous entendent et qui le savent peut-être mieux que nous !... Soit ma voix, soit mon regard, en ce moment il recula; il se rappela sans doute quelque rite dont il avait été question à Lisbonne, que peut-être il avait oublié... C'était un traité de l'Archée, lui répondis-je, et le plus complet qui existe.

— « Je vous ai ouï dire deux mots de cette doctrine, continua-t-il d'un air assez rassuré; c'est peut-être un mystère bien subtil, mais je ne nie pas qu'il ne soit curieux à étudier.

« Vous savez, vous, Ludovic, ce que je vous en ai dit dans mes deux lettres précédentes, et vous devinez ce que je répondis.

— « Le mystère de l'Archée, ajoutai-je, est curieux comme celui de la vie et de la création. Qu'est-ce que l'hermétique près de cela, et même la connaissance toujours incomplète de la tradition? Car, Manassé, j'ai scruté un à un tous les mots de la Thorah et du Zohar.

— « Je vous crois, mon Seigneur, et vous allumez mon désir; c'est un de vos docteurs qui a écrit dernièrement qu'il ne convenait pas à celui qui commençait à lire dans le grand livre de la nature d'en avoir toujours le même feuillet ouvert sous les yeux; mon œil a encore bien peu mesuré l'étendue de la science; mais j'étudierais bien volontiers l'Archée. Quelle est votre dernière pensée à ce sujet?

« Alors je lui déclarai, mon seigneur et ami,

tout ce que je vous ai déjà écrit, pour que ma doctrine, confiée à un homme sage, ne fût pas à jamais perdue en ce monde sublunaire, si par aventure je venais à me briser moi-même avant le temps contre quelque écueil de la mer toujours houleuse.

— « La connaissance réelle de l'Archée, lui dis-je, ce serait la science universelle ; l'*Archeus faber*, l'esprit génératif, c'est l'alpha et l'omega, l'Akaest des prétendus philosophes... En un mot, Manassé, c'est l'âme de l'univers, comme la lueur est la vie de la flamme; mais cette puissance souveraine se divise elle-même, et c'est ce qu'ignorait l'aigle d'Ensidt. Il y a l'Archée angélique, l'Archée céleste, l'Archée élémentaire; la partie impure de l'Archée, qui est les élémens, obéit à celle du ciel. L'Archée, dans le monde élémentaire, et c'est celui dont il est prudent de nous occuper, donne la vie, la naissance et les vertus à tout ce qui existe. Cette science, vous le voyez donc, est supérieure à la *Gématrie*, au *Notorichon* et au *Thémurat*, ces trois hautes branches de la kabbale; elle dépasse de bien loin la Chrysopée ou l'art des transmutations mé-

talliques; et en définitive, pour ne vous rien cacher, l'Archée élémentaire peut voir et regarder l'Archée intellectuelle dans son subtil entendement, comme l'œil se voit dans un miroir par la réflexion de ses propres rayons. Il ne faut jamais oublier, ajoutai-je, que Salomon appelle l'esprit de l'homme *lucerna Dei*, la lanterne de Dieu... et que sa parole s'explique ainsi.

« Comme je voyais que son esprit voltigeait dans l'obscurité et l'éblouissement, je finis en lui disant : — Je suis convaincu d'une chose, c'est qu'il faut que le monde périsse ou que l'Archée se range à son devoir. Ce génie élémentaire, voyez-vous, est comme l'Akaest des adeptes. En terme d'hermétique, *c'est la viande des morts*, et il les fait ressusciter.

« Quoiqu'il ne fût pas de force à aborder du premier coup l'excellence de ce mystère, il me demanda si jamais j'avais entrevu l'Archée élémentaire, car, pour les deux autres, il les comprenait déjà : c'était l'entendement seul qui les devinait.

— « J'ai été quelquefois sur le point de l'en-

trevoir, mais je n'ai pu jamais le saisir, lui répondis-je : ce serait là que reluirait le grand art. Cet esprit est un vagabond sans repos, il se glisse, se disperse et s'étend partout où la vie va briller. Et avec tout cela je me gardai bien de lui dire ce que je vous ai déclaré à vous, mon seigneur et ami, qu'il y a deux âmes, l'âme immortelle, qui n'a rien à faire avec le corps et qui s'en va luire au ciel, et l'âme sensitive, qui détermine nos passions et dont l'Archée est l'organe immédiat. Mais cependant, pour lui mieux faire comprendre ce que je voulais bien lui avouer, je procédai comme on procède dans les écoles.

— « Il s'agit de prouver, continuai-je, que l'Archée donne le mouvement aux élémens et que c'est de cet esprit que vient la vie, la naissance et les vertus aux choses corporelles. Suivez un peu mes preuves et le fait vous paraîtra évident. Alors je lui citai ces paroles mémorables d'un kabbaliste français qui a écrit dans ce siècle :

« La majeure ne se peut nier, car, s'il n'y a

« point de mouvement aux élémens, il n'y a « point de corruption; s'il n'y a point de corruption, il n'y a point de génération, ce qui est « faux : et partant la majeure est véritable.

« La mineure est infaillible, car, si l'Archée « ne donne point le mouvement aux élémens, « ils sont les auteurs de leur mouvement; s'ils « l'ont d'eux-mêmes, ils sont éternels; s'ils sont « éternels, il n'y a point de dieu, ce qui est faux: « partant, la mineure est véritable. »

— « Ce que vous me dites là me paraît parfaitement juste et conforme aux règles du raisonnement; mais comment s'emparer de l'Archée et de son triple mystère? ajouta-t-il en me regardant fixement.

« Je m'aperçus alors que mon juif, qui n'a jamais une idée à lui seul, laissait laborieusement creuser son âme par celle que je lui avais jetée : c'était la goutte d'*eau pontique* qui dévore sans s'arrêter.

— « L'homme n'est point le créateur de la mort, lui dis-je; mais il peut la forcer de lui obéir; et je n'eus pas plus tôt répondu ces paroles, que ce me fut comme une révélation qui s'en

allait grondant sous le temple. Comme par instinct je levai ma torche, et sa lueur tremblante s'en alla briller sur ces vastes murailles que mon œil n'osait mesurer. Mon regard s'arrêta par hasard sur une immense peinture. —Tenez, lui dis-je, vous veniez chercher ici les preuves certaines de l'hermétique; moi j'y vois un autre secret : c'est que l'Archée élémentaire n'a pas été inconnue aux Égyptiens. Oh! je le vois bien, m'écriai-je avec un soupir que le génie du temple répéta, Petosoris et Necepso, les fondateurs de la science du ciel, n'ont rien dû ignorer... Et alors je lui fis voir un homme gigantesque, à l'attitude bizarre, que deux prêtres allaient sacrifier; les vagues oscillations de la lumière donnaient une sorte de mouvement au tableau, l'œil du pontife semblait étinceler, comme s'il allait découvrir l'éternel secret de nature, et il me semblait que j'entendais cette voix qui répétait toujours, comme au temps de la belle Athènes : « O Platon! vous autres Grecs, « vous n'êtes que des enfans nés d'hier; c'est ici « qu'il faut tout apprendre. »

« Que vous dirai-je, Ludovic? je commence à

croire, avec les philosophes de l'Inde, que chaque créature humaine porte son destin immuable inscrit par quelque démon dans les raies dentelées du crâne; car, que venait faire ainsi cet homme sur mon passage, au milieu de la demeure des morts?.. Que venait-il me demander à moi, dans ce vieux temple, près de ces dieux terribles?...

« Cette fois j'ai osé. . . . .

. . . .

« Qu'il vous suffise pour aujourd'hui, Ludovic Sforce, de savoir que j'ai entrevu l'Archée; je n'ai pu toutefois la saisir. Son feu a jailli dans ces demi-ténèbres comme un pâle éclair..... et il s'est éteint; car, voyez-vous, l'ombre de la vie ne reluit que par réverbération..... Les yeux des mourans perdent tout leur éclat et toute leur splendeur sitôt que les esprits visuels de l'Archée les abandonnent. J'irai en causer avec Goclenius. Dites-lui qu'il laisse là tous les commentaires.

Le marquis de Kleist ajoutait à cet étrange

aveu une foule de détails de pure curiosité sur la suite de son voyage, mais il était aisé de voir, malgré l'enjouement factice de ses expressions, qu'une préoccupation effroyable voilait cette âme, qui avait enté les désirs infinis de son âge sur les souffrances de Prométhée. Malgré lui, on le voyait bien, le marteau brisait sa poitrine; il se laissait clouer à son rocher; il raillait, mais on devinait la torture, l'anneau brisé de la chaîne antique retentissant sous ses efforts; et puis, pour achever de le punir, mille pitoyables illusions continuaient à l'égarer : seulement on comprenait que la plus misérable de toutes n'avait pas encore pu l'atteindre et qu'une telle âme pouvait bien avoir d'insatiables désirs sans éprouver celui d'une vaine renommée.

« Dans ces laborieuses pérégrinations que j'ai entreprises, ajoutait-il, je ne sais jamais comment finira la journée du voyageur; l'orbe du soleil peut accomplir son cours sans que j'entrevoie les lueurs d'une aurore que j'ai voulu deviner. De même, Ludovic, que je puis être la première d'entre les créatures, il y en a qui me

croiront la plus abandonnée. Quoi qu'il arrive, ne souffrez pas que l'on m'accuse d'avoir eu un seul instant pour mobile le sot désir qui semble gouverner les hommes. D'abord, nul d'entre eux ne vaut le labeur que coûte la renommée; et puis, mon Seigneur, quelle frêle ambition!... Vouloir faire parler de soi après sa mort!.. Un cri de passion vivante est plus puissant que la plus glorieuse mémoire d'un trépassé... Dites-moi quel est seulement le souvenir, vieux de quelques années, qui ait arrêté un plaisir?... Quel est celui parmi les hommes qui peut être compté dans la vie séculaire des empires?... Ah! Ludovic, le royaume des morts est à part!... »

Pendant long-temps cette lettre fut le seul indice que l'on pût avoir de l'existence de M. de Kleist, et, pour revenir à lui, il nous faudra franchir deux années.

XIII.

C'ÉTAIT par une de ces soirées amoureuses du Midi, où le soleil mêle si doucement ses derniers rayons aux flots parfumés de l'air : tout était calme, paisible, reposé ; la brise des montagnes glissait elle-même silencieusement sur les vagues argentées du Tage ; les citronniers en fleurs mêlaient leur odeur pénétrante à la fraîcheur des eaux, et l'encens des Boninas montait avec ces bruits fugitifs et doux qui font sentir l'immense repos d'une nature heureuse.

Pendant que quelques chasseurs répandus dans la plaine regagnaient les blanches habitations qu'on voyait s'élever parmi les platanes et les orangers, et que ces grands troupeaux qui suivent le cours du Tage étaient rappelés au bercail par des bergers que leur aspect moitié pastoral, moitié militaire eût fait prendre plutôt pour des soldats gardant fièrement ces plaines que pour les pasteurs dont les poètes portugais ont célébré si souvent l'éternel repos, une dame à cheval, accompagnée d'un cavalier, montait lentement une colline qui conduisait à une de ces petites églises solitaires que l'on rencontre si souvent en Portugal et en Espagne, et qui sont encore des lieux fréquens de pélerinage. Les paysans qui passaient pour se rendre à la chapelle des Hyéronimites regardaient un moment le cavalier et le saluaient ensuite de cet air hardi et respectueux qui indique, dans l'ancienne soumission de soldat, un beau souvenir. Les femmes fixaient leurs regards avec un intérêt à la fois tendre et doux sur les traits de la dame qui l'accompagnait, et, quand elles s'étaient assurées que ses beaux yeux où l'on commençait à lire la

trace d'anciennes émotions, n'exprimaient en ce moment qu'une sympathie affectueuse et tendre pour tout ce qui l'environnait; un sourire reposé et presque religieux accompagnait le salut qu'elles lui adressaient. Derrière ce couple, et se mêlant souvent à eux, marchait une jeune fille que le lecteur n'a sans doute point oubliée; mais ce n'était plus la Leïla Mariam des anciens temps, la Leïla Mariam à la figure naïve et souvent enjouée. Ses beaux cheveux noirs étaient bien ornés, comme autrefois, à la manière arabe, de sequins d'or qui retombaient sur son front, et de larges bracelets couverts d'inscriptions orientales entouraient bien encore ses bras un peu amaigris; mais une simple robe blanche avait remplacé ce vêtement morisque si gracieux, que les lois espagnoles commençaient à prohiber dans toute la Péninsule. Sa physionomie ne disait plus cet étonnement naïf de jeunesse qu'on remarquait autrefois en elle; ses yeux vifs, si prompts à deviner même ce qu'elle n'entendait pas, exprimaient d'autres sentimens, et l'on s'apercevait aisément que, si elle ne vivait plus autant dans le monde merveilleux de ses anciennes

années, son cœur n'en était pas moins vivement occupé. Sa joie, son avenir, son espérance, tout cela était devant elle. Ame ardente que ses propres émotions eussent dévorée si elles avaient eu l'amour pour mobile, elle vivait d'une vie déjà assez active, en entourant sa maîtresse de cette sollicitude qui n'a point de repos, qui n'a point d'espérances certaines pour soi-même, et qui songe à l'avenir d'une autre. C'était donc avec une singulière expression de joie inquiète qu'elle écoutait Magdalena qui s'était arrêtée sur le penchant de la colline et qui exprimait tout ce qu'elle éprouvait en ce moment à celui qui l'accompagnait et dont les regards, après avoir erré comme les siens sur l'ensemble de ce vaste paysage, se reportaient vers elle avec un indicible amour... Il quittait toutes ces joies tranquilles pour essayer de les deviner plus pures et plus belles dans des traits adorés.

— Comme le fleuve est tranquille, Luiz; comme il coule lentement vers la mer! Que ces oiseaux volent gaîment là-bas aux bords de l'Océan, et que le soleil qui va s'éteindre leur fait une riche

parure de pourpre de ses beaux rayons d'or! Oh! que ces fêtes de l'air sont joyeuses!..

— Les oiseaux du ciel, reprit doucement Leïla Mariam, vont bien tristement dans le désert! Ici ils sont très-joyeux, ils se rencontrent sous le ciel et ils chantent; le vautour ne descend pas sur eux : Péri la colombe n'a pas été si heureuse. L'Arabe étouffa un soupir et regarda le ciel, comme si elle eût accusé cette riante nature. Magdalena la considéra en souriant et lui dit :

— Leïla pense souvent à Péri la colombe; mais Péri a oublié Leïla sous quelque palmier. Faut-il donc tant regretter une ingrate?

La jeune Arabe porta ses yeux sur celle qui lui parlait ainsi avec un mélange de tendresse et de mélancolie et secoua ensuite la tête. On eût dit qu'elle éprouvait une peine sérieuse à voir mettre en doute la fidélité de sa messagère.

— Leïla ma chère libératrice, cet oiseau vous occupe bien souvent. Nos belles colombes n'ont-elles pas de brillantes couleurs? Ne sont-elles pas fidèles et diligentes? N'ai-je pas apporté

moi-même la nouvelle que portait Péri, ajouta-t-il avec tendresse en se tournant vers Magdalena.

— Vous avez raison, Sidi, reprit l'Arabe; mais Péri la colombe n'a pas été, j'en suis sûre, une messagère infidèle, elle n'a pas oublié mes paroles, elle ne s'est reposée sur aucun minaret. Ah! les vautours sont nombreux; les oiseaux désolés sont nombreux aussi au désert! Comme vous le disiez, le ciel est riant, le jour a été très-beau; il faut oublier les tristes jours, ajouta Leïla Mariam en contemplant de nouveau Magdalena sur laquelle les rayons mourans du soleil venaient poser leur lumière d'or : il semblait qu'un message céleste la conviait à toutes les joies.

— Et qui n'oublierait pas les tristes jours, Magdalena, quand rien ne manque à notre repos et à notre cœur, quand le ciel même sourit à la mer et que la terre repose dans l'espérance?

— Hâtons-nous, Luiz, la nuit va venir, hâtons-nous, je vous prie, de monter à la chapelle des Hyéronimites. Jamais mon cœur n'a senti tel

besoin de remercier Dieu; il aurait presque besoin de se plaindre : tant de bonheur est venu après tant de tristesse! Qui l'aurait cru? Vraiment, il y a des momens où tout ce qui s'est passé me semble comme un songe fort triste venu dans les ténèbres et dissipé par un rayon du jour! Oh! le bonheur a besoin de prier; montons à la chapelle!..

— Auparavant, ma dame très-aimée, regardez encore, je vous prie, toute cette fête du ciel; écoutez bruire la mer et le fleuve. Oh! ma très-chère âme, ne trouvez-vous pas que l'éternelle beauté de l'Océan se pare encore de ce bonheur? Le vent s'est parfumé pour caresser vos cheveux; voilà qu'il n'y a plus de bruits, parce que je vous parle et que vous m'écoutez. Ah! ces beaux oiseaux, comme ils vont volant deux à deux! Le même flot les berce et les endort dans un berceau d'argent. Oh! je crois que si des ailes blanches vous venaient comme à ces oiseaux amoureux, vous monteriez au ciel et me laisseriez ici. Voyez, voyez comme ces agneaux défilent gaîment et bondissent et se jouent dans ces vertes plaines. Il y a aussi des joies sur la terre! Ah! voyez,

voyez encore ces deux beaux palmiers tremblans d'amour sous la brise du ciel; ils bruissent aux vents amoureux; et le soleil qui va dormir, comme il caresse tous ces êtres heureux, leur disant, avec ses rayons d'or: Je reparaîtrai demain; il y aura encore pour vous une journée de joie et d'amour!

— Ah! mon très-cher Seigneur, ceci est bien beau en effet; mais la nuit va venir : montons à la chapelle. Ne voyez-vous pas tous ces pélerins ?..

— Et que diront-ils à Dieu, dans leur pélerinage, que mon âme ne dise en ce moment et que vos regards ne disent eux-mêmes encore mieux? Ce bruit des eaux, et cette fraîche odeur des arbres, et ces chants si gais des oiseaux, et ce soupir, Magdalena, qui s'échappe de votre sein, ne sont-ils pas une belle prière pour tout ce bonheur?

En parlant ainsi, ils commençaient à gravir une autre colline; la foule des pélerins montait aussi, et l'on voyait, aux regards de ces bonnes gens les contemplant avec sérénité, qu'ils avaient

oublié comme eux les temps mauvais, et que Luiz et Magdalena étaient à leurs yeux la réalisation complète de ce bonheur dont tout leur parlait dans les cieux.

Ils allaient ainsi, montant toujours : le soleil commença à jeter ses grands rayons épars sur la ville de Lisbonne qu'on apercevait dans le lointain, et l'on eût dit que ses rayons brisés couronnaient d'un triple diadème d'or cette cité, reine maintenant si déchue : c'était un spectacle de pompe et de majesté qui venait de succéder tout à coup aux fêtes de cette nature si riante qui leur avait fait tout oublier.

— Comme ils s'étaient arrêtés pour contempler ce nouveau spectacle, un rayon de soleil, perçant le nuage, vint s'arrêter sur une flèche d'or qui surmontait un grand édifice, et l'astre splendide la faisant osciller entre les nuages, elle parut un moment comme ces feux d'orage qui sillonnent le ciel avant de l'abandonner. Leïla Mariam fut d'abord la seule qui remarqua ce jeu de lumière sur les nuages noirs qui allaient en s'obscurcissant.

— La flèche de Cid Aral brille encore au ciel, dit-elle comme si elle se parlait à elle-même. N'a-t-il pas encore fatigué Ghebraïl, l'ange des rigueurs, de ses volontés? Ne se repose-t-il point enfin après avoir si longuement travaillé?...

— Que dites-vous de cet homme, Leïla Mariam? reprit Luiz de Souza. Ignorez-vous qu'après avoir renié son Dieu, il est devenu le persécuteur de ceux parmi lesquels il avait combattu? Ah! si un sentiment d'exécration pouvait trouver place dans un cœur, au milieu de ce repos qui calme toutes les blessures, ne serait-il pas dû légitimement à celui dont l'orgueil ne s'est jamais tari et dont la haine, sentinelle perpétuellement éveillée, a toujours demandé une victime? Et de quelle lueur sinistre ne s'est-il pas éclairé dans ses ténèbres? Que n'a-t-il pas demandé? que n'a-t-il pas voulu?

— Hélas! mon très-cher Seigneur, si un doux soleil comme celui qui épanche maintenant le repos avait lui dans son cœur, ce cœur orgueilleux se serait amolli; mais il a marché solitaire. Que Dieu le calme!

— Quand Dieu lui parlerait, comme à ses autres enfans, ce langage ineffable qui vous a fait verser des larmes d'amour, Magdalena, non, il ne le comprendrait pas; il a dédaigné cette voix qui vient du ciel et qui enchante toujours la terre. Ah! cette flèche d'or qui jette maintenant des rayons éblouissans au dessus de Lisbonne et qui menace le ciel est bien l'emblême de son audace impie.

Luiz de Souza allait continuer, et l'expression de sa voix, si tendre quelques momens auparavant, avait pris quelque chose d'exalté et de haineux qui laissait assez comprendre ce qui se passait chez lui intérieurement, quand Leïla Mariam l'interrompit :

— Ne parlez jamais en termes semblables de Cid Aral, mon Seigneur (sa voix était basse comme la voix d'une femme qui se sent dominée par une crainte intérieure). Ne prononcez pas surtout le nom de cet homme vers le soir..... Vous ne savez pas : les mauvais anges lui soufflent à l'oreille ce qu'ils ont entendu dans les airs; il a des mystères qu'il leur dit à son tour; le mal

glisse pour lui sur les vents, et l'esprit de Cid Aral est partout. Ah! c'est bien de lui qu'on peut dire qu'il est semblable à Semendoun, le géant aux mille mains qu'on entend frapper en même temps à toutes les portes de la terre pour qu'on lui dise le secret des hommes. Ne parlez pas de Cid Aral, vous dis-je; la prudence le défend, fût-il par delà cette mer obscure et ténébreuse que le Simorg ne peut atteindre.

— Leïla Mariam, ma chère libératrice, vous vous faites encore une étrange idée de cet homme, reprit Luiz de Souza; son indignation passagère s'était promptement calmée, et il souriait intérieurement de l'immense pouvoir que l'âme ardente de la jeune Arabe se hâtait de reconnaître à celui qui eût ainsi dépassé tout ce que le siècle accordait de pouvoir à ceux qui se livraient aux sciences cachées.

— Écoutez ces chants de la montagne : voici les pélerins qui passent. Il n'y a pas un seul de ces cœurs, remplis d'humbles espérances, qui ne soit plus puissant auprès de Dieu que celui qui croit avoir dérobé un de ses rayons au pâle flambeau des sciences maudites.

— Dieu est grand; mais Éblis le désespéré est quelquefois terrible! se contenta de répondre Léïla; et comme le jour commençait à tomber, ils se hâtèrent davantage et parvinrent en quelques minutes au sommet de la colline où se rendaient les pélerins.

Depuis l'époque où Henriquez avait chassé les Maures, un couvent d'hommes consacré à l'ordre des Hyéronimites, avait été bâti sur ce riant plateau qui dominait le Tage. L'édifice s'élevait au milieu de ces grands pins à la cime élancée qui, dans l'Europe méridionale, montent avec les tourelles, et leur aspect un peu triste contrastait avec les riantes beautés de la plaine. Bien que le couvent fût consacré à un ordre austère, la chapelle extérieure en était ouverte à toutes les heures du jour, et la piété des cénobites en avait fait un lieu de station célèbre surtout parmi les voyageurs et les soldats, peut-être parce qu'il rappelait dans un temps de décadence ces jours de gloire aventureuse qui allaient si bien à la nation.

Comme cela se pratique fréquemment encore

dans les églises de la Péninsule, une foule d'*ex voto* étaient suspendus le long des murailles. Ici c'étaient des armes rompues, un aviron brisé, un haubergeon aux mailles pendantes; là un chasseur des plaines de l'Inde avait déposé les défenses immenses de quelque éléphant; ou bien, si c'était un de ces hardis explorateurs qui parcouraient les déserts de l'Amérique, il avait fait suspendre sous la voûte sacrée la frêle embarcation dont il s'était servi pour descendre quelque fleuve inconnu. . On voyait jusqu'à la dépouille des serpens et des crocodiles, jusqu'au hideux squelette des monstres marins. Souvent aussi, le souvenir était à la fois plus modeste, plus pittoresque et plus touchant. Une palme séchée indiquait simplement le retour d'un pauvre voyageur, tandis que l'arc étincelant de quelque chef musulman rappelait le triomphe de ces vieux soldats qui défaisaient jadis les rois. Puis venaient les turbans déchirés, les aigrettes éclatantes, les haumes rompus, et, au milieu de ces emblèmes guerriers, le regard allait chercher encore les nombreuses peintures des souffrances humaines, les tristes stigmates de mille infirmi-

tés. En un mot, il semblait que les hommes, depuis trois cents ans, eussent rassemblé en ce lieu leurs misères et leurs souvenirs. L'Europe et le Malabar, la Chine et les îles nombreuses de l'archipel Indien, avaient fourni quelque bizarre offrande ou quelque triste emblême; puis la vierge étincelante, la vierge parée des splendeurs de tant de contrées, brillait, au milieu des lampes d'argent et des cierges, comme l'étoile du voyageur qui disperse à tous ses rayons; et quand des voix graves, sorties du sanctuaire, laissaient entendre leurs oraisons, que le soupir plaintif de quelque pélerin passait au dessus de la multitude en prières, on eût dit qu'un gémissement des générations éteintes venait se mêler comme le vent d'un orage apaisé à la psalmodie traînante des pieux hermites.

Lorsque Magdalena parvint au sommet de la colline, l'office du soir était avancé; plusieurs groupes de pélerins s'étaient formés sur l'esplanade qui s'étendait devant le couvent; des matelots se reconnaissaient, de vieux soldats s'embrassaient après une séparation de plusieurs années; des esclaves, revenus de Colombo, ra-

contaient leurs misères passées, des marchands disaient les périls qu'ils avaient courus; tous étaient animés, comme à une fête de retour, et les récits interrompus qu'on entendait çà et là laissaient deviner, à quelques paroles rapides d'effusion, à quelques mots énergiques de reconnaissance, qu'il y avait dans cette multitude des joies sincères éteignant dans un embrassement tous les souvenirs de calamité. Magdalena en fit faire la remarque à Luiz.

— Voyez, dit-elle, mon très-cher Seigneur, comme ces bonnes gens sont joyeux; un rayon de ce beau soleil couchant de la patrie leur fait oublier bien des maux. Tout le monde arrive au port, Luiz, et il n'y a pas vie si misérable qui n'ait son moment de repos; et, en achevant ces paroles, elle quitta le bras de son mari pour entrer dans l'église; mais la foule était encore si nombreuse, qu'elle fut contrainte, avec Leïla Mariam de s'arrêter à l'entrée, tandis que Luiz de Souza se trouva complètement séparé d'elle et resta quelques momens mêlé aux groupes du plateau; il pouvait aisément entendre toutes les voix des pélerins.

— Hélas! dit un vieux Galicien qui n'avait pas encore parlé et dont les souvenirs endormis semblaient s'être réveillés aux paroles de Magdalena, il n'en arrive pas toujours ainsi que le pense cette jeune dame; il y en a bien dont le pélerinage doit finir sans joies et sans bonheur, et qui ont laissé le Portugal pour ne jamais y revenir. Les pauvres comme moi arrivent toujours, ajouta le vieillard en essuyant sa figure vénérable qui portait tous les signes de la fatigue et de l'abandon; mais allez au désert de Syrie et à Jérusalem, vous trouverez plus d'un grand seigneur qui travaille de ses mains comme un esclave et qui gémit comme un chrétien. On a cru sauver tout le monde et les juifs les ont emmenés.

— Pélerin de Jérusalem, dit un jeune soldat qu'à son teint hâlé et à certain air de richesse répandu sur toute sa personne on pouvait supposer avoir servi dans les armées de l'Inde, je croyais que tous les captifs faits après la journée malheureuse où périt le roi avaient été rachetés ou échangés. Si cela n'est point, qui

de nous refuserait l'argent de sa bourse ou le sang qui coule en ses veines?

— Jeune homme, reprit un autre, si j'ai bien entendu, vous venez de dire la journée où périt le roi. On voit bien que vous revenez des Indes; sans cela, vous seriez mieux instruit. Nous qui ne venons que de *Traz-os-Montes*, nous savons mieux ce qui en est; nous n'hésiterions pas à vendre notre moisson, quand nous ne devrions être payés qu'au retour de Sébastien.

— Et nous, qui venons de Venise, ajouta un troisième, nous savons ce qui donne des nuits si tristes au roi Philippe II.

Luiz de Souza, qui n'avait d'abord prêté qu'une faible attention à la conversation de ces bonnes gens, s'était insensiblement rapproché du groupe, tandis que Magdalena priait.

— Ne parlez pas des nuits de l'Espagnol, jeune homme, dit le vieux pélerin qui avait pris déjà la parole : il a bien d'autres souvenirs! quant à notre pauvre jeune roi, un pélerin comme moi m'a raconté, à Jaffa, qu'il l'avait vu couvert de sang, percé de trois blessures dont la moindre

pouvait donner le trépas. Hélas! il est bien mort, et en soldat de bon lignage, je vous le puis assurer; mais il y a en Orient des barons et des comtes, des seigneurs et des chevaliers, et on les a conduits au fond du pays des infidèles sans qu'ils puissent souvent donner aucune nouvelle de leur captivité. La race maudite des juifs se venge maintenant, et elle préfère le désespoir des chrétiens à leur or. Ah! c'est pitié d'en voir quelques uns de ces captifs très-honorables vivant à la chaîne et que leurs proches croient ensevelis sous quelque tas de sable près du fleuve Macassin. Que de soupirs et de misère nous coûte la religion, mes chers seigneurs! je vous le dis, les pauvres comme moi échappent toujours, et ceux qu'on attend ne reviennent pas. Que Dieu leur donne force et courage pour accomplir sa volonté!

— On disait, reprit un des premiers interlocuteurs, que le roi Philippe avait envoyé au pays de Fez, de Maroc et de Syrie, et que tout ce qui avait été fait prisonnier était sorti d'esclavage.

—Cela se peut pour le pays de Fez et de Larache,

que j'ai traversé il y a longues années, dit le pélerin. J'ignore si tous ceux qui y souffraient ont été consolés : Dieu le veuille! Mais qu'on envoie encore aux pays d'où je viens, dans la Syrie et dans les terres de Jérusalem, qu'on écoute aux portes des juifs, et l'on entendra les gémissemens des chrétiens. Savez-vous, messeigneurs, que c'est une bien horrible captivité que celle où l'on voit insulter chaque jour à son honneur et à sa religion, et où l'on vous dit chaque soir : On t'a attendu autrefois, mais tu ne reviendras jamais.

— Bien horrible, en effet, dit à son tour Luiz de Souza chez lequel ce récit réveillait des souvenirs déjà oubliés.

— La journée des trois rois a fait plus d'une de ces victimes, continua le pélerin, et, quoique Jérusalem soit éloignée de Fez, si l'on voulait entendre un récit terrible de la bataille d'Alcaçar Kebir, ce serait là qu'il faudrait aller. Les capitaines portugais ont déjà tout oublié dans les délices de la cour, ajouta-t-il d'un ton plein d'amertume ; mais les captifs, eux, ils n'ont rien oublié, si tout le monde les oublie.

— Pélerin, dit Luiz de Souza dont une secrète inquiétude altérait la voix et le regard, il n'y a nul seigneur ici qui ne donnât une partie de son sang pour racheter les captifs de la mauvaise journée, à plus forte raison sa fortune; mais encore faudrait-il savoir leur nom et leur pays : ce que vous venez de dire n'avait jamais été entendu, tant on fuit les terres d'Afrique et ces pays reculés. Comment se nommaient ceux que vous avez connus?

— Ils étaient portugais et chrétiens, voilà tout ce que je puis en dire. Un pauvre homme comme moi ne s'informe pas du nom des autres hommes; il dit frère à tous ceux qui souffrent, et partage en passant ce qu'on a bien voulu lui donner.

— Mais encore, avez-vous quelques détails sur ces captifs? Êtes-vous bien assuré qu'ils avaient assisté à la journée d'Alcaçar?

— Oh! pour cela, je n'en saurais douter. Trois d'entre eux avaient été achetés sur le champ de bataille, les sept autres, que j'ai moins connus, avaient été faits prisonniers sur les galères espagnoles. Je ne saurais oublier le plus

âgé de tous ces captifs, celui auquel on voulait faire renier sa foi et qui refusait toujours, moins encore par cœur de chrétien que par honneur de soldat. Je le rencontrais souvent travaillant avec les autres esclaves, et, quand on lui en laissait le loisir, il aimait à raconter la journée malheureuse, comme il l'appelait. On voyait qu'il avait dû occuper un rang distingué dans l'armée, et je pense que c'était un seigneur qui approchait souvent don Sébastien, car il savait sur le jeune roi des choses qui prouvaient le rang dont celui-ci l'avait revêtu. Les autres captifs l'appelaient le *Fidalgo* et le traitaient avec courtoisie. Il était de haute stature et devait s'être battu avec franche résolution.

Après une pause il continua encore :

— C'est de lui que j'ai appris que le jeune monarque avait apporté la forte épée du bon roi Henriquez, pour s'en servir au jour de la mêlée, et que son écuyer, ayant oublié de la lui remettre, il l'avait bien regrettée au commencement de la bataille, disant qu'elle était trempée de courage, qu'elle faisait et défaisait les rois. C'est

lui encore qui me raconta ce beau mot d'un gentilhomme qui, s'élançant dans les rangs ennemis, s'écria : Fuir, fuir : mon cheval ne saurait reculer. Plût à Dieu, ajouta-t-il, que tout le monde eût fait comme le brave Tavora : c'est l'épitaphe de tous nos bons soldats.

— Tavora... il marchait près du comte, dit à voix basse Luiz de Souza, comme s'il délibérait avec lui-même.

Il eut alors l'idée d'entrer dans l'église et de renoncer à interroger ce pélerin, qui en savait ou trop pour son repos, ou trop peu pour lui donner une franche et certaine explication.

Une violente inquiétude le poussait et le retenait à la fois, il éprouvait cet horrible malaise du doute qui augmente l'angoisse par la réflexion ; il ne se sentit pas le courage d'aller prier près de Magdalena. Il n'avait pas non plus la force de faire taire la voix fatale qui lui parlait intérieurement.

Les autres questions qu'il adressa encore au pélerin ne purent calmer cette situation d'âme ni lui donner plus de tranquillité, sans augmenter beaucoup cependant les inquiétudes qu'il aurait

pu concevoir. La mort du comte avait acquis un tel degré de certitude dans l'opinion générale, qu'il lui paraissait absurde, en quelques instans, de s'arrêter trop long-temps au récit de ce vieillard; de plus, on savait positivement les noms de tous les seigneurs qui avaient été rachetés, et, à l'exception de deux ou trois gentilshommes restés, disait-on, captifs, mais auxquels ne pouvait pas s'appliquer ce que venait de raconter le pélerin, on connaissait parfaitement le sort de tous ceux qui avaient marqué à la bataille d'Alcaçar. Le vieux voyageur paraissait sincère et vénérable; mais tant de lieux et tant d'événemens venaient se confondre dans sa pensée, il avait uni tant de douleurs à ses propres souffrances, qu'il était presqu'impossible d'en tirer aucun renseignement bien certain.

Ces doutes nombreux, qui succédaient à de positives assertions, ce vague intérêt d'un homme affaibli par les années qui n'avait vu, après tout, qu'en passant celui dont il racontait les aventures; tout cela permit à Luiz de Souza de refouler intérieurement les mille inquiétudes dont il se sentait agité; mais la pâleur de son visage, l'abat-

tement de ses yeux, trahissaient la grande douleur qu'une seule parole sans fondement peut-être venait de jeter en son âme. Il conserva toutefois assez de calme apparent pour interroger le vieillard; car une idée subite s'était présentée et lui montrait la possibilité de calmer les doutes effrayans qui se renouvelaient malgré lui.

— Digne pélerin, continua-t-il, faites-vous quelque séjour à Lisbonne, ou continuez-vous vos voyages vers les saintes maisons, comme font souvent ceux qui ont vu Jérusalem et qui portent partout des nouvelles de ce qui s'y passe?

— Hélas! mon très-digne Seigneur, je suis de ceux de Galice qui vivent pauvrement au milieu de leurs montagnes; dans trois jours je retournerai mourir où je suis né!...

— Vous n'avez peut-être point d'asile pour cette nuit?

— Je n'ai que l'asile que Dieu ne m'a jamais refusé : en Afrique et dans l'Inde, dans les sables brûlés et dans les vertes campagnes, la terre pour dormir, et le ciel pour espérer!...

— Vos pareils étaient nombreux autrefois et ils diminuent chaque jour; je les honore, car ils souffrent pour eux et pour les autres. Venez ce soir à ce château qui paraît entre les grands arbres dont le Tage est bordé vers l'extrémité de la colline, vous trouverez asile et repos, vous ferez même œuvre de chrétien, car j'ai mille questions à vous faire encore sur les saints lieux que vous avez visités et sur les captifs que vous avez connus.

Le vieillard salua Luiz de Souza avec cette dignité simple qu'on trouvait parmi les Portugais jusque chez les hommes des classes inférieures : à cette époque, elle avait surtout son motif dans l'antique renommée qui grandissait même un paysan à ses propres yeux : les derniers malheurs n'avaient pas encore pu éteindre ce glorieux sentiment.

— J'accepte, mon digne Seigneur. Si une parole de chrétien, dite sincèrement, pouvait après tant d'années changer quelque chose au sort de ces misérables captifs, mes vieilles jambes n'auraient pas cheminé inutilement... et quand les

montagnes devraient me revoir quelques jours plus tard, je n'hésiterais pas à prolonger le voyage.

— Je n'en doute pas, digne vieillard, mais le voyage ne sera point long.

—Une parole sincère, une seule et brève parole, dite dans ce château, peut changer le sort de ces pauvres captifs chrétiens qui travaillent maintenant dans les arides campagnes de Jérusalem; une seule parole peut aussi... Luiz de Souza n'acheva pas; car Magdalena sortait de l'église et venait le prier de songer au retour, la nuit étant déjà venue.

Il donna des ordres pour que le pélerin fût conduit au château, et, remontant à cheval avec Magdalena que suivait toujours Leïla Mariam, il reprit lui-même le chemin de son habitation.

La campagne présentait un aspect bien différent de celui que leur avait offert le jour à son déclin : c'était le même repos, mais la brise, venant de l'Océan, épanchait dans son lointain murmure cette fraîcheur des eaux qui fait rêver l'infini; la lune brillait au ciel, et sa lumière

créait au bord des vagues ces horizons qui font soupirer d'espérance : on eût dit qu'elle rayonnait ainsi pour apaiser tous les souvenirs. Le cœur passionné de l'homme qui sait changer à son gré tous ces langages du ciel et de l'Océan, peut aussi éteindre tout à coup leur influence, briser les liens qui l'unissent si doucement au monde, et marcher seul dans son anxiété solitaire : c'est une de ses puissances !

Luiz de Souza dont l'enthousiasme, quelques heures auparavant, était comme un religieux symbole de toutes les espérances, était maintenant saisi d'une tristesse qui l'isolait de tout ce qui l'environnait. Assez fort pour garder le silence sur ce qui se passait au dedans de lui-même, il ne l'était pas suffisamment pour feindre un bonheur qu'un seul mot pouvait changer, et il marchait dans une muette tristesse; quelquefois il se retournait lentement sur son cheval, il regardait si ce vieillard qu'il avait engagé à venir chercher un asile dans son château suivait avec son guide le chemin qui devait y conduire. En certains momens, il aurait voulu l'éloigner comme on repousse l'idée d'une desti-

née inexorable ; mais le vieillard avançait le long de la colline, et il avançait marchant avec cette contenance un peu abattue et de ce pas grave et lent, qui lui avait fait atteindre cependant les lieux les plus reculés de la terre.

— Vous avez eu raison, dit Magdalena, mon cher Seigneur, d'engager ce vieillard à venir prendre quelque repos près de nous. Il a l'air bien fatigué par la marche ; sa figure est austère, mais elle est franche et bonne. De quelle contrée vient-il ?

— De Jérusalem, répondit d'une voix un peu abattue Luiz de Souza ; il va aux montagnes de Galice.

— Cet homme, dont la pâle lumière de la lune éclaire en ce moment la figure, vient-il de Beït al Mokdes ? dit en s'approchant Leïla Mariam qui n'avait point jusqu'alors prêté une attention particulière au vieillard, accoutumée comme elle l'était à voir exercer continuellement l'hospitalité par Luiz de Souza, surtout à l'égard des nombreux voyageurs que la fatigue arrêtait aux portes de Lisbonne et qui avaient accompli

quelque vœu au couvent du voisinage. Cid Aral a été aussi à la maison sainte et dans le pays d'Hébron, pourquoi donner l'hospitalité à un homme qui est peut-être l'ami de Cid Aral?..... Il faut éloigner de votre maison tout ce qui a pu approcher Cid Aral ou le connaître, il faut regarder à l'Orient et à l'Occident, et craindre tout ce qui vient de lui... Il y avait dans le ton dont elle prononça ces dernières paroles quelque chose de si inquiet, un sentiment si douloureux et si pénible à la fois, que Luiz de Souza sortit de sa rêverie pour l'écouter attentivement et il fut aussi frappé alors de l'air mystérieux de la jeune fille que de l'exaltation qu'elle mettait à exprimer ses craintes. Involontairement il unit ses propres terreurs à celles qu'elle venait d'exprimer et il se retourna de nouveau pour voir si le vieillard les suivait.

— Donnez-lui de l'or, Sidi; mais ne l'engagez pas à venir reposer sous votre toit.

— Vous êtes folle, je crois, Leïla Mariam, reprit en souriant Magdalena; vous pensez toujours à cet homme qui erre maintenant par le

monde comme il l'a toujours fait, en Afrique, dans l'Inde, que sais-je ? et qui est bien loin de songer à Lisbonne et à ses habitans !

— Folle ! folle! répéta en secouant la tête l'Arabe à laquelle sa susceptibilité un peu hautaine donnait une expression sauvage de tristesse et de dédain toutes les fois qu'on paraissait mettre de côté ses avis, Cid Aral n'oublie jamais ce qu'il a résolu, Cid Aral se souvient de tout ce qui s'est passé.

— Et qu'importe en effet le sort ou la volonté de cet homme? reprit avec impatience Luiz de Souza qui craignait que cette altercation n'attirât trop vivement l'attention de Magdalena, occupée à contempler en ce moment le magnifique tableau se déroulant devant elle. L'hospitalité offerte sera accordée, ajouta-t-il d'une voix lente : car la vague inquiétude de la jeune Arabe venait de l'affermir encore dans la forte résolution qu'il avait prise et il en pesait toutes les chances. Il tourna les yeux vers Magdalena et il vit tant de bonheur dans ses regards, il y devina une sérénité si confiante, qu'il

se rapprocha involontairement d'elle comme s'il eût voulu la garantir de ces rians fantômes et de cet enivrement qu'il lisait dans ses yeux.

— Ah, mon très-cher Seigneur, lui dit-elle, en venant ici, tout brillait, tout se jouait sous le ciel; maintenant tout repose et tout dort. La joie sommeille... écoutez ses soupirs, elle ne dort pas tout-à-fait. Eh bien! le ruysenor qui chante, et le ruisseau qui descend de la colline, tous ces bruits qui me rendaient plus triste quand vous étiez loin d'ici, me chantent à moi-même mon bonheur. Tout à l'heure, j'ai prié dans la chapelle, et je sens aux élans de mon cœur que ma prière n'est pas finie; c'est elle peut-être qui nous a amené un hôte? Que vous avez bien fait de dire à ce vieillard de venir! Hélas! mon cher Luiz, quand il aurait connu cet insensé dont Leïla redoute jusqu'au souvenir, qu'en pourrait-il advenir? Dites-moi, quel mal peuvent craindre deux cœurs unis comme les nôtres et quelle puissance est plus forte que celle du Dieu qui nous a donné ce bonheur?

— Vous avez raison, Magdalena, c'est Dieu

lui-même qui a conduit notre marche, c'est lui qui a enchaîné notre destinée quand tout semblait contraire à notre union. Comment croire en effet qu'une autre puissance puisse changer ce qui a été fait par lui? Ah! c'est une horrible pensée, ajouta-t-il plus bas en regardant cette figure si calme où toutes les passions dormaient dans le bonheur.

— Aussi n'ai-je point eu une idée semblable, mon cher Seigneur, dit à son tour Magdalena en la regardant avec inquiétude; mais qu'avez-vous? Est-ce un souvenir insensé de Leïla qui a pu vous donner tout à coup cette tristesse? Ce vieillard vous a-t-il rappelé ces temps malheureux que nous voudrions oublier; cette époque de ma vie que je voudrais retrancher de mes souvenirs? Ah! sans doute, il y a toujours quelque amertume cachée dans le bonheur. Il y a des jours qu'on voudrait effacer, et les espérances seraient plus douces si l'on n'entendait jamais les soupirs du passé; mais, près de vous, Luiz, je mets en oubli tous les jours écoulés. Voyez, mon cher Seigneur, la lune a adouci les feux trop ardens du jour, et nous attendons

l'aurore, l'aurore d'un jour béni! Ah! la vie est-elle si longue qu'on doive toujours redouter quelque angoisse nouvelle? Nos journées ondoyantes, nos fraîches années, doivent-elles passer en larmes et en pleurs, parce que nous avons souvent gémi.

— Vous avez raison, ma Dame bien-aimée, reprit Luiz de Souza sur lequel ces douces paroles avaient fait l'impression d'une de ces musiques mystérieuses durant lesquelles la joie se mêle à la tristesse et qui confond les larmes et les sourires; vous avez raison, les rêves viennent la nuit, mais ils ne devraient pas tourmenter. Quand on est ainsi près de vous, ce n'est qu'une tristesse passagère; elle ne saurait durer. Et un regard de Magdalena, un long regard de sincère amour dissipa tellement ses tristes soupçons, qu'il lui sembla comme une chose impossible que ses terreurs pussent avoir quelque fondement. Cet homme, qui, quelques momens auparavant, faisait des efforts inouïs pour surmonter un trouble dont il se sentait presque incapable de maîtriser la violence, cette âme inquiète cherchait en ce moment dans la

nature tout ce qui répondait à une frêle pensée de repos. Il fut le premier à faire remarquer à Magdalena ce lac d'argent que les rayons de la lune créaient au milieu de l'Océan, et qu'ils environnaient d'étoiles rayonnantes se jouant sur les flots d'alentour comme des âmes qui passeraient dans les ténèbres pour chercher la demeure lumineuse. Il lui fit contempler tour à tour les ondoiemens paisibles du fleuve et cette vague lumière qui se perdait au dessus de la ville parmi les feux solitaires qu'on commençait à allumer. Quand ils arrivèrent au château, il avait retrouvé assez de tranquillité pour envisager sévèrement sa position et pour mûrir par la réflexion le projet qu'il avait médité.

XIV.

Le château qu'habitait Luiz de Souza était bâti sur le penchant d'une colline, et, de l'endroit élevé où il avait été construit, on apercevait la ville se déployant sur les sept collines. Les immenses bois de pins maritimes dont les anciens rois de Portugal avaient planté les bords du fleuve l'environnaient de leur verdure sombre; mais, quand on était parvenu devant les premières cours, on était frappé de l'air paisible et majestueux de cette habitation presque royale

qui s'élevait dans la solitude aux portes d'une ville qu'on regardait comme la capitale du monde. Tout avait été calculé pour que la magnificence s'alliât avec cette hospitalité que les seigneurs de Portugal pratiquaient alors si largement, et le hasard, ou plutôt les révolutions successives qu'avait subies le pays, lui avaient imprimé un caractère qu'on ne retrouvait peut-être qu'en Portugal à cette époque.

Au fond d'une vaste cour s'élevait la façade principale qui avait été bâtie depuis un siècle seulement dans le goût de la renaissance. Mélange heureux de toutes les architectures, de larges arceaux brisés se succédaient le long des galeries extérieures et présentaient, dans l'alliance de leurs ornemens infinis, une variété riante, une profusion de détails que le goût des Espagnols a trop promptement dédaignés.

Comme cela avait lieu par toute l'Europe, un grand nombre de statues romaines représentaient des héros du moyen-âge et se succédaient dans des niches de marbre ornées elles-mêmes de mille emblêmes empruntés à

l'antiquité. La poésie, qui recherchait alors les formes virgiliennes, avait déjà retrouvé, grâce au fameux Héreira, cette majesté antique qu'on prenait toujours pour modèle, et qui, bien qu'altérée, allait mieux aux magnificences du siècle qu'une architecture plus austère. Une suite de grands vases de jaspe, sculptés dans le goût de Florence, régnaient le long d'une frise élégante, et les fleurs, qui s'épanouissaient au milieu des richesses infinies du marbre, attestaient, par la grâce de leur couleur et par la variété de leurs parfums, que cette habitation avait appartenu à un de ces conquérans de l'Inde, qui n'oubliaient pas toujours dans leur patrie les pompes de la nature orientale. L'aloès étendait ses formes immobiles à côté des fleurs de l'avali, et les pyramides de lychnis s'élevaient près de ces belles anémones qu'Ormuz jadis avait dû envoyer. A voir ensuite ces longues arcades chargées de trophées militaires, qui régnaient le long des cours et que les grands arbres du parc ombrageaient de leur ramée; à entendre le jaillissement continuel des jets d'eau qui bruissaient, on devinait une pensée guer-

rière qui s'éteignait dans le repos. Le vieillard, dès le premier abord, fut frappé de cette magnificence, mais elle ne l'étonna pas. En effet, de quoi un Portugais pourrait-il être surpris? A cette époque, les splendeurs du monde entier étaient venues parer Lisbonne comme elles avaient paré Venise, et cette gloire passagère d'un siècle n'avait pu encore être effacée.

— Dieu soit loué, dit le vieillard en entrant dans la grande salle où on le conduisit et qui était destinée aux voyageurs que leur étoile favorable amenait chez Luiz de Souza, si le digne seigneur qui m'accorde l'hospitalité veut être utile aux captifs de Jérusalem! la fortune lui en a donné le pouvoir, et ses souhaits, comme ceux de tant d'autres, ne seront certes pas impuissans. Heureux sont ceux qui peuvent offrir autre chose que des paroles et dont la volonté inutile n'est pas un tourment! En achevant ces mots, il se prit à examiner tout ce qui l'environnait.

L'intérieur de cette salle était simple comme il convenait à sa destination: les murs étaient blanchis; seulement une large conque de marbre, scellée dans la muraille, aux pieds d'un cruci-

fix, attestait les habitudes religieuses du siècle, tandis que de grands carreaux, émaillés de bleu, formaient comme une mosaïque qui régnait à hauteur d'homme tout autour du vaste parloir. Ces carreaux, que la Flandre envoyait par milliers à l'Espagne, représentaient souvent des tableaux de grandes dimensions, où le génie de quelque artiste inconnu s'essayait sur de graves sujets. Chez Luiz de Souza, l'ouvrier avait tracé d'une main hardie la chronique du Portugal. Toute cette histoire du noble peuple se déroulait comme un beau poème dont chaque règne était un chant.

Le vieillard était occupé depuis quelques instans à contempler une de ces scènes énergiques où le génie passionné des Portugais se montre dans quelque grand dévouement, et malgré ses idées religieuses, il attachait avec intérêt ses regards sur cette Maria Telles qu'un amour infortuné a rendue si fameuse, quand il vit paraître devant lui la jeune Arabe qu'il avait remarquée près de la maîtresse du château et qu'une vive inquiétude préoccupait fortement.

— Mon Père, lui dit-elle, le maître va venir ; il

reçoit ordinairement lui-même les hôtes que Dieu lui envoie; mais aujourd'hui quelques seigneurs venus de la ville le retiennent et l'occupent ; en attendant il vous engage à vous reposer; rien ne doit vous manquer ici et vous pouvez ordonner.

— Je n'ai besoin que de l'abri, répondit le vieillard; je reçois les offres avec reconnaissance, mais je ne saurais en user. Il faut peu à celui qui a vécu dans le désert, ajouta-t-il en montrant le havresac de cuir qui contenait quelques provisions, et si ce n'eût été la crainte de déplaire à ce digne seigneur et l'espérance de rendre service à quelques uns des pauvres captifs, je n'aurais point accepté l'asile d'un palais : une chaumière ou une tente, voilà ce qu'il faut à celui qui a vécu dans le Sahra et qui retourne aux montagnes.

— Vous êtes tout semblable à la destinée qui entre dans les palais et dans les chaumières, mon Père, toujours elle est conduite par le souffle de Dieu ; mais, écoutez-moi bien : vous venez de l'Orient, vous avez visité la maison sainte, eh

bien! si vous avez rencontré Cid Aral... Et on voyait qu'un mouvement de terreur trahissait involontairement l'impression que lui causait ce nom, si vous l'avez rencontré dans le désert... ne répétez jamais ce qu'il vous aura dit; oubliez tous ceux que vous aurez pu voir près de lui.

— Je n'ai rien à dire, je n'ai rien à répéter que les plaintes d'un pauvre captif dont j'ignore même quel était le nom; Cid Aral, je ne le connais point.

— Laissez dormir les plaintes au désert, vieillard, laissez gémir ceux qui ont gémi... Mais dès que Cid Aral ne vous est pas apparu, dès que sa voix ne s'est pas fait entendre au milieu des frémissemens du Sémoun, je suis tranquille.

— Je ne vous comprends pas, jeune fille: quel est donc ce Cid Aral dont vous me parlez, et qu'a-t-il à faire avec une chrétienne? car je vois à la sainte croix que vous portez...

— Cid Aral, Cid Aral, dit-elle avec une exaltation toujours croissante, vous ne l'avez point connu?.. Et vous avez parcouru l'Orient! C'est celui qui jette sa parole aux rayons enflammés du jour et

qui, le soir, fait descendre, quand il le veut, les feux terribles de Simourganka. C'est celui qui ordonne, et qu'il faut écouter... Dans le désert il parle aux vents et les vents lui obéissent. Quand la pâle crinière de son cheval flotte aux extrémités de l'horizon, on dit qu'il va s'entretenir tout seul avec les anges de la mort. Ghébraïl, le messager des rigueurs, est son compagnon; il lui ordonne de sonner la trompette terrible qu'il portera au jour du jugement, et les sépulcres s'ouvrent. Il voit face à face ce que fait le sombre génie... Cependant je l'ai trompé parce que sa volonté était mauvaise; mais il veut me punir sur celle que j'aime, ajouta-t-elle avec des yeux presqu'égarés..... Elle se préparait à en dire davantage, et le vieillard l'écoutait avec un étonnement mêlé de compassion, quand Luiz de Souza entra tenant un flambeau à la main. Sa figure était pâle, ses yeux abattus, tout trahissait dans l'expression de ses traits la lente agonie de sa résolution qui s'était ranimée sans doute après bien des combats.

—Éloignez-vous, Leïla Mariam, dit-il d'une voix altérée; qu'avez-vous à faire si long-temps près de

ce vieillard et qu'est-il nécessaire de lui parler quand il a besoin de repos?

— Croyez-vous, Sidi, que je sois venue l'importuner sans sujet? Ne fallait-il pas l'interroger sur Cid Aral, lui demander s'il ne l'avait point connu? Ah! vous êtes heureux que cet hôte du désert ne lui soit pas apparu! Jamais on ne le voit impunément sur son pâle coursier; et, je vous le dis aujourd'hui, Cid Aral, s'il lui plaît, peut changer votre vie.

Un long frémissement parcourut tout le corps de Luiz de Souza, et, en y réfléchissant, cette sinistre prophétie ne lui semblait plus sans fondement quoiqu'il l'attribuât surtout aux récits étranges que Leïla avait pu entendre débiter à Fez sur le marquis. Son trouble augmentait, mais il le dissimula. Ne vous arrêtez pas à de semblables idées, Leïla; calmez-vous, retournez près de votre maîtresse qui va se reposer. Dites-lui que je vais revenir à l'instant, et surtout cachez cet air d'inquiétude qui paraît sur votre visage.

— Je suis tranquille, moi! Mais vous, Sidi, d'où vient cette mortelle pâleur?

—Je n'ai rien, Leïla Mariam; je vous le répete, laissez-nous un moment. Depuis ce voyage où cependant vous avez montré tant de courage et une fermeté qu'on n'aurait pas dû s'attendre à trouver chez une jeune fille, votre esprit est obsédé de fantômes et de craintes inexplicables!

— Il faut laisser dormir la destinée, répondit d'une voix solennelle et triste Leïla. M'entendez-vous bien, Sidi; et comme, en s'éloignant, Luiz ne lui put cacher l'émotion violente qu'il éprouvait, elle ajouta, en fixant sur lui ses regards pénétrans : — Quand le Semoun passe dans le désert, le voyageur ne doit même pas regarder le nuage d'où part le souffle empoisonné.

Mais, quel que fût le terrible avertissement que renfermaient ces paroles, elles ne purent changer la résolution de Luiz de Souza; seulement, il comprit que la jeune fille en savait plus sur le mystère qui enveloppait sa destinée qu'elle n'en avait voulu dire, et il la connaissait trop bien en même temps pour ten-

ter d'obtenir d'elle des explications qu'elle n'avait pas voulu donner de son propre mouvement; il s'affermit plus que jamais dans sa volonté. Il attendit un instant que Leïla Mariam fût éloignée; et, quand il pensa qu'elle ne pouvait plus l'entendre, il engagea le vieillard à monter à un étage supérieur.

— Veuillez me suivre, dit-il; ce que je dois faire pour les captifs va dépendre de votre inaltérable sincérité. Ne me déguisez rien, je vous en supplie; au nom du Dieu vivant, dites vrai sur ce que vous allez entendre et sur ce que vous allez voir : il s'agit du salut de deux âmes.

— Mon très-digne Seigneur, selon ce que je puis comprendre à tout ceci, et selon ce que vous me dites vous-même, il y a un mystère que Dieu veut éclaircir par mon entremise. Je le jure par ce saint crucifix, je dirai la vérité devant lui et devant les hommes.

— Venez donc. En disant ces mots, Luiz prit le flambeau qu'il avait posé, et il marcha devant le vieillard qui le suivait silencieusement dans l'attente des choses qui allaient lui être ré-

vélées et pour l'éclaircissement desquelles son témoignage paraissait être devenu si nécessaire. Ils traversèrent plusieurs vastes appartemens, où le luxe de l'Orient se mêlait au faste de cette grandeur chevaleresque dont on voit encore les restes dans quelques vieux châteaux des provinces reculées; et, comme ils se disposaient à monter un large escalier qui conduisait à l'étage supérieur, ils virent Magdalena qui s'avançait vers eux : sa figure exprimait une situation d'âme bien différente de celle qu'elle montrait quelques heures auparavant : une vague inquiétude paraissait sous la pâleur de ses traits, et elle regardait avec anxiété Luiz de Souza que sa vue inattendue fit frissonner.

— Qu'allez-vous faire à cette heure, mon cher Seigneur? durant toute cette soirée vous avez voulu cacher un tourment qui vous oppresse; ne vous voyant pas revenir, j'allais moi-même vous chercher.

Luiz de Souza la regarda quelques momens en silence; mais il y avait un sentiment de compassion si profonde dans ses yeux, la puis-

sance de son amour imprimait à sa physionomie quelque chose de si douloureux et de si solennel, que ce muet aveu d'une grande inquiétude fit tressaillir Magdalena comme un cri de danger.

— Je veux vous suivre, Luiz, dit-elle d'une voix ferme.

— Rentrez plutôt chez vous, Magdalena, rentrez, ma chère âme; une simple curiosité que je veux satisfaire ce soir me rend nécessaire la compagnie de ce bon vieillard.

— Je veux vous suivre, Luiz, répéta Magdalena d'une voix plus ferme encore; regardez-moi bien, car, en aucun temps, votre regard ne m'a trompée. C'est là que j'ai deviné votre âme quand elle se cachait aux autres; notre amour est de ceux qui ne sauraient mentir.

Luiz de Souza attacha quelques momens ses yeux sur elle en sondant ce qu'il pouvait y avoir de certitude dans son anxiété; il cherchait à prendre une grande et forte résolution. Il appelait à son aide tout son courage. Dans ce court instant qui le séparait de la plus terrible

révélation, il envisageait aussi froidement qu'il le pouvait faire, les chances de douleur qu'il avait à braver. Si ce qu'il redoutait venait à se réaliser, l'angoisse d'une lente explication lui paraissait encore plus horrible que la révélation subite qui pouvait se faire en même temps pour tous deux. Le terrible passage devant être franchi il devait l'être d'un seul élan : il hésitait cependant ; un regard de Magdalena le décida tout à coup. Cette pâle figure, empreinte des douleurs qu'elle devinait plutôt qu'elle ne les ressentait encore, lui sembla, dans sa sérieuse beauté, exprimer une résignation religieuse qu'il ne pouvait fléchir. Il la voyait en quelque sorte préparée à ces hautes douleurs dont le Ciel absout quelquefois par un courage inattendu. Il accepta pour elle le sacrifice.

— Eh bien, Magdalena, montez, puisque vous l'exigez ; appuyez-vous sur moi, ma chère âme. Il se peut que les jours que nous avons passés ensemble, nous servant l'un à l'autre de soutien, soient les jours heureux que Dieu destinait à notre vie... Quand il envoie les jours amers, nul n'a le droit de lui demander compte.

Magdalena garda le silence, mais elle serra avec force le bras de son mari, comme si elle eût senti qu'une puissance inexorable et qu'elle ne pouvait deviner cherchait à les séparer. Ils montèrent ainsi les degrés, gardant tous trois le silence. Enfin ils arrivèrent devant la porte d'une longue galerie; Luiz de Souza l'ouvrit lentement et ils pénétrèrent dans ce lieu dont les flambeaux dissipèrent vaguement les ténèbres, laissant voir une suite de portraits qu'à la richesse de leurs encadremens et aux armoiries qu'on voyait briller au dessus de leurs bordures, on reconnaissait pour avoir appartenu à une de ces grandes familles de Portugal, qui comptait autant de héros que de capitaines.

— Passons, dit Luiz d'une voix lente, trois siècles nous séparent de ceux-ci ; passons !.. Des rides d'angoisses s'accentuaient sur son front, passons encore... ceux ci sont les compagnons de Gama... ceux-ci de Cabral; voilà ceux de Castro... Mon père, avez-vous connu dans l'Inde ce vieux soldat dont l'armure noire s'est ternie sur l'Océan, et qui voulut être peint avec son épée sanglante.

— C'est Bras-Correa, mon très-digne seigneur; je l'ai vu en mes jeunes années; les rajas disaient de lui qu'il n'y avait pas plus de clémence que d'injustice à en attendre.

— Et ce jeune capitaine, à l'armure richement dorée, qui combattit si long-temps en Afrique, puis qui passa à Ormus? dit encore Luiz en approchant le flambeau qui vacillait dans sa main tremblante au dessus d'un magnifique portrait peint par le fameux Herreira.

— Qui n'a point admiré mille fois le jeune Menezes mort si tristement.

— Vous les avez bien reconnus, dit Luiz de Souza d'une voix étouffée; et il se disposait à montrer un troisième portrait qui se trouvait placé entre deux colonnes surmontées des bustes de Magellan et de Queiros; des gouttes de sueur tombaient de son front, sa voix altérée devenait balbutiante. Quand Magdalena, qui jusqu'alors avait gardé un silence inquiet, s'écria: Ah! je comprends maintenant, je comprends, Luiz. Ce n'est pas celui-ci qu'il faut regarder... venez, mon Père... Et la douleur lui prêtant une force

qu'elle n'aurait pas eue en toute autre occasion, elle entraîna le vieillard, courut à l'extrémité de la galerie, écarta le rideau qui cachait un portrait, et, l'éclairant du flambeau qu'elle tenait à la main, elle s'écria : Tenez, voyez bien, le reconnaissez-vous?... Luiz de Souza s'était élancé vers elle; il attachait ses yeux sur les yeux du vieux Galicien, il suivait leur mouvement, il promenait avec égarement ses regards du portrait à Magdalena; ses dents se heurtaient; et, dans son égarement, il répétait aussi d'une voix convulsive: Le reconnaissez-vous? Mais, quand le vieillard, après avoir contemplé avec une sérieuse attention les traits sévères du portrait, les regarda ensuite tous deux, quand il parut avoir deviné qu'il était en ce moment l'arbitre de trois destinées, il se sentit comme effrayé de la tâche qui lui était imposée, il baissa les yeux et garda le silence ; on eût dit qu'il pesait les douleurs dont il avait ét témoin et les angoisses mortelles qu'il allait jeter à deux âmes, Dieu le faisant juge.

Magdalena crut un moment que son silence était celui du doute, qu'il n'avait rien reconnu. Le feu de ses yeux trembla de joie, elle se rap-

procha de Luiz et ses traits altérés rayonnèrent subitement d'espoir.

— Mon Père, dit Luiz de Souza... vous avez juré sur le Christ!

Le vieillard regarda encore un moment le portrait, puis il attacha ses yeux sur ces deux figures qui exprimaient dans leur mortelle douleur tout ce que l'attente a d'horrible... Le juge de Dieu parla...

— Que notre Seigneur vous soit en aide! j'ai juré en effet sur son crucifix. Cet homme est l'esclave qui a partagé mon pain; j'atteste qu'il vivait, il y a trois mois, à Jérusalem. Faites de mes paroles ce qu'ordonne votre conscience.

Magdalena jeta un grand cri : c'était l'agonie d'une âme qui avait rêvé toute sa vie la vertu et qui la remettait aux anges; car elle était coupable sans jamais avoir failli.

Luiz de Souza la soutint; elle s'était évanouie dans ses bras. — Elle va mourir... elle se meurt, s'écriait-il d'une voix convulsive... Ah! mieux lui vaudrait la mort que votre présence, don Joam de Portugal... Mon Dieu, mon Dieu, répé-

tait-il d'une voix sanglotante, vous voilà comme morte, ma très-chère âme et je ne suis pas encore prêtre pour vous bénir... je n'ai que mes remords poignans pour vous absoudre... Prenez mes remords, seigneur don Joam de Portugal; voyez-la et pardonnez-lui.

Le vieillard éperdu voulait appeler; Luiz de Souza le retint; il y avait de l'égarement dans ses yeux.

— Paix! dit-il, ceci est entre Dieu et nous, les hommes n'y sauraient rien faire... Priez plutôt, vieillard... Nous sommes comme les morts, nous n'avons plus besoin que de prières.

XV.

En 1583, c'était vraiment le beau temps du tribunal de la foi, le cardinal-roi avait traîné sa robe rouge dans les salles du Saint-Office, et sa mansuétude était allée jusqu'à remplir autrefois les fonctions d'inquisiteur-général. Il était mort; mais Philippe II lui avait succédé, et les moines de Saint-Dominique accomplissaient toujours à l'ombre du pouvoir suprême leur terrible mission.

Or, un jour de juillet, trois moines de cet

ordre, assistés du qualificateur et de leurs familiers, étaient réunis dans une salle haute de la *Casa da Inquisiçan* : c'était la chambre connue sous le nom de *Mesa do Santo-Officio*.

Rien n'annonçait au premier abord, dans ce lieu, l'usage auquel il était consacré. Une tenture de soierie éclatante, rayée de bleu céleste et de longues bandes jaune-citron, était là sans doute comme un symbole permanent de la sérénité du Saint-Office; car rien ne saurait expliquer autrement le choix de ces deux couleurs. A l'extrémité de la salle, un grand crucifix montait jusqu'au plafond et dominait une longue table dressée sur une estrade; deux larges fauteuils se trouvaient aux deux extrémités, mais ils étaient vides. Quelques religieux étaient assis, les autres se tenaient debout; on causait, on ne jugeait pas : les choses se passaient en famille.

—Frey révérendissime (vint dire à un moine qui parlait fort peu et n'avait cessé de parcourir un dossier étalé devant lui, un religieux de mine fort grave et qui s'était tenu jusqu'alors à l'écart: c'était un député du Saint-Office qui s'adressait

au qualificateur et qui appartenait nécessairement à un ordre religieux différent), sauf l'avis du promoteur qui peut vous en parler, il n'y a pas même d'admonition à faire à ces deux malheureux. Ils vivaient bien en péché mortel, mais ils se croyaient en voie de salut... ils se sont fait à eux-mêmes justice prompte et sévère; les portes d'un couvent se sont fermées sur eux. Le moine s'inclina de façon assez indifférente, et il allait continuer sa lecture, lorsque le promoteur, qui les écoutait, s'avança :

— Je connais cette affaire... Elle a pris le nom de sor Magdalena das Chagas... Lui il quitte le siècle et il entre dans l'Ordre : c'est un événement qui peut occuper les oisifs, mais qui ne regarde plus le saint tribunal.

Le promoteur et le qualificateur, une fois en rapport, commencèrent une assez longue conversation à laquelle prirent part quelques *députados* et quelques familiers; ils avaient ouvert une discussion sérieuse et animée sur les Zahorries dont l'Espagne, disait-on, était alors infestée, et qui avaient des prétentions analo-

gues à celles des Voyans écossais, lorsqu'un jeune Dominicain s'approcha du qualificateur en se mêlant à la conversation. Il avait l'air studieux et tranquille, et sa figure paisible contrastait avec la physionomie inflexible du moine auquel il s'adressait.

— Je ne sais si cet étranger qu'on a arrêté il y a deux jours doit être qualifié parmi ces malfaiteurs; mais, autant que j'ai pu juger par une prompte lecture, votre révérence aura longue besogne à établir le fait de cet apostat... La magie stéganographique de l'abbé Trithème se tait à cet égard, et le *malleus malleficarum* n'en dit mot. Vraiment cette fois il ne s'agit ni *d'art notoire*, ni de grand-œuvre, autant que les faibles connaissances que je possède peuvent illuminer ma raison. C'est une doctrine qui creuse beaucoup plus avant dans l'enfer. On peut dire à cet homme : Le sang du Christ est entre toi et moi.

— Frère Paul, vous me faites penser à cet hérétique; il est de ceux cependant qu'on ne saurait oublier. A quoi m'amusai-je en examinant

sérieusement les pratiques impertinentes de *leur main de gloire*. Si je ne me trompe, M. le Comte, c'est vous qui étiez chargé d'arrêter cet homme; et il se retournait vers un de ces familiers titrés dont le fanatisme servait tous les sanglans caprices du tribunal. N'avez-vous pas dit au frère promoteur qu'il paraissait fort exténué et débile par suite de ses veilles; qu'il s'était rendu sans résistance, mais dédaigneusement et sans répondre aux paroles de mansuétude des officiers de la maison sainte? Quoique parent de la majesté impériale, il faudra bien qu'il sorte de cet orgueilleux silence. Sans doute l'Inquisition ne doit pas s'attaquer tous les jours à de tels hommes; mais, quand elle les tient, elle doit les briser. Moi, sans l'avoir entendu, je le vêtirais de la samarra.

— Je viens à mon tour d'examiner ses papiers, dit un moine de Saint-Benoît qu'à sa robe noire, mêlée de soie, on pouvait reconnaître pour quelque confesseur de cour; — dans son espèce, cet homme avait des idées assez facétieuses. Faire l'âme d'un homme, trouver l'Archée et le Proarchée!... Je les reconnais bien là ces

grands seigneurs! Quel amusement!... C'était trancher du demi-dieu.

Le simple auditeur, aux manières faciles, qui venait de se permettre cette jovialité, ne tarda pas à s'en repentir; un geste du qualificateur lui rappela qu'un officier du Saint-Office pouvait se permettre quelques plaisanteries, mais qu'il devait être plus sévère sur le choix des expressions.

— Frey Delgado, quels sont donc les professeurs qui font le cours de discipline sacrée en votre ordre pour ne point enseigner aux jeunes religieux qu'on ne se rie pas en rappelant ces souvenirs de païens? Depuis la dernière notification, ces hommes futiles qui se mêlent de poésie profane n'oseraient se risquer à nommer un faux dieu, sans rappeler au commencement du livre leur vraie croyance à ce sujet.

Le moine rougit d'abord ; mais il devint pâle comme la robe blanche du dominicain, tant ces brèves paroles étaient significatives. Le grand moine continua

— En de telles causes, il faut être prompt; dès ce soir la qualification sera établie, et de-

main, s'il plaît à son éminence, le tribunal s'assemblera.

Il prit un papier qu'on lui présenta et il y jeta seulement les yeux.

—Vous dites donc, Monsieur, que vous et les deux officiers exécutans, vous étant assurés que le dénommé marquis de Kleist, qu'on vous avait désigné, était dans son palais, vous vous y êtes transporté vers le soir, et que son domestique Bohème, qui, pour ce fait, aura sa grâce, vous ayant introduit dans un cabinet fort retiré d'où vous pouviez l'observer, vous l'avez surpris en ses opérations occultes? Comme plus accoutumé que le seigneur comte à ces sortes d'examen, répondez, Maître, que faisait-il?

— Il défaisait, Père révérendissime, et, pour dire la vérité en présence de vos personnes très-redoutées, il semblait être le premier à maudire ses pratiques de réprouvé. Grâce aux intelligences que nous nous étions ménagées, nous pouvions l'observer à loisir par une ouverture secrète: on eût dit, en voyant cette galerie obscure, de quelque chapelle d'idolâtres abandonnée ou de

quelque repaire de judaïsans. Les chandeliers étaient brisés, le vent faisait voler les draperies en élevant des nuées de poussière, le faux tabernacle était entr'ouvert, de larges rideaux de soie semblaient avoir été arrachés. Par moment, ce disciple du Maudit se tenait immobile devant une tête de mort hideuse à voir, puis son œil devenait plus sauvage, et il repoussait avec dédain quelque idole que son pied achevait de briser. Il finit par déchirer avec colère plusieurs livres de sa doctrine... Son domestique le plus affidé nous a dit qu'il avait passé la nuit à écrire, et qu'un message, fort terrifiant sans doute, mais dont il ignorait l'objet, avait tout à coup frappé son maître, qu'il en semblait abattu comme si la foudre l'eût touché.

— Et comment était-il, quand vous vous êtes montré? reprit le qualificateur. Le dominicain paraissait s'attacher plus ardemment à cette affaire à mesure qu'on lui répondait, son âpre curiosité sondait l'effrayante théorie.

— Sauf le respect qu'on doit à la haute doctrine de votre révérence, frère Théodose, dit un

vieil inquisiteur à mine fort paterne qui n'avait point pris part au commencement de la discussion, vous vous donnez beaucoup trop de peine, et si votre foi n'était établie comme celle de saint Ambroise ou du grand saint Dominique lui-même, on croirait que vous prenez plaisir au fait de ces mécréans. Vous demandez quelle contenance il gardait? on vous l'a déjà dit, je crois : il était comme tous ces hérétiques enragés et relaps, qui rugissent comme des bêtes fauves quand le Malin leur manque de parole. Voici le cent cinquante-deuxième procès que j'enregistre contre les sorciers et *saludadores* qui infestent la ville, et c'est toujours la même chose : pleurs de rage et cris de désespérés à la fin de leur beau mystère. Par le patron de la sainte maison, on dirait qu'ils se sont adressés à quelque protonotaire apostolique, et que, quand le grand diable les trompe aux traités qu'il fait avec eux, ils ont droit de plainte et de réclamation. En Allemagne, comme l'affirme le digne Bodin, ils ont la coutume détestable de ne point brûler leurs sorciers. Brûlez, mes pères; la ville y compte.

— Mais encore, Père procureur, faut-il que les faits soient éclaircis.

— Ah! frey Théodose, frey Théodose, de mon temps la qualification marchait plus vite et les autos étaient plus riches en carruchas à belles flammes renversées.

— Cet homme est peut-être un fou, dit d'une voix assez indifférente le promoteur las sans doute de toujours conclure à la mort; et, dans son affaire, il est bon de marcher avec circonspection : il a du sang de roi dans les veines.

— L'inquisition a bien brûlé celui de Philippe pour un soupir, répondit le qualificateur.

— Il faut réfléchir, murmura-t-il deux fois à voix basse, comme s'il répondait seulement aux paroles de celui qui devait accuser; il faut réfléchir, mais c'est au châtiment; car ce Bohême est allé plus loin que l'homme d'Ensidt. Ah! cette terre d'Allemagne est fertile plus que toute autre en orgueilleuses rebellions... Vous avez raison, mes pères, il la faut purger de son sang impie.

Et puis cependant, comme si la pensée du Kabbaliste eût trouvé dans cette âme sombre un

écho qui lui répondît, il ajouta, en s'adressant au promoteur : — C'est dommage, en effet; il y avait une vie d'homme puissamment employée; car, pour un fou, mille imbéciles. Nous verrons ce qu'en dira son éminence; mais, moi, je suis pour le feu. Quelles causes aurons-nous à apprécier demain ?

— Rien de bien important, Révérence; il y a la cause de ce Français qui nie l'efficacité du baptême *flaminis*.

— Trois ans de prison selon toutes probabilités.

— Vient ensuite le fait du Galicien qui a nié publiquement que la tête de Santiago ait été rapportée par Pedro Affonso.

— Le fouet, reprit la parole brève du moine.

— C'est bien peu, dit un auditeur.

— Qu'avez-vous encore ?

— Il y a à prononcer la condamnation de ce juif sacrilége du quartier de la Mouraria, qui a baptisé un crapaud et qui l'a tout habillé de rouge avant de le faire communier.

— Le bûcher et le grand san Benito.

—Il y a encore cette pratique détestable... l'anneau qui rend invisible celui qui le porte quand on y a enchâssé une pierre blanche qui se trouve presque toujours dans le gosier d'une huppe ou d'un jeune corbeau.

— Et qu'on y a écrit, n'est-ce pas, *Beelzebuth Incanah-Losta*... La saignée, le pain et l'eau ?

— Votre révérence est tellement assurée de voir suivre ses décisions, qu'elle peut d'avance les exprimer; mais elle me semble quelquefois d'une singulière indulgence, reprit d'une voix aigre un vieux bénédictin, simple député. Martin de Harlès, qui vient de publier son beau livre, témoigne une profonde douleur de ce qui se passe maintenant dans les Espagnes : *Pythonibus et maleficiis, proh dolor! hâc nostrâ tempestate, hoc regnum plenum est.* Oui, l'esprit de Python rugit et on entend maintenant sa voix jusque dans le saint royaume de Portugal. Il est temps que ce scandale cesse. Savez-vous que, depuis six ans, cet homme du pays de Bohême se joue du Saint-Office et de Dieu ? Je ne voudrais, moi,

pour le condamner dans les siècles, que ces écrits sans suite où le superbe a déchargé son âme.

— On eût dit des oracles de la Sybille cumane, dit le familier. Quand nous entrâmes dans la galerie, le vent se ruait sur ces feuilles volantes et il les emportait vers la mer : beaucoup d'entre elles ont été perdues.

— Lisez ce qui reste, dit le promoteur. Le dominicain, lecteur ordinaire du tribunal, commença à lire à haute voix les feuillets qu'on venait de lui présenter; les plus indifférens firent silence autour de lui, et cet homme, si bien accoutumé à voir passer sous ses yeux toutes les causes de sorcellerie jugées depuis un demi-siècle, se sentit terrifié d'une telle chute et d'un tel déchirement; plus d'une fois il fut obligé de s'interrompre; sa vieillesse caduque frémissait à chaque parole nouvelle, et les mots insignifians eux-mêmes de la doctrine portaient avec eux leur effroi.

L'Être infini a écrit la loi en caractères noirs sur une flamme blanche.

Pourquoi Isaïe a-t-il dit : « Il y aura une nou-
« velle terre et de nouveaux cieux, et ils roule-
« ront ensemble ; la lumière de la lune deviendra
« brillante comme celle du soleil, et la lumière
« du soleil deviendra sept fois plus grande que
« celle des sept premiers jours de la création ? »

O Désespoir inconnu aux autres hommes ! arriver si près du but et être monté si haut ! avoir vu la lumière après les ténèbres et tomber de la roche dans le sombre abîme où le ciel n'apparaît plus !

M'rhabah, Nephesch, N'schammah...

Honte aux vaincus ! J'allais atteindre.... Je suis comme les Titans ; la foudre a noirci mon front. Je suis vagissant dans les ténèbres...

Le reste prenait un caractère de plus en plus bizarre et souvent inintelligible ; mais toujours la réflexion poignante venait s'unir à de con-

fuses citations. Il y avait jusqu'à des notes de biographie : l'étude secrète des hommes servait à franchir une idée.

Le Schiur Komah est la forme dans laquelle se meut la Divinité pour créer l'infini.

Ah! si je pouvais mourir de mort suprême! mais mon âme sera humiliée et je serai chétif devant le Seigneur... Michel l'archange me repoussera, comme on repousse un ver de la terre, et il me dira dans son orgueil : Tu n'es qu'une frêle créature.

On dit que Moïse est le seul qui ait vu comment le grand glorificateur plaçait les couronnes sur les lettres.

Ah! vents qui venez de la mer... vents qui avez roulé dans l'immensité éternelle, si du moins vous pouviez disperser mes cendres dans cet espace qui est l'univers!... Si mes cendres

couvraient le parvis céleste! mais elles ne sont que terre et elles retourneront à la terre. Ah! misère, misère! Être éternellement attaché à cette fange!

Un jour, il m'a semblé qu'ils riaient de moi dans un éclat de tonnerre, et que ce rire sinistre des Kobolds disait ma honte à la terre.

Pomponace, né à Mantoue en 1462, meurt en 1525. Paracelse, né à Ensidt, canton de Zurich, meurt en 1541. Hillel avait été plus loin qu'eux, et j'ai été plus loin qu'Hillel.

Toute créature soupire après la délivrance.

Isaac Luriaï est un grand maître; mais il y a un passage de la Thorah qu'il n'a jamais pu deviner. J'y ai pâli trois jours.

Il faut que l'homme de la doctrine d'Ophis

n'ait pas deux amours... Meurs donc, toi qui n'as pas su dégager la flamme.

Plaisante question, ce que je cherchais? La lumière dans la nuit... j'essayais de faire sourire l'âme à la mort.

Lire attentivement Condrochus, le docte Ranzovinus et Lévius Lemnius qui ont écrit sur les années climatériques.

Oh! pauvres créatures qui vous contentez de vos joies chétives!... Ah! tristes enfans qui baissez la tête devant le moindre mystère!... Mais moi, que suis-je donc?... Hélas! tandis que je parle, j'entends la grande voix qui roule sur l'Océan: j'appelle les vents pour me secourir; il sort un sourd gémissement des vagues de la mer qui me dit que je ne suis qu'un être chétif qu'un seul de ces flots étoufferait, et cependant autrefois je grandissais de toutes les volontés de mon âme... Criez joyeusement au dessus de ma tête, oiseaux du ciel, car vous avez la liberté

d'aller au dessus des nuages; moi je reste ici attaché. Voguez, monstres des eaux, roulez-vous joyeusement dans l'abîme; d'un bond vous pouvez visiter les entrailles de la terre : l'univers n'est petit et misérable que pour l'homme.

Quand je suis enveloppé des tristesses de la nuit, les tristesses qui m'attendent à l'aurore me paraissent plus formidables; le jour me montre que j'ai été le jouet de mon âme, des hommes et de Dieu.

Le véritable *Baalschem* est celui qui opère par la vertu des noms; les points invisibles sont le véritable parfum de la sagesse; les dix splendeurs...

Ici les feuilles manquaient.

— Cet homme est un enchanteur: *intùs in corde cantator;* il procédait *per carmina.*

— Il n'y a que le feu qui puisse guérir une telle âme, dit de sa voix dure et au milieu du

silence l'inquisiteur qui avait ordonné la lecture : le laisser vivre ce serait manquer de pitié.

L'homme à volonté sanglante, c'était le seul qui comprît le marquis.

Neuf jours après, l'inquisition tenait une de ses séances solennelles. Plus de deux cents familiers, appartenant aux plus riches maisons de Portugal, gardaient la *Casa santa*. Aux torches nombreuses qui passaient devant les fenêtres du sombre édifice, on pouvait juger, de la place du Rocio, que la séance s'était prolongée fort avant dans la nuit. Au point du jour, elle n'était point encore terminée. Quand les portes du tribunal s'ouvrirent et que les inquisiteurs passèrent pour se rendre à la messe, un des familiers ne put s'empêcher de remarquer que ces figures, d'ordinaire si impassibles, gardaient l'empreinte d'une sombre colère. Poussé par un désir invincible, le familier, qui avait arrêté le marquis, s'avança près du qualificateur et osa lui demander d'une voix à la fois timide et curieuse à quoi était condamné un semblable pénitent.

— A revêtir la samarra, dit le moine... Il ne s'agit plus que de savoir si les flammes seront hautes ou si elles seront renversées [1].

[1] La samarra était, comme on sait, une espèce de scapulaire à fond gris, et sur lequel on peignait des flammes qui s'élevaient ou s'abaissaient selon le degré de culpabilité du patient. Le *fogo revolto*, le feu renversé, était le signe le moins funeste.

XVI.

Du couvent de Bemfica.

A sœur Magdalena das Chagas, dans le siècle, dona Magdalena de Vilhena.

« Vous avez donc reçu ma lettre, Magdalena; ils ont donc consenti à vous la remettre; vous savez donc maintenant tout ce que je souffre. Vous, qui êtes pure de blâme et dont les angoisses m'arrachent des pleurs de sang, vous avez le droit de miséricorde et vous mêlez la pitié à

votre amour; moi, je n'ai que des sanglots de repentir.

« Penchez vers moi votre tête d'ange et priez encore, car je suis tout semblable à celui dont on entend les dernières paroles sur la terre. Humectez de vos larmes bénites les lèvres du mourant, car c'est dans trois jours que je meurs au monde. Ah! plût à Dieu que j'eusse cette douceur de mourir de vrai trépas, et que mon amour s'éteignît dans mon agonie! mais voilà que la triste solitude du cloître me rappelle plus amèrement ce qui est arrivé, et tout ce que vous me dites d'ardente compassion, de tendresse consolante et divine, me fait mieux sentir tout ce que j'ai perdu.

« Ah! quelle triste journée et quel triste avenir! Qu'il y aura loin maintenant à marcher seul pour parvenir au jour de notre réunion. J'arriverai tout chargé du poids de vos souffrances; me reconnaîtrez-vous, ma très-sincère amie? Non, je ne puis vous donner encore le nom de sœur..... N'y aura-t-il pas quelque chose de coupable dans mes yeux, qui vous effraiera, vous

qui y avez vu tant d'amour, tant d'espérances passionnées, tant de joies ardentes?... J'avais épuisé toutes les craintes de la vie, il ne me restait plus que le bonheur et je le montrais au monde, et le monde me l'enviait : on disait comme on dit toujours : Il est trop heureux!...

« J'étais trop heureux en effet, Magdalena, puisque j'étais comme un homme qui dédaigne toutes les joies de la terre, parce qu'il en a de plus hautes; j'étais trop heureux, puisque ma vie n'était plus à moi, mais à vous; j'étais trop heureux, puisque vous aviez mis vos divines espérances à la place de mes souvenirs. Cela ne pouvait demeurer ainsi, Dieu ne fait pas de telles existences durables; il ne fait pas un paradis de la terre pour nous forcer à la quitter : il a mis le bien éternel autre part.

« O misère! me voilà faible comme le premier jour. En l'avril de ses années, on pleure quelquefois sur des amours trompés, et l'on sourit après; moi j'ai fait lentement votre destinée; je dois crier d'une voix de désespéré, mais je n'ai point le droit de me plaindre.

« Vous me priez, ma très-chère âme, de vous parler longuement de moi, de vous dire ce que je fais. Ne l'avez-vous point deviné? Tous mes ardens soupirs vont trouver votre image; bien que je n'aïe plus le droit de vous parler peut-être, vous êtes vivante en ma pensée, telle que je vous voyais les derniers jours, c'est la seule illusion que j'aime, et non telle que vous êtes, pauvre infortunée qui vous croyez coupable et qui ne l'êtes point. Je ne trouve de douceur qu'à vous entourer de votre innocence et qu'à vous voir ce que vous êtes pour moi, vous que rien ne doit flétrir, pas même la pitié de celui qui vous a perdue.

« Puisque vous le voulez, voilà comme se passe ma vie : Le matin, quand l'aurore paraît, que les eaux sont tremblantes des premiers feux du jour, je vous vois prier, car je ne puis encore prier moi-même, et quelquefois il me semble que tout va être pardonné à celui que vous nommez à Dieu. Aussi, quand le soleil chemine à ses heures, qu'il fait un beau jour pour tous, je n'ose lever les yeux, je ne veux point perdre cette image; je veille auprès

d'elle... je me défends de la clarté; puis voilà alors que quelque ouvrier du couvent chante, qu'il y a des plaintes ou quelque grand bruit de ce qui agite la ville; souvent aussi on vient près de moi, on veut me voir sourire, on m'importune; mais, quelque empressée que soit leur fatigante sollicitude, je sens une douleur qu'ils ne sauront jamais découvrir, chaste du regard des hommes et que je ne leur dirai point.

« Ils apprendront assez tôt tous les détails de ce qui a frappé le monde et de ce qui l'appitoie. Je leur laisse le droit de me plaindre pour tout cela; ils ne sauront pas, Magdalena, ce que je ne peux cacher à la sagesse divine et ce que je n'ai pas besoin de vous dire, à vous qui savez mieux que moi-même l'ardent supplice de mon malheur. Oh! je le répète, la clarté du jour est ce qu'il y a de plus pénible pour moi; c'est le temps où les hommes vivent de leur tracas ennuyeux, où ils croient devoir de la pitié comme on paie une monnaie de passage au mendiant qui gémit. Je ne leur demande rien cependant, ils le devraient savoir.

« Quand ils m'ont long-temps fatigué, je prends

le parti de ne point leur répondre et alors ils s'en vont. Parmi ces religieux, il y en a un fort tranquille d'ordinaire, gai même, je crois, et qui n'est jamais sorti du couvent. Celui-là se tient près de moi comme on se tient près d'un malade; c'est le seul que j'aime. Souvent de lui-même il éloigne les autres; il dit longuement son rosaire: cette voix tranquille, qui parle toujours à Dieu comme le murmure d'un champ, me calme. Il ne fait cependant rien pour cela; il me regarde, je crois, comme un homme qui doit guérir d'une longue maladie et qu'il est bon d'endormir. Oh! je veille... je veille... Magdalena, je le trompe, et si quelquefois le repos vient, il est de bien courte durée.

« Quelquefois, quand je l'écoute, il a des naïvetés qui feraient sourire le monde et qui me touchent à en pleurer. Hier il me dit :

« — Aux Pâques dernières, j'ai prié quinze jours pour avoir de la pluie, et Dieu a fait pleuvoir. Je veux prier deux neuvaines pour vous, et vous deviendrez calme d'esprit comme si vous n'étiez jamais sorti de cette maison.

« — Mon frère, lui ai-je dit, puisque vous voulez prier, priez pour sor Magdalena das Chagas, du couvent de la Miséricorde.

« — Je le ferai, m'a-t-il dit sans m'interroger davantage. Il faut un nom à ce bon frère à mettre dans ses prières, sa foi tranquille n'en demandé pas plus. Mais, pour moi, non, la religion ne fera jamais un tel miracle; et cependant, disent-ils, voilà ce que fait le cloître au bout de quelques années. Cet homme voit le jour et sourit, il prie au matin, il prie quand le soleil se couche, et, dans le milieu de la nuit, il se réveille, doucement avec des pensées heureuses. Un homme qui souffre lui est sans doute un spectacle nouveau; il a fait porter son lit de paille dans la cellule voisine de la mienne, et quelquefois, quand il devine que je ne repose point, il me crie : — Frey Luiz, êtes-vous mieux? Frey Luiz, je viens de prier, comme vous le vouliez, pour sœur Magdalena das Chagas...

« Ah! si vous saviez comme ce nom, prononcé au milieu de la nuit par un autre que par moi, me fait de mal!... Je lui dis alors : Priez tout bas,

mon frère... et puis je l'entends qui murmure des oraisons où votre nom se mêle... Ah! qu'il y a loin de moi à ce bon religieux, et quand le repos du cloître m'imprimera-t-il sa muette résignation? Il le faut cependant, ma sœur... Le supérieur m'a déjà retiré mon anneau d'or, disant que c'était un souvenir de ce qui n'aurait jamais dû être. Comprenez-vous ce que plus tard il va me demander? Prévoyez-vous le sacrifice! . . .

. . . .

. . . .

XVII.

Du couvent de Bemfica.

A la même.

« Il y a trois jours que je ne vous ai écrit, ma très-sincère amie, et, durant ces trois jours, il a plu à la sapience divine de sonder de nouveau mon cœur et de le livrer à l'épreuve... Mais, écoutez-moi, car il faut que vous sachiez tout, et nous avons maintenant peu de paroles à nous dire : on

nous les compte, on nous les pese comme si Dieu ne les entendait point.

« Hier au soir, Leïla Mariam vint en ce couvent, pour vous et pour moi peut-être; on fit taire quelques instans la règle, et je pus lui parler en secret. Oh! comme je m'enquis avec ardente sollicitude de tout ce que vous faites, maintenant que les journées et les nuits doivent s'écouler sans nous voir! Que ses paroles m'ont ému et que ma douleur a été reconnaissante!... Ma sœur, ce n'est pas bien, il ne faut point de ces austérités, dussent-elles me donner un repos que je n'espère pas encore... Les prières qui sortent de votre cœur, je les reçois, c'est le premier secours de Dieu; elles ont fait couler mes larmes : Leïla m'a tout dit. Ah! que cette tendresse pour vous est naïve, et que cette pauvre fille à demi-idolâtre, et que la Providence ne saurait condamner, mérite bien que vous l'aimiez; et cependant j'ai su d'elle un secret qu'il faut que nous sachions tous deux.

« Après lui avoir parlé de vous, Magdalena, malgré moi je revins sur les temps écoulés; sa

présence avait rouvert la plaie, je n'étais plus maître de mes paroles. Ah! pauvre enfant de Marie, m'écriai-je, que ne me laissiez-vous mourir dans cette triste masmara; celle que vous aimez serait plus heureuse! Et à son tour la pauvre fille s'est mise à sangloter, disant que son cœur était très-innocent, mais qu'elle avait été peut-être la cause de bien grands maux. Je l'ai pressée; dites-lui à votre tour qu'elle vous fasse ses aveux. . . . .

. . . .

«Vous le comprendrez, Magdalena, nulle prudence humaine ne pouvait aller contre une si odieuse combinaison; cet homme s'était mis à la place du souverain dispensateur, mais il n'a réussi que dans le crime et son espoir a été trompé. L'innocence de Leïla s'est mise entre lui et nous, et c'est le dévoûment de la pauvre fille ignorante dont Dieu s'est servi pour le confondre.

« Je laissais à la passion quelque excuse, et, tout en comprenant la haine particulière de cet

homme pour moi, toujours quelque fil de la trame m'échappait. Hier je croyais encore à quelque hasard funeste. Un religieux de notre ordre est revenu des terres de Palestine; il a visité les campagnes de la ville sainte. Celui qui n'a de nom ni pour vous ni pour moi, sœur Magdalena das Chagas, y gémit encore, attaché aux plus rudes travaux; mais il a été plus confiant qu'avec le pélerin du pays de Galice. Demain, un message part vers lui.

« Sachez donc une chose, car je devine tout maintenant: c'est qu'à partir de la journée malheureuse où tout finit pour le Portugal, la trame de notre vie a été ourdie d'une main si audacieuse, qu'il a fallu la volonté de Dieu pour défaire ce qui a été fait.

« Quand don Joam fut blessé (nommez toujours ainsi dans vos prières celui qui ne peut plus être votre époux en ce monde et qui doit m'en laisser le nom au ciel), quand toute l'armée crut qu'il était mort, ce fut cet homme qui le fit enlever du champ de bataille. Sous voile

de mensonge, il lui déguisa son apostasie, lui persuadant qu'il lui ferait éviter la rude captivité qui menaçait les autres gentilshommes. Ce fut avec de semblables paroles qu'il l'emmena dans ses longs voyages, et que plus tard il le confina en un pauvre village des terres de Jérusalem, lui ôtant dans l'esclavage jusqu'au désir de revoir son pays. Un grand crime a sans doute été médité, et cette âme tortueuse a dû hésiter souvent; était-ce moi qui devais mourir!..... il y a des hommes qui n'ont de force que pour un crime. Il y eut un jour, une heure, où celle que vous nommez l'enfant de Marie devina dans son innocence tous les maux qui allaient venir; elle crut nous les faire éviter. Hélas! pourquoi la colombe ne put-elle apporter le rameau béni qui eût détourné l'orage.

« O vous dont le nom rappelle maintenant la Magdeleine aux plaies saignantes, ne vous accusez donc plus; c'est de Dieu d'où nous vient l'épreuve, c'est de lui d'où viendra le repos!

« Connaissez toutes ses voies, ma sœur : déjà

le châtiment a été tel, que j'ai détourné moi-même la tête de la honte de cet homme. Est-ce la haine ou la passion qui l'a ramené en Portugal? Quel qu'ait été son dessein, Dieu s'est fait juge! Hier, vous le savez peut-être, c'était le jour de l'acte de foi, expiation sévère que la pitié devrait éteindre, puisque de saints évêques la condamnent. J'avais ouï dire qu'il y aurait un de ces pénitens auxquels la vie demeure, mais avec l'éternel repentir. L'ordre avait été convoqué, et, si ce n'était ma volonté, le vœu d'obédience m'avait conduit avec les religieux. Ah! devant de telles misères, je retrouvai le besoin des oraisons ferventes. . . . .

. . . .

« Mais, ma sœur, quand j'eus aperçu parmi les pénitens l'homme d'où viennent tous vos maux, quand j'eus reconnu sur son front le signe maudit, je l'avouerai, je ne priai plus; mes larmes se séchèrent..... La ville entière a pu le voir; la samarra dont il était vêtu le confondait parmi les plus coupables, et cependant tous, dans cette multitude, le désignaient : on répétait son nom.

« Vous le savez, Magdalena, en ces terribles solennités, la face du Christ tournée vers le pénitent est une preuve que la vie lui est accordée. Je compris qu'il était condamné à ce douloureux supplice... Rien qu'à ses yeux, je l'aurais deviné; la mort n'eût pas fait de tels ravages, et le superbe eût encore mis de l'orgueil à mourir. Hors la mort, il a subi toutes les rigueurs, il a été frappé de verges, et c'est au nom du Christ qu'il a reçu le droit de vivre.

« Marche donc maintenant, finis ta journée, accomplis ta pénitence; en te laissant la clarté du soleil, tes juges ont deviné le plus rude châtiment. . . . .

. . . .

« Ah! ma dame, ma dame, ma sœur chérie, mon épouse très-aimée, cet homme cependant souffre bien moins que moi. . . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« Sœur Magdalena das Chagas, j'allais pour-

suivre cette lettre... le prieur vient d'entrer dans ma cellule; j'ai une mission... et c'est moi-même qui viens de m'imposer la pénitence. N'envoyez plus Leïla Mariam... n'attendez plus de mes nouvelles : tout est mort entre nous deux !

ÉPILOGUE.

Quinze ans s'étaient écoulés depuis les désastres du Portugal, la renommée de cette nation était déjà le songe du siècle, et Philippe II achevait d'éteindre ce qu'il avait feint de glorifier. Le peuple, ne pouvant plus se réfugier dans sa gloire, pleurait et priait; les grands levaient la tête, mais ils brisaient leur épée; les poètes, comme Sà de Menezes et Corte Real, avaient tous un cri de deuil et pas un chant d'espérance; les meilleurs s'exilaient pour aller gagner des âmes

au Christ, et la vie de ces hommes s'en allait en expiation pour la faute d'un seul. Eux, qui avaient donné tant de jours aux fêtes, on ne les voyait plus que dans les églises et dans les cloîtres.

La semaine sainte était de toutes les solennités celle qu'ils célébraient avec le plus de ferveur, et, dans la venue du Fils de l'homme, l'époque lamentable de sa mort était celle qui allait le mieux à de si douloureux souvenirs. En ce temps donc, un usage, qui s'est conservé dans l'intérieur du Portugal, avait lieu dans toutes les églises; le mystère de la passion était offert aux fidèles, le drame du supplice se célébrait au pied de l'autel. Le prêtre, pour ramener la repentance dans le cœur des fidèles, n'avait qu'à dire, en baissant la tête : Voyez!...

Mais c'était surtout dans les terres nouvellement peuplées de l'Amérique, chez ces peuples qui assistaient comme à une seconde jeunesse du monde et qui vivaient dans une religieuse solitude, que cette cérémonie avait tout son caractère d'austérité et de grandeur. Ce jour-là,

les lumières du temple étaient éteintes, c'était à peine, si le jour du ciel, qu'on voilait à dessein, envoyait ses tristes rayons. Le peuple se pressait en silence, mais il ne priait pas; on voyait, à sa morne contenance, qu'il se rappelait l'instant formidable où la prière dut errer vainement sur la terre et s'éteindre dans les ténèbres qui environnaient le Golgotha.

Or, un vendredi saint, la grande cathédrale de San-Salvador avait été disposée pour ce pieux mystère. Trente ans s'étaient à peine écoulés depuis que Mem de Sà l'avait bâtie au sommet de la ville haute, et l'humidité de la mer avait déjà noirci ses grandes murailles, comme si elle avait compté plusieurs siècles. Aux poutres immenses qui la traversaient et qui remplaçaient la voûte, à ses fenêtres étroites et peu élevées, on eût dit d'une vieille nef échouée sur un rocher. Le vent, qu'on entendait gémir dans le Praya et la pluie qui tombait sur ce toit gigantesque donnaient à la basilique quelque chose de désolé qu'on trouve rarement dans nos églises.

Dès la veille, tous les ornemens avaient été

enleves et il ne restait plus rien de ses bizarres magnificences. Plus de larges festons de satin balançant leur couleur d'arc-en-ciel au grand cintre du chœur; plus de têtes d'anges couronnées de feuillage, qu'on eût pu prendre pour de joyeux enfans s'appelant au faite des colonnes avec des harpes d'or; plus d'apôtres magnifiques vêtus selon le siècle, comme quelque prince de la chrétienté; plus de madones aux pierreries scintillantes; plus de ces grands reliquaires de vermeil environnés de fleurs d'azur, que l'ara fournit de ses ailes et que le soleil a dorés. L'orgue était muet, le fond du chœur était voilé, et une large draperie noire tombait sur la chaire, comme si le prédicateur eût reposé dans le cercueil.

Cette chaire paraissait vide, mais une petite lumière y brûlait près d'un livre entr'ouvert, et le peuple était dans un tel recueillement, qu'on pouvait entendre par intervalles des mots graves et tristes qui montaient vers la voûte, comme la prière que l'on dit aux agonisans.

Vers trois heures, ce repos fut un peu inter-

rompu : les diverses confréries de pénitens commencèrent à défiler dans la nef. En un instant, les dalles du parvis qui leur étaient réservées se couvrirent d'hommes que la couleur de leur vêtement confondait; leurs bannières étaient inclinées, et les femmes, enveloppées de leurs mantes noires, se prosternaient aux pieds de ces images. Tous semblaient être dans une grande attente.

Le prêtre se leva du fond de la chaire, il regarda tristement cette foule immobile venue pour l'écouter, ensuite il prit un crucifix de bois noir posé près de lui, et il le baisa.

Ses yeux, tournés vers le ciel, demandaient la force.

Il baisa de nouveau le crucifix, puis il se réfugia au fond de la chaire.—Il se releva plus austère et plus grave; sa main fit un geste... Il y eut alors entre lui et le monde la religieuse solitude qu'il cherchait.

Et comme tous ces hommes assemblés se préparaient à écouter le sermon qui allait dérouler tous les actes du grand sacrifice, le voile

attaché à la voûte tomba. Un christ nu, sanglant, couronné d'épines, et cloué à la croix, apparut sur le mont du supplice. A ses pieds, le soldat romain, armé de sa lance, passait et repassait avec l'indifférence d'un idolâtre; les hommes de la foi naissante, les apôtres, contemplaient le fils de l'homme, et, les yeux tournés vers le ciel, cherchaient à y lire le mystère de sa mort. La Vierge, tout près de défaillir, honorait son fils d'un divin courage; car elle avait tout vivant en elle le symbole de la résurrection; la Magdeleine, la femme aux amours repenties, gémissait sourdement aux pieds de son Créateur, appelant l'éternel pardon sur les mondaines amours qu'elle avait crues durables et dont elle sentait le néant.

Dans cette cérémonie, confession religieuse léguée par le moyen-âge, tout était sincère : le prêtre, c'était le *chœur* sacré des drames antiques, et cette femme, arrachée aux joies désordonnées du monde, disait réellement au peuple, par ses sanglots, qu'elle se repentait, et qu'au sortir de l'église, elle irait chercher dans les austérités du cloître le pardon qu'elle attendait.

Le moine baissa la tête comme on s'incline devant l'hostie... un murmure plein d'anxiété sortit de la multitude et grandit dans l'édifice. Le prêtre parla au milieu d'un silence formidable :

— Arrête-toi, Soldat romain. Le soldat s'arrêta.

— Le sacrifice est consommé, les anges voilent leurs faces dans le ciel, en détournant les yeux de ce divin supplice... Éloigne-toi, Soldat. Voilà que la terre est changée ; tu passerais et tu repasserais vainement le long du chemin de cette croix, que tu ne saurais empêcher le divin mystère de s'accomplir. Christ n'est plus le roi de Nazareth, c'est le roi du monde ; son royaume a été triste à conquérir et bien triste à garder : il en a coûté à Dieu toutes les misères des hommes.

O Christ, divin rémunérateur, continua le moine d'une voix abattue, oui, il t'en a coûté toutes les misères de la terre et toutes ses hontes.

... Détachez cette couronne d'épines, ôtez ce

diadème sanglant que lui ont mis les Juifs... Et un des disciples, vêtus d'une blanche dalmatique, obéissant à la voix du prêtre, détacha la couronne d'ignominie, et la face du crucifié parut alors toute sillonnée par les traces du sang et montrant à peine sa mortelle pâleur dans l'obscurité du sanctuaire.

Un sanglot de la Magdeleine interrompit le moine.

—Tu pleures, Femme, s'écria-t-il d'une voix tremblante; tu pleures et tu as sans doute raison de gémir ainsi. Les angoisses de ceux qui ont obéi aux amours de la terre sont grandes et le repentir qui les efface laisse son amertume... Et cependant il y a des mystères de souffrance qu'on ne peut déposer qu'au pied de la croix.

Tristes amours de l'homme, voilà ce que vous êtes! Si beau que vous vous soyez fait votre rêve, le trouble des jeunes années ne peut toujours s'endormir... Qu'il y a de larmes au réveil! Quel est celui d'entre vous qui a passé par la voie douloureuse et qui pourrait mon-

trer son cœur cicatrisé?... Les insoucians du monde rient-ils donc toujours de leur jeunesse, et leur faut-il faire un bien long retour pour avoir à pleurer ?

Un lent soupir de la multitude monta vers le prêtre, comme ces bruits qui passent entre l'orage et l'ondoiement des plaines.

— Demandez à ceux qui souriaient hier aux enchantemens du monde et qui se frappent maintenant la poitrine aux sanglots de Magdeleine... Cette femme pleure, voyez-vous, car elle a été vaincue par les joies de la terre; elle dit peut-être en elle-même : Christ ne saurait plus me pardonner, et sa bonté s'épuiserait sur mes souffrances... Comprenez-vous bien?... Elle a tant souffert, qu'elle doute en priant; elle a tant gémi, qu'elle appelle vainement la foi à son aide. Hélas ! comprenez la durée du tourment: elle porte encore au fond d'elle-même ce monde qui l'avait enchantée de ses mensonges; elle essaie de se guérir par la prière, et la prière est peut-être moins forte que le trouble de son cœur... Ah ! femme, vous êtes l'image funeste de ceux qui ont trop

compté sur le temps et sur le repentir; mais le Christ vous pardonne, car il sait ce que vous avez souffert... Femme repentie, quittez ces pieds sanglans, et toutefois demeurez comme un exemple.

La pécheresse réconciliée demeura au pied de la croix :

Selon les ordres du prêtre, chacun des liens était détaché, et les lèvres de cette femme y imprimaient de pieux baisers avant de les remettre aux apôtres; et, comme le marteau du disciple frappait toujours la croix, il détacha les clous sanglans qui retenaient les pieds du Sauveur. Au milieu des gémissemens, au bruit des coups de disciplines, le nom de Magdeleine fut encore répété...

– Enlevez ces instrumens de supplice, ordonna le prêtre, descendez le corps divin, préparez le saint tombeau.

Chaque parole était l'objet d'un nouveau symbole représenté près de l'autel.

L'apôtre Jean, qui a souri à l'enfance du monde racheté, pleure. Courbez-vous dans la

poussière... Que feront les hommes, si celui qui a frappé aux portes de l'avenir demeure ainsi attéré de ce que le salut des hommes a coûté au Rédempteur!

Un grand bruit de prosternation monta vers lui, et des milliers de voix répétèrent : *Meâ culpâ, meâ culpâ.* Il y avait des cris ; on demandait miséricorde ; et des femmes, pleines de douleur, élevaient leurs enfans vers la croix dépouillée, en appelant à haute voix les saints.

— Et maintenant que cette image sanglante est près de descendre de la croix, maintenant que vous voyez les stigmates de la couronne et l'ironie de cette royauté; maintenant que la croix vous apparaît dans toute la nudité du gibet, écoutez-moi encore... Avez-vous bien médité ? L'expiation est-elle au fond de vous-mêmes? Comprenez-vous par le sacrifice de Dieu ce qui est demandé à l'homme? Ah! si c'était encore dans un moment tel que celui-ci que la mort vînt vous endormir de son souffle glacé, laissant à la foi le soin de vous éveiller aux rayons naissans de l'éternelle aurore! Mais

ceux que le monde enchante, ceux qu'il trompe de son sourire menteur, ne le quittent qu'en pleurant; il y a mille souvenirs et mille regrets quand il devrait y avoir joie et dédain... Ah! femme échevelée qui pleures encore au pied de cette croix, tu es bien l'image du monde.

Et le moine continuait ainsi, contemplant la croix, appelant les hommes aux expiations, et, comme si la multitude eût compris qu'il y avait un grand et douloureux mystère dans la vie du religieux, elle élevait vers lui ses lents soupirs.

Ce fut ainsi que le pieux mystère s'acheva près de l'autel; la nuit allait venir, la foule s'écoula dans un silence respectueux, le prêtre resta en prières, car l'usage le voulait ainsi. Et, comme il se croyait seul, il continua à voix haute ses ferventes oraisons, demandant pour lui la force après avoir demandé la miséricorde; il allait descendre pour se rendre au pied du maître-autel, lorsqu'une voix se fit entendre :

— Confession, confession au pécheur!

Le prêtre sortit de son recueillement sévère et tressaillit, comme si un dard l'eût blessé de

quelque âcre venin ; il y eut un soupir : on eût dit qu'un dernier sanglot du Christ passait dans les ténèbres et disait toutes les misères que peut souffrir un homme.

— Confession, confession... frère Luiz de Souza. Si Dieu veut que je vive, le prêtre ne saurait-il m'écouter ? Ne me reconnaît-il pas ? Est-ce dans le temple qu'il est sans miséricorde ?

— Ah ! je vous ai bien reconnu !.... comme homme je vous pardonne... Comme prêtre..... demandez à Dieu.

FIN.

NOTES

DU DEUXIÈME VOLUME.

Les Rhyzotomes, etc. (Page 3).

On accusait les Rhyzotomes de l'école d'Alexandrie de disséquer des hommes vivans. (Rhyzotome signifie littéralement coupeurs de racines, préparateurs de médicamens.) Le tribun Pollentianus fit ouvrir une femme enceinte pour interroger son enfant sur l'avenir.

L'archée élémentaire, ce muet génie qui travaille sans repos. (Page 5.)

La fin du volume renferme l'explication la plus complète qu'il m'ait été possible de fournir sur cet être à la fois mystique et matériel, qui a occupé les têtes les plus fortes du XVI[e] siècle; V. Paracelse, Van Helmont et Jean d'Aubry. Je me contenterai de rappeler l'origine grecque du mot qu'ils ont composé: *archaios*, ancien, primitif, qui est dans l'origine, dans le principe.

Sous Jean III, Lisbonne était déjà la ville guerrière aux sept collines. (Page 71.)

J'ai été obligé de reconstruire le Lisbonne du XVI[e] siècle et je l'ai fait d'après des livres à peine connus; je citerai entre autres

Oliveyra, *Livro das grandezas de Lisboa.* Lisbonne, 1620; 1 vol. in-4. C'est un précieux volume trop peu consulté.

Ce corps dépouillé et meurtri, c'était celui du jeune roi qu'avait retrouvé George de Rézende. (Page 100.)

Ce jeune page s'appelait Sébastien de Rézende. La manière dont le corps du roi fut retrouvé ne laisse guère de doute sur sa mort; cependant plusieurs imposteurs réclamèrent son titre et le plus habile de tous, qui s'était retiré à Venise d'où il fut chassé, a pu faire naître bien des suppositions plausibles. — V. à ce sujet notre vieil et admirable Goulard. Il y a encore en Portugal des *Sébastianistas* qui attendent la venue de Sébastien, comme on attendait celle du roi Arthur.

Un Kafir est la honte de la terre. (Page 106.)

Kafir signifie infidèle, Nasra veut dire chrétien, Alcaïde, d'où vient alcade, veut dire chef.

Straff Allah. (Page 148).

Lisez Stagfir Allah. Je demande pardon à Dieu.

Le Rousch Allah. (Page 155).

Lisez Rouh Allah. Le souffle de Dieu.

Le pélerinage de la cité d'Onias. (Page 213).

Onion, fondé en Égypte et où se trouvait un temple Israélite, auquel celui de Salomon avait servi de modèle.

Cette science, vous le voyez donc, est supé-

rieure à la Gématrie, au Notorichon et au Themurat. (P. 217.)

Lisez Gamétrie et Notarichon. La Gamétrie est une explication qui se fait par la transposition des lettres du mot; le Notarichon fait de chaque lettre un mot entier, et le Themurah ou Ziruph, consiste dans le changement des lettres que l'on rend équivalentes dans certaines combinaisons.

Beït al Mokdes. (Page 253.)

C'est le nom arabe de Jérusalem.

Eh bien, le Ruysenor qui chante. (Page 256.)

Ruysenor, ce mot qui signifie rossignol en portugais, m'a paru pouvoir être conservé ici.

Cet homme est l'esclave qui a partagé mon pain. (Page 278.)

Dans cette scène, j'ai conservé la tradition qui veut que Joam de Portugal ait été ainsi reconnu par un voyageur qui l'avait vu à Jérusalem.

Une tenture de soierie éclatante rayée de bleu céleste. (Page 282.)

C'était ainsi du moins qu'était tendue la chambre du conseil de la fameuse inquisition de Goa.

Les *malleus malleficarum*. (Page 285.)

Le Marteau des maleficians est un vol. in-4, où sont relatés tous les faits de sorcellerie punissables par le pouvoir ecclésiastique; c'est un livre analogue à la Démonomanie de Bodin. J'ajouterai,

pour l'intelligence de ce passage, que l'art notoire opère par des oraisons faites aux bons anges. La main de gloire appartient à la magie diabolique.

L'efficacité du baptême *flaminis*. (Page 291.)

Dans le baptême *flaminis* l'haleine doit remplacer l'eau.

M'rhabah, Nephesch, Nschammah. (P. 294.)

Voici la signification de ces trois mots kabbalistiques : M'rhabah, c'est le char que dirige la divinité et au dessus duquel elle siége comme sur un trône ; Nephesch, c'est le monde de la nature inférieure ; Nschammah, c'est l'esprit interne qui constitue le monde des intelligences.

Ce rire sinistre des Kobolds. (P. 296.)

Les Kobolds, célèbres dans les traditions germaniques, sont des diables nains semblables à des enfans. Trithème en fait mention.

Dans cette cérémonie, confession religieuse léguée par le moyen-âge. (P. 324.)

L'auteur a été témoin d'une cérémonie toute semblable dans un couvent de Bénédictins.





